

SAMUEL BECKETT

**NOUVELLES
ET
TEXTES POUR RIEN**



LES ÉDITIONS DE MINUIT

SAMUEL BECKETT

NOUVELLES
ET
TEXTES POUR RIEN



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1955 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour l'édition papier

© 2014 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour la présente édition électronique

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN 9782707330529

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Table des matières

Note de l'Éditeur

Nouvelles

L'EXPULSÉ

LE CALMANT

LA FIN

Textes pour rien

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Chapitre XI

Chapitre XII

Chapitre XIII

Note de l'Éditeur

Les *Nouvelles* sont de 1945, les *Textes pour rien* de 1950.

Nouvelles

L'EXPULSÉ

Le perron n'était pas haut. J'en avais compté les marches mille fois, aussi bien en montant qu'en descendant, mais le chiffre ne m'est plus présent, à la mémoire. Je n'ai jamais su s'il fallait dire un le pied sur le trottoir, deux le pied suivant sur la première marche, et ainsi de suite, ou si le trottoir ne devait pas compter. Arrivé en haut des marches je butais sur le même dilemme. Dans l'autre sens, je veux dire de haut en bas, c'était pareil, le mot n'est pas trop fort. Je ne savais par où commencer ni par où finir, disons les choses comme elles sont. J'arrivais donc à trois chiffres totalement différents, sans jamais savoir lequel était le bon. Et quand je dis que le chiffre ne m'est plus présent, à la mémoire, je veux dire qu'aucun des trois chiffres ne m'est plus présent, à la mémoire. Il est vrai qu'en retrouvant, dans ma mémoire, où il se trouve certainement, un seul de ces chiffres, je ne retrouverais que lui, sans pouvoir en déduire les deux autres. Et même si j'en récupérais deux, je ne saurais pas le troisième. Non, il faudrait les retrouver tous les trois, dans ma mémoire, pour pouvoir les connaître, tous les trois. C'est tuant, les souvenirs. Alors il ne faut pas penser à certaines choses, à celles qui vous tiennent à cœur, ou plutôt il faut y penser, car à ne pas y penser on risque de les retrouver, dans sa mémoire, petit à petit. C'est-à-dire qu'il faut y penser pendant un moment, un bon moment, tous les jours et plusieurs fois par jour, jusqu'à ce que la boue les recouvre, d'une couche infranchissable. C'est un ordre.

Après tout le nombre des marches ne fait rien à l'affaire. Ce qu'il fallait retenir, c'est le fait que le perron n'était pas haut, et cela je l'ai retenu. Même pour l'enfant il n'était pas haut, à côté des autres perrons qu'il connaissait, à force de les voir tous les jours, de les monter et descendre, et de jouer sur leurs marches, aux osselets et aux autres jeux dont il oublierait jusqu'au nom. Qu'est-ce que cela devait être alors pour l'homme fait, surfait ?

La chute fut donc peu grave. Tout en chutant j'entendis claquer la porte, ce qui m'apporta du réconfort, au fort même de ma chute. Car cela voulait dire qu'on ne me poursuivait pas jusque dans la rue, avec un bâton, pour me donner des coups de bâton, sous les yeux des passants. Car si cela avait été leur intention ils n'auraient pas fermé la porte, mais ils l'auraient laissée ouverte, afin que les personnes rassemblées dans le vestibule puissent jouir de la correction, et en tirer une leçon. Ils s'étaient donc contentés, pour cette fois, de me jeter dehors, sans plus. J'eus le temps, avant de me stabiliser dans la rigole, de mener à bien ce raisonnement.

Dans ces conditions rien ne m'obligeait à me lever tout de suite. Je m'accoudai, curieux souvenir, au trottoir, j'assis mon oreille dans le creux de ma main et me mis à réfléchir à ma situation, pourtant familière. Mais le bruit, plus faible, mais indubitable, de la porte claquée à nouveau, me tira de ma rêverie, où déjà s'organisait tout un paysage charmant, à l'aubépine et aux roses sauvages, très onirique, et me fit dresser la tête, les mains posées à plat sur le trottoir et les jarrets tendus. Mais ce n'était que mon chapeau, planant vers moi à travers les airs, en tournoyant. Je l'attrapai et le mis. Ils étaient très corrects, selon leur Dieu. Ils auraient pu garder ce chapeau, mais il n'était pas à eux, mais à moi, alors ils me le rendaient. Mais le charme était rompu.

Comment décrire ce chapeau ? Et pourquoi ? Lorsque ma tête eut atteint ses dimensions je ne dirai pas définitives, mais maxima, mon père me dit, Viens, mon fils, nous allons acheter ton chapeau, comme s'il préexistait depuis l'éternité, dans un endroit déterminé. Il alla droit au chapeau. Moi je n'avais pas voix au chapitre, le chapelier non plus. Je me suis souvent demandé si mon père n'avait pas pour dessein de m'humilier, s'il n'était pas jaloux de moi qui étais jeune et beau, enfin, frais, alors que lui était déjà vieux et tout gonflé et violacé. Il ne m'était plus permis, à partir de ce jour-là, de sortir tête nue, mes jolis cheveux marron au vent. Quelquefois, dans une rue écartée, je l'ôtai et le tenais à la main, mais en tremblant. Je devais le brosser matin et soir. Les jeunes gens de mon âge, avec qui j'étais malgré tout obligé de frayer de temps en temps, se moquaient de moi. Mais je me disais, Le chapeau n'y est pas pour grand'chose, ils ne font qu'y accrocher leurs saillies, comme au

ridicule le plus saillant, car ils ne sont pas fins. J'ai toujours été étonné du peu de finesse de mes contemporains, moi dont l'âme se tordait du matin au soir, rien qu'à se chercher. Mais c'était peut-être de la gentillesse, genre celle qui raille le bossu sur son grand nez. À la mort de mon père j'aurais pu me délivrer de ce chapeau, rien ne s'y opposait plus, mais je n'en fis rien. Mais comment le décrire ? Une autre fois, une autre fois.

Je me relevai et me mis en branle. Je ne sais plus quel âge je pouvais bien avoir. Ce qui venait de m'arriver n'avait pas de quoi faire date dans mon existence. Ce ne fut ni le berceau ni le tombeau de quoi que ce soit. Plutôt cela ressemblait à tant d'autres berceaux, tant d'autres tombeaux, que je m'y perds. Mais je ne crois pas exagérer en disant que j'étais dans la force de l'âge, ce qu'on appelle je crois la pleine possession de ses facultés. Ah oui, pour les posséder je les possédais. Je traversai la rue et me retournai vers la maison qui venait de m'émettre, moi qui ne me retournais jamais, en m'en allant. Comme elle était belle ! Il y avait des géraniums aux fenêtres. Je me suis penché sur les géraniums, pendant des années. Ils sont malins, les géraniums, mais j'avais fini par en faire tout ce que je voulais. La porte de cette maison, tout en haut de son petit perron, je l'ai toujours vivement admirée. Comment la décrire ? Elle était massive, peinte en vert, et en été on l'habillait d'une sorte de housse rayée vert et blanc avec un trou par où sortait un marteau de tonnerre en fer forgé et une fente correspondant à celle de la boîte aux lettres qu'une plaque de cuivre à ressort protégeait de la poussière, des insectes, des mésanges. Et voilà. Elle était flanquée de deux pilastres de même couleur, dont celui de droite portait la sonnette. Les rideaux respiraient le goût le plus sûr. Même la fumée qui s'élevait d'un des tuyaux de la cheminée, celui de la cuisine, semblait s'étirer et se dissiper dans l'air avec plus de mélancolie que celle des voisins, et plus bleue. Je regardai au troisième et dernier étage ma fenêtre, outrageusement ouverte. Le nettoyage à fond battait son plein. Dans quelques heures on refermerait la fenêtre, on tirerait les rideaux et on procéderait à une pulvérisation au formol. Je les connaissais. Je serais volontiers mort dans cette maison. Je vis, dans une sorte de vision, la porte s'ouvrir et mes pieds sortir.

Je regardais sans me gêner, car je savais qu'ils ne m'épiaient pas de derrière les rideaux, comme ils auraient pu le faire, s'ils avaient voulu. Mais je les connaissais. Ils étaient tous rentrés dans leurs alvéoles et chacun vaquait à ses travaux.

Je ne leur avais pourtant rien fait.

Je connaissais mal la ville, lieu de ma naissance et de mes premiers pas, dans la vie, et puis de tous les autres qui ont si mal brouillé ma piste. Je sortais si peu ! De temps en temps j'allais à la fenêtre, j'écartais les rideaux et je regardais dehors. Mais vite je regagnais le fond de la pièce, là où il y avait le lit. Je me sentais mal à l'aise, au fond de tout cet air, et perdu au seuil de perspectives innombrables et confuses. Mais je savais encore agir, à cette époque, quand il le fallait absolument. Mais d'abord je levai les yeux au ciel, d'où nous vient le fameux secours, où les chemins ne sont pas marqués, où l'on erre librement, comme dans un désert, où rien n'arrête la vue, de quelque côté qu'on regarde, sinon les limites de la vue. C'est ce qui fait que je lève les yeux, quand tout va mal, c'en est même monotone mais je n'y peux rien, à ce ciel qui repose, même nuageux, même plombé, même voilé par la pluie, du fouillis et de l'aveuglement de la ville, de la campagne, de la terre. Plus jeune je pensais qu'il ferait bon vivre au milieu de la plaine, j'allai à la lande de Lunebourg. La plaine dans la tête j'allai à la lande. Il y avait d'autres landes beaucoup plus proches, mais une voix me disait, C'est la lande de Lunebourg qu'il vous faut, je ne me suis pas beaucoup tutoyé. L'élément lune devait y être pour quelque chose. Eh bien, la lande de Lunebourg ne plut pas du tout, mais pas du tout. J'en revins déçu, et en même temps soulagé. Oui, je ne sais pourquoi, je n'ai jamais été déçu, et je l'ai été souvent, dans les premiers temps, sans ressentir en même temps, ou l'instant d'après, un soulagement incontestable.

Je me mis en route. Quelle allure. Raideur des membres inférieurs, comme si la nature m'avait refusé des genoux, écart extraordinaire des pieds de part et d'autre de l'axe de la marche. Le tronc, en revanche, comme par l'effet d'un mécanisme compensatoire, avait la mollesse d'un sac négligemment rempli de chiffes et ballottait éperdument selon les imprévisibles saccades du bassin. J'ai souvent essayé de corriger ces défauts, de raidir le buste, de fléchir le genou et

de ramener les pieds les uns devant les autres, car j'en avais au moins cinq ou six, mais cela finissait toujours de la même manière, je veux dire par une perte d'équilibre, suivie d'une chute. Il faut marcher sans penser à ce qu'on fait, comme on soupire, et moi quand je marchais sans penser à ce que je faisais je marchais comme je viens de le dire, et quand je commençais à me surveiller je faisais quelques pas d'assez bonne facture et puis je tombais. J'ai pris donc le parti de me laisser aller. Ce port est dû, à mon avis, tout au moins en partie, à certain penchant dont je n'ai jamais pu entièrement me délivrer et dont mes années impressionnables, celles qui président à la confection du caractère, ont naturellement fait les frais, je parle de la période qui s'étend, à perte de vue, entre les premiers trébuchements, derrière une chaise, et la classe de troisième, terme de mes humanités. J'avais donc la fâcheuse habitude, ayant compissé ma culotte, ou l'ayant conchiée, ce qui m'arrivait assez régulièrement au début de la matinée, vers dix heures dix heures et demie, de vouloir absolument continuer et achever ma journée, comme si de rien n'était. La seule idée de me changer, ou de me confier à maman qui ne demandait pourtant qu'à m'aider, m'était intolérable, je ne sais pourquoi, et jusqu'à mon coucher je me traînais, avec entre mes petites cuisses, ou plaqué à mes fesses, brûlant, croustillant et puant, le résultat de mes débordements. D'où ces mouvements précautionneux, raides et largement évasés des jambes et ce balancement désespéré du buste, destiné sans doute à donner le change, à faire croire que j'étais sans soucis, plein de gaîté et d'entrain, et à rendre vraisemblables mes explications au sujet de ma rigidité de base, que je mettais sur le compte de rhumatismes héréditaires. Mon ardeur juvénile, dans la mesure où j'en avais, s'y usa, je devins aigre, méfiant, un peu avant l'heure, fervent de la cachette et de la station horizontale. Pauvres solutions de jeunesse, qui n'expliquent rien. On n'a donc pas à se gêner. Ratiocinons sans crainte, le brouillard tiendra bon.

Il faisait beau. J'avancais dans la rue, en me tenant le plus près que je pouvais du trottoir. Le trottoir le plus large n'est jamais assez large pour moi, quand je me mets en mouvement, et j'ai horreur d'incommoder les inconnus. Un agent m'arrêta et dit, La chaussée aux véhicules, le trottoir aux piétons. On

aurait dit de l'Ancien Testament. Je montai donc sur le trottoir, en m'excusant presque, et je m'y maintins, dans une bousculade indescriptible, pendant une bonne vingtaine de pas, jusqu'au moment où je dus me jeter par terre, afin de ne pas écraser un enfant. Il portait un petit harnais, je m'en souviens, avec des clochettes, il devait se croire un poney, ou un percheron, pourquoi pas. Je l'aurais écrasé avec joie, j'abhorre les enfants, ç'aurait été d'ailleurs lui rendre service, mais je craignais les représailles. Tout le monde est parent, c'est cela qui vous interdit d'espérer. On devrait aménager, dans les rues passantes, des pistes réservées à ces sales petits êtres, leurs landaus, cerceaux, sucettes, patinettes, trottinettes, pépés, mémés, nounous, ballons, tout leur sale petit bonheur quoi. Je tombai donc et ma chute entraîna celle d'une vieille dame couverte de paillettes et de dentelles et qui devait peser dans les deux cents livres. Ses hurlements ne tardèrent pas à provoquer un attroupement. J'avais bon espoir qu'elle s'était cassé le fémur, les vieilles dames se cassent facilement le fémur, mais pas assez, pas assez. Je profitai de la confusion pour me défilier, en proférant d'inintelligibles imprécations, comme si j'étais moi la victime, et je l'étais, mais je n'aurais pas pu le prouver. On ne lynche jamais les enfants, les bébés, quoi qu'ils fassent ils sont blanchis d'avance. Moi je les lyncherais avec délices, je ne dis pas que je mettrais la main à la pâte, non, je ne suis pas un violent, mais j'encouragerais les autres et je leur paierais la tournée quand ce serait fini. Mais à peine eus-je repris la sarabande de mes ruades et embardées que je fus arrêté par un second agent, semblable en tous points au premier, au point que je me demandai si ce n'était pas le même. Il me fit remarquer que le trottoir était à tout le monde, comme s'il était de toute évidence que je ne pouvais être assimilé à cette catégorie. Désireriez-vous, dis-je, sans penser un seul instant à Héraclite, que je descende dans le ruisseau ? Descendez où vous voudrez, dit-il, mais ne prenez pas toute la place. Je visai sa lèvre supérieure, qui avait au moins trois centimètres de haut, et je soufflai dessus. Je le fis, je crois, avec assez de naturel, comme celui qui, sous la cruelle pression des événements, pousse un profond soupir. Mais il ne broncha pas. Il devait avoir l'habitude des autopsies, ou des exhumations. Si vous n'êtes pas foutu de circuler comme tout le

monde, dit-il, vous feriez mieux de rester chez vous. C'était tout à fait mon sentiment. Et qu'il m'attribuât un chez moi n'avait pas de quoi me déplaire. À ce moment vint à passer un convoi funèbre, comme cela arrive quelquefois. Ce fut un grand branle-bas de chapeaux en même temps qu'un papillotement de mille et mille doigts. Personnellement si j'en étais réduit à me signer j'aurais à cœur de le faire comme il faut, racine du nez, nombril, téton gauche, téton droit. Mais eux, avec leurs frôlements précipités et imprécis, ils vous font une espèce de crucifié en boule, sans la moindre tenue, les genoux sous le menton et les mains n'importe comment. Les plus acharnés s'immobilisèrent et firent entendre des marmottements. Quant à l'agent il se figea, les yeux fermés, la main au képi. Dans les fiacres du cortège j'entrevois des gens devisant avec feu, ils devaient évoquer des scènes de la vie du défunt, ou de la défunte. Il me semble avoir entendu dire que le harnachement du corbillard n'est pas le même dans les deux cas, mais je n'ai jamais pu savoir en quoi consiste la différence. Les chevaux pétaient et crottaient comme s'ils allaient à la foire. Je ne vis personne à genoux.

Mais ça va vite chez nous, le dernier voyage, on a beau presser le pas, le dernier fiacre vous lâche, celui de la domesticité, fini le relâche, les gens revivent, regare à vous. De sorte que je m'arrêtai une troisième fois, de mon propre gré, et pris un fiacre. Ceux que je venais de voir passer, bondés de gens discutant avec feu, avaient dû me faire une grosse impression. C'est une grande boîte noire, elle se dandine sur ses ressorts, les fenêtres sont petites, on se recroqueville dans un coin, ça sent le renfermé. Je sentais mon chapeau qui frôlait le plafond. Un peu plus tard je me penchai en avant et fermai les glaces. Puis je repris ma place, le dos au sens de la marche. J'allais m'assoupir quand une voix me fit sursauter, celle du cocher. Il avait ouvert la portière, désespérant sans doute de se faire entendre à travers la vitre. Je ne voyais que sa moustache. Où ? dit-il. Il était descendu de son siège exprès pour me dire ça. Et moi qui me croyais déjà loin ! Je réfléchis, cherchant dans ma mémoire le nom d'une rue, ou d'un monument. Votre fiacre est-il à vendre ? dis-je. J'ajoutai, Sans le cheval. Que ferais-je d'un cheval ? Mais que ferais-je d'un fiacre ? Pourrais-je seulement m'y allonger ? Qui m'apporterait à manger ? Au

Zoo, dis-je. Il est rare qu'il n'y ait pas de Zoo dans les villes capitales. J'ajoutai, N'allez pas trop vite. Il rit. La suggestion qu'il pût aller trop vite au Zoo dut l'amuser. À moins que ce ne fût la perspective d'être sans fiacre. À moins que ce ne fût simplement moi, ma personne, dont la présence dans le fiacre devait le métamorphoser, au point que le cocher m'y voyant, la tête dans les ombres du plafond et les genoux contre la vitre, s'était peut-être demandé si c'était vraiment son fiacre, si c'était vraiment un fiacre. Vite il regarde le cheval, se rassure. Mais sait-on jamais soi-même pourquoi on rit ? Son rire en tout cas fut bref, ce qui semblait me mettre hors de cause. Il referma la portière et remonta sur le siège. Peu de temps après le cheval s'ébranla.

Mais oui, j'avais encore un peu d'argent à cette époque. La petite somme que mon père m'avait laissée, comme cadeau, sans conditions, à sa mort, je me demande encore si on ne me l'a pas volée. Ensuite je n'en avais plus. Ma vie n'en continuait pas moins, et même telle que je l'entendais, jusqu'à un point. Le grand inconvénient de cet état, qu'on pourrait définir comme l'impossibilité absolue d'acheter, est qu'il vous oblige à vous remuer. Il est rare, par exemple, lorsqu'on est vraiment sans argent, qu'on puisse se faire apporter à manger, de temps en temps, dans son refuge. On est donc obligé de sortir et de se remuer, au moins un jour par semaine. On n'a guère d'adresse dans ces conditions, c'est forcé. Ce fut par conséquent avec un certain retard que j'appris qu'on me recherchait, pour une affaire me concernant. Je ne sais plus par quelle voie. Je ne lisais pas les journaux et je n'ai pas non plus le souvenir d'avoir causé avec quiconque, pendant ces années, sauf peut-être trois ou quatre fois, pour une question de nourriture. Enfin je dus avoir vent de la chose, d'une manière ou d'une autre, sinon je ne me serais jamais présenté chez Maître Nidder, curieux comme on n'arrive pas à oublier certains noms, et lui ne m'aurait jamais reçu. Il s'assura de mon identité. Cela dura un bon moment. Je lui montrai mes initiales en métal à l'intérieur de mon chapeau, elles ne prouvaient rien, mais elles corsaient les probabilités. Signez, dit-il. Il jouait avec une règle cylindrique, on aurait pu assommer un bœuf avec. Comptez, dit-il. Une jeune femme, peut-être à vendre, assistait à cet entretien, en qualité de témoin sans doute. Je fourrai la liasse dans ma

poche. Vous avez tort, dit-il. Je songeai qu'il aurait dû me demander de compter avant de me faire signer, cela aurait été plus correct. Où puis-je vous joindre, dit-il, le cas échéant ? En bas de l'escalier je pensai à quelque chose. Peu après je remontai lui demander d'où me venait cet argent, en ajoutant que j'avais le droit de le savoir. Il me dit un nom de femme, que j'ai oublié. Peut-être qu'elle m'avait pris sur ses genoux quand j'étais encore dans les langes et que je lui avais fait des mamours. Cela suffit quelquefois. Je dis bien, dans les langes, car plus tard ç'aurait été trop tard, pour les mamours. C'est donc grâce à cet argent que j'en avais encore un peu. Très peu. Divisé par ma vie à venir cela n'existait pas, à moins que mes prévisions ne péchassent par pessimisme. Je frappai contre la cloison à côté de mon chapeau, dans le dos même du cocher si j'avais bien calculé. Un nuage de poussière sortit du capitonage. Je pris une pierre dans ma poche et je frappai avec la pierre, jusqu'à ce que le fiacre s'arrêtât. Je remarquai qu'il n'y eut pas de ralentissement, tel qu'en accusent la plupart des véhicules, avant de s'immobiliser. Non, on s'arrêta pile. J'attendais. Le fiacre vibrait. Le cocher, sur son haut siège, devait écouter. Je voyais le cheval comme avec mes yeux de chair. Il n'avait pas pris l'attitude effondrée de ses moindres haltes, il restait attentif, les oreilles dressées. Je regardai par la fenêtre, nous étions de nouveau en mouvement. Je cognai de nouveau contre la cloison, jusqu'à ce que le fiacre s'arrêtât de nouveau. Le cocher descendit de son siège en pestant. Je baissai la glace afin qu'il ne s'avisât pas d'ouvrir la portière. Plus vite, plus vite. Il était plus rouge, autant dire violet. La colère, ou le vent de la course. Je lui dis que je l'engageais pour la journée. Il répondit qu'il avait un enterrement à trois heures. Ah les morts. Je lui dis que je ne voulais plus aller au Zoo. N'allons plus au Zoo, dis-je. Il répondit que cela lui était égal où nous allions, à condition que ce ne fût pas trop loin, à cause de sa bête. Et on nous parle de la spécificité du langage des primitifs. Je lui demandai s'il connaissait un restaurant. J'ajoutai, Vous mangerez avec moi. J'aime autant être avec un habitué, dans ces endroits-là. Il y avait une longue table flanquée de deux banquettes de la même longueur exactement. À travers la table il me parla de sa vie, de sa femme, de sa bête, puis encore de sa vie, de la vie atroce qu'était la sienne, à cause surtout de son

caractère. Il me demanda si je me rendais compte de ce que cela signifiait, être dehors par tous les temps. J'appris qu'il existait encore des cochers qui passaient la journée bien au chaud dans leur fiacre en stationnement, attendant que le client vînt les secouer. Cela pouvait se faire autrefois, mais aujourd'hui il fallait d'autres méthodes, si on voulait s'y retrouver, à la fin de ses jours. Je lui décrivis ma situation, ce que j'avais perdu et ce que je cherchais. Nous faisons notre possible tous les deux, pour comprendre, pour expliquer. Il comprenait que j'avais perdu ma chambre et qu'il m'en fallait une autre, mais tout le reste lui échappait. Il s'était mis dans la tête, d'où rien ne pourrait plus le déloger, que j'étais à la recherche d'une chambre meublée. Il sortit de sa poche un journal du soir de la veille, ou peut-être de l'avant-veille, et se mit en devoir d'en parcourir les petites annonces, dont il souligna cinq ou six avec un crayon minuscule, le même qui tremblait sur les gagnants à venir. Il soulignait sans doute celles qu'il aurait soulignées s'il avait été à ma place, ou peut-être celles qui renvoyaient au même quartier, à cause de sa bête. Je n'aurais fait que le troubler en lui disant que je n'admettais, en fait de meubles, dans ma chambre, que le lit, et qu'il fallait en retirer tous les autres, et jusqu'à la table de nuit, avant que je consente à y mettre les pieds. Vers trois heures nous réveillâmes le cheval et nous remîmes en route. Le cocher me proposa de monter sur le siège, à côté de lui, mais depuis un bon moment déjà je songeais à l'intérieur du fiacre et j'y repris ma place. Nous visitâmes, l'une après l'autre, avec méthode j'espère, les adresses qu'il avait soulignées. La courte journée d'hiver tirait vers sa fin. Il me semble quelquefois que ce sont là les seules journées que j'aie connues, et surtout ce moment charmant entre tous, celui qui en précède l'oblitération nocturne. Les adresses qu'il avait soulignées, ou plutôt marquées d'une croix, comme font les gens du peuple, il les barrait, d'un trait tiré en diagonale, au fur et à mesure qu'elles s'avéraient mauvaises. Il me montra le journal plus tard, en m'engageant à le garder par-devers moi, pour être sûr de ne pas chercher à nouveau là où j'avais déjà cherché en vain. Malgré les glaces fermées, les grincements du fiacre et le bruit de la circulation, je l'entendais qui chantait, tout seul là-haut sur son haut siège. Il m'avait préféré à un enterrement, c'était un fait qui durerait

éternellement. Il chantait. *Elle est loin du pays où son jeune héros dort*, ce sont les seules paroles que je me rappelle. À chaque arrêt il descendait de son siège et m'aidait à descendre du mien. Je sonnais à la porte qu'il m'indiquait et quelquefois je disparaissais à l'intérieur de la maison. Cela me faisait tout drôle, je m'en souviens, de sentir de nouveau une maison tout autour de moi, après si longtemps. Il m'attendait sur le trottoir et m'aidait à remonter dans le fiacre. Je commençais à en avoir par-dessus la tête de ce cocher. Il regrimpait sur son siège et nous repartions. À un moment donné il se produisit ceci. Il s'arrêta. Je secouai ma torpeur et me mis en posture de descendre. Mais il ne vint pas ouvrir la portière et me donner le bras, de sorte que je fus obligé de descendre tout seul. Il allumait les lanternes. J'aime les lampes à pétrole, malgré qu'elles soient, avec les bougies, et si j'excepte les astres, les premières lumières que j'aie connues. Je lui demandai si je pouvais allumer la deuxième lanterne, puisque la première il l'avait déjà allumée lui-même. Il me donna sa boîte d'allumettes, j'ouvris la petite vitre bombée montée sur charnières, j'allumai et je refermai aussitôt, pour que la mèche brûlât tranquille et claire, bien au chaud dans sa petite maison, à l'abri du vent. J'eus cette joie. Nous ne voyions rien, à la lumière de ces lanternes, sinon vaguement les plans du cheval, mais les autres les voyaient de loin, deux taches jaunes lentement sans attaches voguant. Quand l'attelage tournait on voyait un œil, rouge ou vert selon le cas, losange bombé limpide et aigu comme dans un vitrail.

La dernière adresse vérifiée le cocher me proposa de me présenter dans un hôtel de sa connaissance, où je serais bien. Cela tient debout, cocher, hôtel, c'est vraisemblable. Recommandé par lui je ne manquerais de rien. Toutes les commodités, dit-il, en clignant de l'œil. Je situe cette conversation sur le trottoir, devant la maison d'où je venais de sortir. Je me rappelle, sous la lanterne, le flanc creux et moite du cheval et sur la poignée de la portière la main du cocher, gantée de laine. Je dépassais de toute ma tête le toit du fiacre. Je lui proposai de prendre un verre. Le cheval n'avait ni bu ni mangé de la journée. J'en fis la remarque au cocher qui me répondit que son cheval ne se restaurerait qu'une fois rentré à l'écurie. S'il prenait la moindre chose, ne fût-ce qu'une pomme ou un morceau de sucre, pendant le travail, il aurait des

maux de ventre et des coliques qui l'empêcheraient d'aller plus loin et pourraient même le tuer. C'est ainsi qu'il était obligé de lui attacher les mâchoires, au moyen d'une courroie, chaque fois que pour une raison ou pour une autre il devait le perdre de vue, afin qu'il n'eût pas à pâtir du bon cœur des passants. Après quelques verres le cocher me pria de leur faire l'honneur, à lui et à sa femme, de passer la nuit chez eux. Ce n'était pas loin. En y réfléchissant, avec le célèbre bénéfice du recul, je crois qu'il n'avait fait, ce jour-là, que tourner autour de son domicile. Ils habitaient au-dessus d'une remise, au fond d'une cour. Très jolie situation, je m'en serais contenté. M'ayant présenté à sa femme, extraordinairement fessue, il nous quitta. Elle n'était pas à son aise, cela se voyait, seule avec moi. Je la comprenais, je ne me gêne pas dans ces cas-là. Pas de raison pour que cela finisse ou continue. Alors, que cela finisse. Je dis que j'allais descendre à la remise et me coucher. Le cocher protesta. J'insistai. Il attira l'attention de sa femme sur une pustule que j'avais au sommet du crâne, car j'avais enlevé mon chapeau, par civilité. Il faut faire enlever ça, dit-elle. Le cocher nomma un médecin qu'il tenait en haute estime et qui l'avait débarrassé d'une induration à la selle. S'il veut coucher dans la remise, dit la femme, qu'il couche dans la remise. Le cocher prit la lampe sur la table et me précéda dans l'escalier qui descendait à la remise, c'était plutôt une échelle, laissant sa femme dans l'obscurité. Il étendit par terre, dans un coin, sur la paille, une couverture de cheval, et il me laissa une boîte d'allumettes, au cas où j'aurais besoin de voir dans la nuit. Je ne me rappelle pas ce que faisait le cheval pendant ce temps. Allongé dans l'obscurité j'entendais le bruit qu'il faisait en buvant, c'est très spécial, les brusques galopades des rats et au-dessus de moi les voix assourdies du cocher et de sa femme en train de me critiquer. Je tenais la boîte d'allumettes à la main, une grande suédoise. Je me levai dans la nuit et j'en frottai une. Sa brève flamme me permit de repérer le fiacre. L'envie me vint, puis me quitta, de mettre le feu à la remise. Je trouvai le fiacre dans l'obscurité, j'ouvris la portière, des rats en sortirent, je montai dedans. En m'installant je remarquai tout de suite que le fiacre n'était plus d'aplomb, c'était forcé, les timons reposant par terre. Cela valait mieux, cela me permettait de bien me renverser, les pieds plus haut que

la tête sur l'autre banquette. Plusieurs fois au cours de la nuit je sentais le cheval qui me regardait par la fenêtre, et le souffle de ses naseaux. Détélé il devait trouver bizarre ma présence dans le fiacre. J'avais froid, ayant oublié de prendre la couverture, mais pas tout à fait assez pour pouvoir aller la chercher. Par la fenêtre du fiacre je voyais celle de la remise, de mieux en mieux. Je sortis du fiacre. Il faisait moins sombre dans la remise, j'entrevois la mangeoire, le râtelier, le harnais pendu, quoi encore, des seaux et des brosses. J'allai à la porte mais ne pus l'ouvrir. Le cheval me suivait des yeux. Ne dorment-ils donc jamais, les chevaux ? Il me semblait que le cocher aurait dû l'attacher, devant la mangeoire par exemple. Je fus donc obligé de sortir par la fenêtre. Ce ne fut pas facile. Mais qu'est-ce qui est facile ? Je passai la tête d'abord, j'avais les mains à plat sur le sol de la cour que mes hanches se tortillaient encore, prises entre les dormants. Je me rappelle les touffes d'herbe sur lesquelles je tirai, des deux mains, afin de me dégager. J'aurais dû enlever mon manteau et le jeter par la fenêtre, mais il aurait fallu y penser. À peine sorti de la cour je pensai à quelque chose. La fatigue. Je glissai un billet dans la boîte d'allumettes, je rentrai dans la cour et je posai la boîte sur le rebord de la fenêtre par laquelle je venais de passer. Le cheval était à la fenêtre. Mais ayant fait quelques pas dans la rue je retournai dans la cour et repris mon billet. Les allumettes je les laissai, elles n'étaient pas à moi. Le cheval était toujours à la fenêtre. J'en avais plein le dos de ce cheval. L'aube poignait à peine. Je ne savais pas où j'étais. Je pris la direction du levant, au jugé, pour être éclairé au plus tôt. J'aurais voulu un horizon marin, ou désertique. Quand je suis dehors, le matin, je vais à la rencontre du soleil, et le soir, quand je suis dehors, je le suis, et jusque chez les morts. Je ne sais pas pourquoi j'ai raconté cette histoire. J'aurais pu tout aussi bien en raconter une autre. Peut-être qu'une autre fois je pourrai en raconter une autre. Âmes vives, vous verrez que cela se ressemble.

LE CALMANT

Je ne sais plus quand je suis mort. Il m'a toujours semblé être mort vieux, vers quatre-vingt-dix ans, et quels ans, et que mon corps en faisait foi, de la tête jusqu'aux pieds. Mais ce soir, seul dans mon lit glacé, je sens que je vais être plus vieux que le jour, la nuit, où le ciel avec toutes ses lumières tomba sur moi, le même que j'avais tant regardé, depuis que j'errais sur la terre lointaine. Car j'ai trop peur ce soir pour m'écouter pourrir, pour attendre les grandes chutes rouges du cœur, les torsions du caecum sans issue et que s'accomplissent dans ma tête les longs assassinats, l'assaut aux piliers inébranlables, l'amour avec les cadavres. Je vais donc me raconter une histoire, je vais donc essayer de me raconter encore une histoire, pour essayer de me calmer, et c'est là-dedans que je sens que je serai vieux, vieux, plus vieux encore que le jour où je tombai, appelant au secours, et que le secours vint. Ou se peut-il que dans cette histoire je sois remonté sur terre, après ma mort ? Non, cela ne me ressemble pas, de remonter sur terre, après ma mort.

Pourquoi avoir bougé, n'étant chez personne ? Me jetait-on dehors ? Non, il n'y avait personne. Je vois une sorte d'antre, au sol jonché de boîtes de conserves. Cependant ce n'est pas la campagne. C'est peut-être de simples ruines, c'est peut-être les ruines d'une folie, aux abords de la ville, dans un champ, car les champs venaient jusque sous nos murs, leurs murs, et la nuit les vaches se couchaient à l'abri des fortifications. J'ai tellement changé de refuge, au cours de ma déroute, que me voilà confondant antres et décombres. Mais ce fut toujours la même ville. Il est vrai qu'on va souvent dans un rêve, l'air devient noir de maisons et d'usines, on voit passer des tramways et sous vos pieds que l'herbe mouille il y a soudain des pavés. Je ne connais que la ville de mon enfance, j'ai dû voir l'autre, mais sans pouvoir y croire. Tout ce que je dis s'annule, je n'aurai rien dit. Avais-je seulement faim ? Le temps me tentait-il ? Il faisait nuageux et frais, je le veux, mais pas au point de m'attirer

dehors. Je ne pus me lever à la première tentative, ni mettons à la seconde, et une fois debout enfin, et appuyé au mur, je me demandai si j'allais pouvoir le rester, je veux dire debout, appuyé au mur. Sortir et marcher, impossible. J'en parle comme si c'était d'hier. Hier en effet est récent, mais pas assez. Car ce que je raconte ce soir se passe ce soir, à cette heure qui passe. Je ne suis plus chez ces assassins, dans ce lit de terreur, mais dans mon lointain refuge, les mains nouées ensemble, la tête penchée, faible, haletant, calme, libre, et plus vieux que je ne l'aurai jamais été, si mes calculs sont justes. Je mènerai néanmoins mon histoire au passé, comme s'il s'agissait d'un mythe ou d'une fable ancienne, car il me faut ce soir un autre âge, que devienne un autre âge celui où je devins ce que je fus. Ah je vous en foutrai des temps, salauds de votre temps.

Mais petit à petit je sortis et me mis à marcher à petits pas, au milieu des arbres, tiens, des arbres. Une végétation folle envahissait les sentiers d'autrefois. Je m'appuyais aux troncs, pour reprendre haleine, ou, saisissant une branche, me tirais en avant. De mon dernier passage il ne restait plus trace. C'étaient les chênes périssants de d'Aubigné. Ce n'était qu'un bosquet. La lisière était proche, un jour moins vert et comme déguenillé le disait, tout bas. Oui, où qu'on se tînt, dans ce petit bois, et fût-ce au plus profond de ses pauvres secrets, de toutes parts on voyait luire ce jour plus pâle, gage de je ne sais quelle sottise éternité. Mourir sans trop de douleur, un peu, cela en vaut la peine, fermer soi-même devant le ciel aveugle ses yeux à caver, puis vite passer charogne, pour pas que les corbeaux se méprennent. C'est là l'avantage de la mort par noyade, un des avantages, les crabes eux n'arrivent jamais trop tôt. Tout cela est affaire d'organisation. Mais chose étrange, issu enfin du bois, ayant franchi distraitement le fossé qui le ceinturait, je me pris à songer à la cruauté, la riante. Devant moi s'étendait un herbage épais, de la minette peut-être, quel intérêt, ruisselant de rosée vespérale ou de pluie récente. Au-delà de ce pré, je le savais, un chemin, puis un champ, puis enfin les remparts, fermant la perspective. Ceux-ci, cyclopéens et dentelés, se découpant faiblement sur un ciel à peine plus clair qu'eux, n'avaient pas l'air en ruines, vus des miennes, mais l'étaient, je le savais. Telle la scène qui s'offrait à moi,

inutilement, car je la connaissais et l'avais en horreur. Ce que je voyais c'était un homme chauve en costume marron, un diseur. Il racontait une histoire drôle, à propos d'un fiasco. Je n'y comprenais rien. Il prononça le mot escargot, limace peut-être, à la joie générale. Les femmes semblaient s'amuser encore plus que leurs cavaliers, si c'est possible. Leurs rires aigus crevaient les applaudissements et, calmés ceux-ci, fusaient toujours, par-ci, par-là, et jusqu'à troubler l'exorde de l'histoire suivante. Elles songeaient peut-être au pénis en titre, assis qui sait à côté d'elles, et de cette suave côte lançaient leurs cris de joie, vers la tempête comique, quel talent. Mais c'est à moi ce soir que doit arriver quelque chose, à mon corps, comme dans les mythes et métamorphoses, à ce vieux corps auquel rien n'est jamais arrivé, ou si peu, qui n'a jamais rien rencontré, rien aimé, rien voulu, dans son univers étamé, mal étamé, rien voulu sinon que les glaces s'écroulent, les planes, les courbes, les grossissantes, les rapetissantes, et qu'il disparaisse, dans le fracas de ses images. Oui, il faut ce soir que ce soit comme dans le conte que mon père me lisait, soir après soir, quand j'étais petit, et lui en bonne santé, pour me calmer, soir après soir, pendant des années il me semble ce soir, et dont je n'ai pas retenu grand'chose, sauf qu'il s'agissait des aventures d'un nommé Joe Breen, ou Breen, fils d'un gardien de phare, jeune gaillard de quinze ans fort et musclé, c'est la phrase exacte, qui nagea pendant des milles, la nuit, un couteau entre les dents, à la poursuite d'un requin, je ne sais plus pourquoi, par simple héroïsme. Ce conte, il aurait pu simplement me le conter, il le savait par cœur, moi aussi, mais cela ne m'aurait pas calmé, il devait me le lire, soir après soir, ou faire semblant de me le lire, en tournant les pages et en m'expliquant les images, qui étaient moi déjà, soir après soir les mêmes images, jusqu'à ce que je m'assoupisse contre son épaule. Il aurait sauté un seul mot du texte que je l'aurais frappé, de mon petit poing, dans son gros ventre débordant du gilet de tricot et du pantalon déboutonné qui le reposaient de sa tenue de bureau. À moi maintenant le départ, la lutte et le retour peut-être, à ce vieillard qui est moi ce soir, plus vieux que ne le fut jamais mon père, plus vieux que je ne le serai jamais. Me voilà acculé à des futurs. Je traversai le pré, à petits pas raides et en même temps mous, les seuls que je pouvais. Il ne subsistait de mon

dernier passage aucune trace, il y avait loin de mon dernier passage. Et les petites tiges froissées se relèvent vite, ayant besoin d'air et de lumière, et quant aux cassées elles sont vite remplacées. Je pénétrai dans la ville par la porte dite des Bergers, sans avoir vu personne, seulement les premières chauves-souris qui sont comme des crucifiées volantes, ni rien entendu à part mes pas, le cœur dans ma poitrine et puis enfin, comme je passais sous la voûte, l'ululement d'un hibou, ce cri à la fois si doux et si féroce et qui la nuit, appelant, répondant, dans mon petit bois et dans les autres voisins, parvenait dans ma hutte comme un tocsin. La ville, à mesure que je m'y engageais, me frappait par son aspect désert. Elle était éclairée comme d'habitude, plus que d'habitude, quoique les magasins fussent fermés. Mais leurs vitrines restaient illuminées, dans le but sans doute d'attirer le client et de lui faire dire, Tiens, c'est beau ça, et pas cher, je repasserai demain, si je vis encore. Je faillis me dire, Tiens, c'est dimanche. Les tramways roulaient, les autobus aussi, mais peu nombreux, au ralenti, vides, sans bruit et comme sous l'eau. Je ne vis pas un seul cheval ! Je portais mon grand manteau vert avec col en velours, genre manteau d'automobiliste 1900, celui de mon père, mais il n'avait plus de manches ce jour-là, ce n'était plus qu'une vaste cape. Mais c'était toujours sur moi le même grand poids mort, sans chaleur, et les basques balayaient la terre, la râclaient plutôt, tant elles avaient raidi, tant j'avais rapetissé. Qu'allait-il, que pouvait-il m'arriver, dans cette ville vide ? Mais je sentais les maisons pleines à craquer de gens, tapis derrière les rideaux ils regardaient dans la rue ou, assis au fond de la pièce, la tête dans les mains, s'abandonnaient au songe. Là-haut, au faîte, mon chapeau, toujours le même, je n'allais pas plus loin. Je traversai la ville de part en part et arrivai devant la mer, ayant suivi le fleuve jusqu'à son embouchure. Je disais, Je vais rentrer, sans trop y croire. Les bateaux dans le port, à l'ancre, maintenus par des filins contre la jetée, ne me paraissaient pas moins nombreux qu'en temps normal, comme si je savais quelque chose du temps normal. Mais les quais étaient déserts et rien n'annonçait un mouvement de navires proche, ni un départ ni une arrivée. Mais tout pouvait changer d'un instant à l'autre, se transformer sous mes yeux en un tournemain. Et ce serait tout l'affairement des gens et des choses de la mer,

des grands navires l'imperceptible balancement de la mâture et celui plus dansant des petits, j'y tiens, et j'entendrais le terrible cri des mouettes et peut-être aussi celui des matelots, ce cri comme blanc et dont on ne sait au juste s'il est triste ou joyeux et qui contient de l'effroi et de la colère, car ils n'appartiennent pas qu'à la mer, les matelots, mais à la terre aussi. Et je pourrais peut-être me glisser à bord d'un cargo en partance, inaperçu, et partir loin, et passer au loin quelques bons mois, peut-être même une année ou deux, au soleil, en paix, avant de mourir. Et sans aller jusque-là ce serait bien le diable, dans cette foule grouillante et désabusée, si je ne parvenais pas à faire une petite rencontre qui me calmât un peu ou à échanger quelques mots avec un navigateur par exemple, mots que j'emporterais avec moi, dans ma hutte, pour les ajouter à ma collection. J'attendais donc, assis sur une sorte de cabestan sans chapeau, en me disant, Il n'est pas jusqu'aux cabestans ce soir qu'on n'ait mis hors d'état de servir. Et je scrutais le large, au-delà des brise-lames, sans y voir la moindre embarcation. Il faisait déjà nuit, ou presque, je voyais des lumières, au ras de l'eau. Les jolis fanaux à l'entrée du port, je les voyais aussi, et d'autres au loin, clignant sur les côtes, les îles, les promontoires. Mais ne voyant aucune animation se produire je m'apprêtais à m'en aller, à me détourner, tristement, de ce havre mort, car il est des scènes qui contraignent à d'étranges adieux. Je n'avais qu'à baisser la tête et à regarder à terre sous mes pieds, devant mes pieds, car c'est dans cette attitude que j'ai toujours puisé la force de, comment dire, je ne sais pas, et c'est de la terre plutôt que du ciel, pourtant mieux coté, que m'est venu le secours, dans les instants difficiles. Et là, sur la dalle, que je ne fixais pas, car pourquoi la fixer, je vis le havre au loin, au plus périlleux de cette houle noire, et tout autour de moi la tempête et la perdition. Je ne reviendrai jamais ici, dis-je. Mais m'étant relevé, en prenant appui des deux mains sur le bord du cabestan, je me trouvais devant un jeune garçon qui tenait une chèvre par une corne. Je me rassis. Il se taisait, en me regardant sans crainte apparemment ni dégoût. Il est vrai qu'il faisait sombre. Qu'il se tût me semblait naturel, à moi l'aîné de parler le premier. Il était nu-pieds et en guenilles. Familier des lieux, il s'était écarté de son chemin pour voir quelle était cette masse sombre abandonnée au bord du

bassin. C'est ainsi que je raisonnais. Tout près de moi maintenant, et avec son coup d'œil de petit voyou, il était impossible qu'il n'eût pas compris. Cependant il restait. Est-ce vraiment de moi, cette bassesse ? Touché, car après tout je devais être sorti pour cela, dans un sens, et tout en n'escomptant qu'un mince profit de ce qui pouvait s'ensuivre, je pris le parti de lui adresser la parole. Je préparai donc ma phrase et ouvris la bouche, croyant que j'allais l'entendre, mais je n'entendis qu'une sorte de râle, inintelligible même pour moi qui connaissais mes intentions. Mais ce n'était rien, rien que l'aphonie due au long silence, comme dans le bosquet où s'ouvrent les enfers, vous rappelez-vous, moi tout juste. Lui, sans lâcher la chèvre, vint se mettre tout contre moi et m'offrit un bonbon, dans un cornet de papier, comme on en trouvait pour un penny. Il y avait au moins quatre-vingts ans qu'on ne m'avait offert un bonbon, mais je le pris avidement et le mis dans ma bouche, je retrouvai le vieux geste, de plus en plus ému, puisque j'y tenais. Les bonbons étaient collés ensemble et j'eus du mal, de mes mains tremblantes, à séparer des autres le premier venu, un vert, mais il m'y aida et sa main frôla la mienne. Merci, dis-je. Et comme quelques instants plus tard il s'éloignait, en traînant sa chèvre, je lui fis signe, d'un grand mouvement de tout le corps, de rester, et je dis, dans un murmure impétueux, Où vas-tu ainsi, mon petit bonhomme, avec ta biquette ? Cette phrase à peine prononcée, de honte je me couvris le visage. C'était pourtant la même que j'avais voulu sortir tout à l'heure. Où vas-tu, mon petit bonhomme, avec ta biquette ! Si j'avais su rougir je l'aurais fait, mais mon sang n'allait plus jusqu'aux extrémités. Si j'avais eu un penny dans ma poche je le lui aurais donné, pour me faire pardonner, mais je n'avais pas un penny dans ma poche, ni rien d'approchant, rien qui pût faire plaisir à un petit malheureux, au bord de la vie. Je crois que ce jour-là, étant sorti pour ainsi dire sans préméditation, je n'avais sur moi que ma pierre. De sa petite personne il était écrit que je ne verrais que les cheveux crépus et noirs et le joli galbe des longues jambes nues, sales et musclées. La main aussi, fraîche et vive, je n'étais pas près de l'oublier. Je cherchai une autre phrase à lui dire. Je la trouvai trop tard, il était déjà loin, oh pas loin, mais loin. Hors de ma vie aussi, tranquillement, il s'en allait, jamais plus une seule de ses pensées ne serait pour

moi, sinon peut-être quand il serait vieux et que, fouillant dans sa prime jeunesse, il retrouverait cette joyeuse nuit et tiendrait encore la chèvre par la corne et s'arrêterait encore un instant devant moi, avec qui sait cette fois une pointe de tendresse, même de jalousie, mais je n'y compte pas. Pauvres chères bêtes, vous m'aurez aidé. Que fait ton papa, dans la vie ? Voilà ce que je lui aurais dit, s'il m'en avait laissé le temps. Je suivis du regard les pattes de derrière de la chèvre, décharnées, cagneuses, écartées, secouées de brusques révoltes. Bientôt ils ne furent plus qu'une petite masse sans détails et que non prévenu j'aurais pu prendre pour un jeune centaure. J'allais faire crotter la chèvre, puis ramasser une poignée des petites boules si vite froides et dures, les renifler et même y goûter, mais non, cela ne m'aiderait pas ce soir. Je dis ce soir, comme si c'était toujours le même soir, mais y a-t-il deux soirs ? Je m'en allai, avec l'intention de rentrer au plus vite, car je ne rentrais pas tout à fait bredouille, en répétant, Je ne reviendrai plus ici. Mes jambes me faisaient mal, volontiers chaque pas eût été le dernier. Mais les coups d'œil rapides et comme sournois que je coulais vers les vitrines me montraient un vaste cylindre lancé à toute allure et qui semblait glisser sur l'asphalte. Je devais en effet avancer vite, car je rattrapai plus d'un piéton, voilà les premiers hommes, sans me forcer, moi que d'habitude les parkinsoniens distançaient, et alors il me semblait que derrière moi les pas s'arrêtaient. Et cependant chacun de mes petits pas eût été volontiers le dernier. À tel point que, débouchant sur une place que je n'avais pas remarquée en venant, et au fond de laquelle se dressait une cathédrale, je décidai d'y entrer, si elle était ouverte, et de m'y cacher, comme au Moyen Âge, pendant un moment. Je dis cathédrale, mais je n'en sais rien. Mais cela me ferait de la peine dans cette histoire qui se veut la dernière, d'être allé me réfugier dans une simple église. Je remarquai le Stützenwechsel de la Saxe, d'un effet charmant, mais qui ne me charma pas. Éclairée à giorno la nef semblait déserte. J'en fis plusieurs fois le tour, sans voir âme qui vive. On se cachait peut-être, sous les stalles du chœur ou en tournant autour des colonnes, comme les piverts. Soudain tout près de moi, et sans que j'eusse entendu les longs grincements préliminaires, les orgues se mirent à mugir. Je me levai vivement du tapis sur lequel je m'étais allongé,

devant l'autel, et courus à l'extrémité de la nef, comme si je voulais sortir, mais ce n'était pas la nef, c'était un bas-côté, et la porte qui m'avalait n'était pas la bonne. Car au lieu d'être rendu à la nuit je me trouvais au pied d'un escalier à vis que je me mis à gravir à toutes jambes, oublieux de mon cœur, comme celui que serre de près un maniaque homicide. Cet escalier faiblement éclairé, je ne sais par quoi, par des soupiraux peut-être, je le montai en haletant jusqu'à la plate-forme en saillie à laquelle il aboutissait et qui, flanquée du côté du vide d'un garde-fou cynique, courait autour d'un mur lisse et rond surmonté d'un petit dôme recouvert de plomb, ou de cuivre verdi, ouf, pourvu que ce soit clair. On devait venir là pour jouir du coup d'œil. Ceux qui tombent de cette hauteur sont morts avant d'arriver en bas, c'est connu. M'écrasant contre le mur j'entrepris d'en faire le tour, dans le sens des aiguilles. Mais à peine eus-je fait quelques pas que je rencontrai un homme qui tournait dans l'autre sens, avec une circonspection extrême. Comme j'aimerais le précipiter, ou qu'il me précipite, en bas. Il me fixa un instant avec des yeux hagards et puis, n'osant passer devant moi du côté du parapet et prévoyant avec raison que je ne m'écarterais pas du mur pour lui être agréable, me tourna brusquement le dos, la tête plutôt, car le dos restait agglutiné au mur, et repartit dans la direction d'où il venait, ce qui le réduisit en peu de temps à une main gauche. Celle-ci hésita un instant, puis disparut, dans un glissement. Il ne me restait plus que l'image de deux yeux exorbités et embrasés, sous une casquette à carreaux. Quelle est cette horreur chosesque où je me suis fourré ? Mon chapeau s'envola, mais n'alla pas loin, grâce au cordon. Je tournai la tête du côté de l'escalier et prêtai l'œil. Rien. Puis une petite fille apparut, suivie d'un homme qui la tenait par la main, tous deux collés au mur. Il la poussa dans l'escalier, s'y engouffra à son tour, se retourna et leva vers moi un visage qui me fit reculer. Je ne voyais que sa tête, nue, au-dessus de la dernière marche. Plus tard, quand ils furent partis, j'appelai. Je fis rapidement le tour de la plate-forme. Personne. Je vis à l'horizon, là où rejoignent le ciel montagne, mer et plaine, quelques basses étoiles, à ne pas confondre avec les feux qu'allument les hommes, la nuit, ou qui s'allument tout seuls. Assez. À nouveau dans la rue je cherchai mon chemin, dans le ciel

où je connaissais bien les chariots. Si j'avais vu quelqu'un je l'aurais abordé, l'aspect le plus cruel ne m'aurait pas arrêté. Je lui aurais dit, en touchant mon chapeau, Pardon monsieur, pardon monsieur, la porte des Bergers, par pitié. Je pensais ne plus pouvoir avancer, mais à peine l'impulsion parvenue aux jambes je me portai en avant, mon Dieu avec une certaine rapidité. Je ne rentrais pas tout à fait bredouille, je remportais chez moi la quasi-certitude d'être encore de ce monde, de ce monde-là aussi, dans un sens, mais je la payais le prix. J'aurais mieux fait de passer la nuit dans la cathédrale, sur le tapis devant l'autel, j'aurais repris mon chemin au petit jour, ou l'on m'aurait trouvé étendu raide mort de la vraie mort charnelle, sous les yeux bleus puits de tant d'espérance, et on aurait parlé de moi dans les journaux du soir. Mais voilà que je dévalais une large voie vaguement familière, mais où je n'avais jamais dû mettre les pieds, de mon vivant. Mais bientôt m'apercevant de la pente je fis demi-tour et repartis dans l'autre sens, car je craignais en descendant de retourner à la mer, où j'avais dit que je ne retournerais plus. Je fis demi-tour, mais en fait ce fut une large boucle décrite sans perte de vitesse, car je craignais en m'arrêtant de ne plus pouvoir repartir, oui, je craignais cela aussi. Et ce soir non plus je n'ose plus m'arrêter. Je fus de plus en plus frappé par le contraste entre l'éclairage des rues et leur aspect désert. Dire que j'en fus angoissé, non, mais je le dis néanmoins, dans l'espoir de me calmer. Dire qu'il n'y avait personne dans la rue, non, je n'irai pas jusque-là, car je remarquai plusieurs silhouettes, aussi bien de femme que d'homme, étranges, mais pas plus qu'à l'ordinaire. Quant à l'heure qu'il pouvait être, je n'en avais pas la moindre idée, sauf qu'il devait être une heure quelconque de la nuit. Mais il pouvait être trois ou quatre heures du matin comme il pouvait être dix ou onze heures du soir, selon probablement qu'on s'étonnait de la pénurie de passants ou de l'éclat extraordinaire que jetaient les réverbères et feux de circulation. Car de l'un ou de l'autre de ces deux phénomènes il fallait s'étonner, sous peine d'avoir perdu la raison. Pas une seule voiture particulière, mais bien de temps en temps un véhicule public, lente trombe de lumière silencieuse et vide. Je m'en voudrais d'insister sur ces antinomies, car nous sommes bien entendu dans une tête, mais je suis tenu d'ajouter les

quelques remarques suivantes. Tous les mortels que je voyais étaient seuls et comme noyés en eux-mêmes. On doit voir ça tous les jours, mais mélangé à autre chose j'imagine. Le seul couple était formé par deux hommes luttant corps à corps les jambes emmêlées. Je ne vis qu'un seul cycliste ! Il allait dans le même sens que moi. Tous allaient dans le même sens que moi, les véhicules aussi, je viens seulement de le réaliser. Il roulait lentement au milieu de la chaussée, en lisant un journal que des deux mains il tenait déployé devant ses yeux. De temps en temps il sonnait, sans quitter sa lecture. Je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'un point à l'horizon. À un moment donné une jeune femme, de mauvaise vie peut-être, échevelée et les vêtements en désordre, fila à travers la chaussée, comme un lapin. Voilà tout ce que je voulais ajouter. Mais chose étrange, encore une, je n'avais mal nulle part, même pas aux jambes. La faiblesse. Une bonne nuit de cauchemar et une boîte de sardines me rendraient la sensibilité. Mon ombre, une de mes ombres, s'élançait devant moi, se raccourcissait, glissait sous mes pieds, prenait ma suite, à la manière des ombres. Que je fusse à ce degré opaque me semblait concluant. Mais voilà devant moi un homme, sur le même trottoir et allant dans le même sens que moi, puisqu'il faut toujours ressasser la même chose, histoire de ne pas l'oublier. La distance entre nous était grande, soixante-dix pas au moins, et craignant qu'il ne m'échappât je pressai le pas, ce qui me fit voler en avant, comme sur des patins. Ce n'est pas moi, dis-je, mais profitons, profitons. Arrivé en un clin d'œil à une dizaine de pas de lui je ralentis, afin de ne pas ajouter, en surgissant avec fracas, à l'aversion qu'inspirait ma personne, même dans ses attitudes les plus veules et plates. Et peu après, Pardon, monsieur, dis-je, en me maintenant humblement à sa hauteur, la porte des Bergers pour l'amour de Dieu. Vu de près il me semblait plutôt normal, enfin, à part cet air de reflux vers son centre que j'ai déjà signalé. Je pris une petite avance, quelques pas, me retournai, me courbai, touchai mon chapeau et dis, L'heure juste, de grâce ! J'aurais pu tout aussi bien ne pas exister. Mais alors le bonbon ? Du feu ! m'écriai-je. Vu mon besoin d'assistance je me demande pourquoi je ne lui barrai pas le chemin. Je n'aurais pas pu, voilà, je n'aurais pas pu le toucher. Voyant un banc au bord du trottoir je m'y assis et croisai les

jambes, comme Walther. Je dus m'assoupir, car voilà soudain un homme assis à côté de moi. Pendant que je le détaillais il ouvrit les yeux et les posa sur moi, on aurait dit pour la première fois, car il se recula avec naturel. D'où sortez-vous ? dit-il. M'entendre adresser de nouveau la parole à si peu d'intervalle me fit un gros effet. Qu'avez-vous ? dit-il. J'essayai de prendre l'air de celui qui n'a que ce que, de par sa nature, il a. Pardon monsieur, dis-je, en levant légèrement mon chapeau et en me soulevant d'un mouvement aussitôt réprimé, l'heure juste, par pitié ! Il me dit une heure, je ne sais plus laquelle, une heure qui n'expliquait rien, c'est tout ce que je sais, et qui ne me calma pas. Mais laquelle eût pu le faire. Je sais, je sais, une viendra qui le fera, mais d'ici là ? Vous dites ? dit-il. Malheureusement je n'avais rien dit. Mais je me rattrapai en lui demandant s'il pouvait m'aider à retrouver mon chemin que j'avais perdu. Non, dit-il, car je ne suis pas d'ici, et si je suis assis sur cette pierre c'est que les hôtels sont complets ou qu'ils n'ont pas voulu me recevoir, moi je n'ai pas d'opinion. Mais racontez-moi votre vie, après nous aviserons. Ma vie ! m'écriai-je. Mais oui, dit-il, vous savez, cette sorte de – comment dirai-je ? Il réfléchit longuement, cherchant sans doute ce dont la vie pouvait bien être une sorte. Enfin il reprit, d'une voix irritée, Voyons, tout le monde connaît ça. Il me poussa du coude. Pas de détails, dit-il, les grandes lignes, les grandes lignes. Mais comme je me taisais toujours il dit, Voulez-vous que je vous raconte la mienne, comme ça vous comprendrez. Le récit qu'il fit fut bref et touffu, des faits, sans explication. Voilà ce que j'appelle une vie, dit-il, y êtes-vous, à présent ? Ce n'était pas mal, son histoire, féérique même par endroits. À vous, dit-il. Mais cette Pauline, dis-je, vous êtes toujours avec elle ? Oui, dit-il, mais je vais l'abandonner et me mettre avec une autre, plus jeune et plus grasse. Vous voyagez beaucoup, dis-je. Oh énormément, énormément, dit-il. Les mots me revenaient petit à petit, et la façon de les faire sonner. Tout cela est fini pour vous sans doute, dit-il. Vous pensez demeurer longtemps parmi nous ? dis-je. Cette phrase me sembla particulièrement bien tournée. Sans indiscretion, dit-il, quel âge avez-vous ? Je ne sais pas, dis-je. Vous ne savez pas ! s'écria-t-il. Pas exactement, dis-je. Vous pensez souvent aux cuisses, dit-il, culs, cons et environs ? Je ne

comprenais pas. Vous ne bandez plus naturellement, dit-il. Bander ? dis-je. La pine, dit-il, vous savez ce que c'est la pine ? Je ne savais pas. Là, dit-il, entre les jambes. Ah ça, dis-je. Elle s'épaissit, s'allonge, se raidit et se soulève, dit-il, pas vrai ? Ce n'était pas les termes que j'aurais employés. Cependant j'assentis. C'est ce que nous appelons bander, dit-il. Il se recueillit, puis s'exclama, Phénoménal ! Vous ne trouvez pas ? C'est bizarre, dis-je, en effet. D'ailleurs tout est là, dit-il. Mais qu'est-ce qu'elle deviendra ? dis-je. Qui ? dit-il. Pauline, dis-je. Elle vieillira, dit-il, avec une tranquille assurance, d'abord lentement, puis de plus en plus vite, dans la douleur et la rancune, en tirant le diable par la queue. Le visage n'était pas gras, mais j'eus beau le regarder, il restait vêtu de ses chairs, au lieu de devenir tout crayeux et comme travaillé à la gouge. Le vomer lui-même conservait son bourrelet. D'ailleurs les discussions ne m'ont jamais rien valu. Je pleurais la tendre minette, je l'aurais foulée doucement en tenant mes chaussures à la main, et l'ombre de mon bois, loin de cette terrible lumière. Qu'avez-vous à grimacer ainsi ? dit-il. Il tenait sur ses genoux un grand sac noir, on aurait dit une trousse d'accoucheur j'imagine. Il l'ouvrit et me dit de regarder. Il était plein de fioles. Elles étincelaient. Je lui demandai si elles étaient toutes pareilles. Oho non, dit-il, c'est selon. Il en prit une et me la tendit. Un shilling, dit-il, six pence. Que voulait-il de moi ? Que je l'achète ? Partant de cette hypothèse je lui dis que je n'avais pas d'argent. Pas d'argent ! s'écria-t-il. Brusquement sa main s'abattit sur ma nuque, ses doigts puissants se resserrèrent et d'une secousse il me fit basculer contre lui. Mais au lieu de m'achever il se mit à murmurer des choses si douces que je me laissai aller et ma tête roula dans son giron. Entre cette voix caressante et les doigts qui me labouraient le cou le contraste était saisissant. Mais peu à peu les deux choses se fondirent, en une espérance accablante, si j'ose dire, et j'ose. Car ce soir je n'ai rien à perdre, que je puisse distinguer. Et si je suis arrivé au point où j'en suis (de mon histoire) sans qu'il y ait rien de changé, car s'il y avait quelque chose de changé je pense que je le saurais, il n'en reste pas moins que j'y suis arrivé, et c'est déjà quelque chose, et qu'il n'y a rien de changé, et c'est toujours ça. Ce n'est pas une raison pour brusquer les choses. Non, il faut cesser doucement, sans traîner mais

doucement, comme cessent dans l'escalier les pas de l'aimé qui n'a pu aimer et qui ne reviendra plus, et dont les pas le disent, qu'il n'a pu aimer et qu'il ne reviendra plus. Il me repoussa soudain et me montra de nouveau la fiole. Tout est là, dit-il. Cela ne devait pas être le même tout que tout à l'heure. Vous voulez ? dit-il. Non, mais je dis oui, pour ne pas le vexer. Il me proposa un échange. Donnez-moi votre chapeau, dit-il. Je refusai. Quelle véhémence ! dit-il. Je n'ai rien, dis-je. Cherchez dans vos poches, dit-il. Je n'ai rien, dis-je, je suis sorti sans rien. Donnez-moi un lacet, dit-il. Je refusai. Long silence. Et si vous me donniez un baiser, dit-il enfin. Je savais qu'il y avait des baisers dans l'air. Pouvez-vous enlever votre chapeau ? dit-il. Je l'enlevai. Remettez-le, dit-il, vous êtes mieux avec. Il réfléchit, c'était un pondéré. Allons, dit-il, donnez-moi un baiser et n'en parlons plus. Ne redoutait-il pas d'être éconduit ? Non, un baiser n'est pas un lacet, et il avait dû lire sur mon visage qu'il me restait un fond de tempérament. Allez, dit-il. Je m'essuyai la bouche, au fond des poils, et l'avançai vers la sienne. Un instant, dit-il. Je suspendis mon vol. Vous savez ce que c'est, un baiser ? dit-il. Oui, oui, dis-je. Sans indiscretion, dit-il, quand c'était, votre dernier ? Il y a un moment, dis-je, mais je sais encore les faire. Il enleva son chapeau, un melon, et se tapota au milieu du front. Là, dit-il, pas ailleurs. Il avait un beau front haut et blanc. Il se pencha, en baissant les paupières. Vite, dit-il. Je fis la bouche en cul de poule, comme maman me l'avait appris, et la posai sur l'endroit indiqué. Assez, dit-il. Il leva la main vers l'endroit, mais ce geste, il ne l'acheva pas. Il remit son chapeau. Je me détournai et regardai l'autre trottoir. Ce fut alors que je remarquai que nous étions assis en face d'une boucherie chevaline. Tenez, dit-il, prenez. Je n'y pensais plus. Il se leva. Debout il était tout petit. Donnant donnant, dit-il, avec un sourire radieux. Ses dents brillaient. J'écoutai s'éloigner ses pas. Quand je relevai la tête il n'y avait plus personne. Comment dire la suite ? Mais c'est la fin. Ou est-ce que j'ai rêvé, est-ce que je rêve ? Non, non, pas de ça, voilà ce que je réponds, car le rêve n'est rien, une rigolade. Et avec ça significatif ! Je dis, Reste là, jusqu'à ce que le jour se lève. Attends, en dormant, que les lampes s'éteignent et que les rues s'animent. Tu demanderas ton chemin, à un sergent de ville s'il le faut, il sera obligé de te

renseigner, sous peine de manquer à son serment. Mais je me levai et m'éloignai. Mes douleurs étaient revenues, mais avec je ne sais quoi d'inhabituel qui m'empêchait de m'y blottir. Mais je disais, Petit à petit tu reviens à toi. À considérer uniquement ma démarche, lente, raide, et qui à chaque pas semblait résoudre un problème statodynamique sans précédent, on m'aurait reconnu, si on m'avait connu. Je traversai et m'arrêtai devant la boucherie. Derrière la grille les rideaux étaient fermés, de grossiers rideaux en toile rayée bleu et blanc, couleurs de la Vierge, et tachés de grandes taches roses. Mais ils se rejoignaient mal au milieu et à travers la fente je pus distinguer les carcasses ténébreuses des chevaux vidés, suspendus à des crocs la tête en bas. Je rasai les murs, affamé d'ombre. Penser qu'en un instant tout sera dit, tout sera à recommencer. Et les horloges publiques, qu'avaient-elles à la fin, elles dont l'air m'assenait, jusque dans mon bois, les grandes claques froides ? Quoi encore ? Ah oui, mon butin. J'essayai de penser à Pauline, mais elle m'échappa, ne fut éclairée que le temps d'un éclair, comme la jeune femme de tantôt. Sur la chèvre aussi ma pensée glissa désolée, impuissante à s'arrêter. Ainsi j'allais, dans l'atroce clarté, enfoui dans mes vieilles chairs, tendu vers une voie de sortie et les dépassant toutes, à droite et à gauche, et l'esprit haletant vers ceci et cela et toujours renvoyé, là où il n'y avait rien. Je réussis néanmoins à m'accrocher brièvement à la petite fille, le temps de la distinguer un peu mieux que tout à l'heure, de sorte qu'elle portait une sorte de bonnet et serrait dans sa main libre un livre, de prières peut-être, et d'essayer de la faire sourire, mais elle ne sourit pas, mais s'engloutit dans l'escalier, sans m'avoir fourni son petit visage. Je dus m'arrêter. D'abord rien, puis peu à peu, je veux dire s'enflant hors du silence et aussitôt stabilisé, un genre de chuchotement massif, provenant peut-être de la maison qui me soutenait. Cela me rappela que les maisons étaient pleines de gens, d'assiégés, non, je ne sais pas. Ayant reculé pour regarder les fenêtres je pus me rendre compte, malgré les volets, stores et mystères, que de nombreuses pièces étaient éclairées. C'était une lumière si faible, en regard de celle qui inondait le boulevard, qu'à moins d'être averti du contraire, ou de le soupçonner, on aurait pu supposer que tout le monde dormait. La rumeur n'était pas

continue, mais entrecoupée de silences sans doute consternés. J'envisageai de sonner à la porte et de demander abri et protection jusqu'au matin. Mais me revoilà en marche. Mais peu à peu, d'une chute à la fois vive et douce, le noir se fit autour de moi. Je vis s'éteindre, dans une ravissante cascade de tons lavés, une énorme masse de fleurs éclatantes. Je me surpris à admirer, tout le long des façades, le lent épanouissement des carrés et rectangles barrés et unis, jaunes, verts, roses, selon les rideaux et les stores, à trouver cela joli. Puis enfin, avant de tomber, d'abord à genoux, à la manière des bœufs, puis à plat ventre, je fus au milieu d'une foule. Je ne perdis pas connaissance, moi quand je perdrai connaissance ce ne sera pas pour la reprendre. On ne faisait pas attention à moi, tout en évitant de me marcher dessus, égard qui dut me toucher, j'étais sorti pour cela. J'étais bien, abreuvé de noir et de calme, au pied des mortels, au fond du jour profond, s'il faisait jour. Mais la réalité, trop fatigué pour chercher le mot juste, ne tarda pas à se rétablir, la foule reflua, la lumière revint, et je n'avais pas besoin de lever la tête de l'asphalte pour savoir que je me retrouvais dans le même vide éblouissant que tout à l'heure. Je dis, Reste là, étalé sur ces dalles amicales ou tout au moins neutres, n'ouvre pas les yeux, attends que vienne le Samaritain, ou que vienne le jour et avec lui les sergents de ville ou qui sait un salutiste. Mais me revoilà debout, repris par le chemin qui n'était pas le mien, le long du boulevard qui montait toujours. Heureusement qu'il ne m'attendait pas, le pauvre père Breem ou Breen. Je dis, la mer est à l'est, c'est vers l'ouest qu'il faut aller, à gauche du nord. Mais ce fut en vain que je levai sans espoir les yeux au ciel, pour y chercher les chariots. Car la lumière où je macérais aveuglait les étoiles, à supposer qu'elles fussent là, ce dont je doutais, me rappelant les nuages.

LA FIN

Ils me vêtirent et me donnèrent de l'argent. Je savais à quoi l'argent devait servir, il devait servir à me faire démarrer. Quand je l'aurais dépensé je devrais m'en procurer d'autre, si je voulais continuer. Même chose pour les chaussures, quand elles seraient usées je devrais les faire réparer, ou m'en procurer d'autres, ou continuer pieds nus, si je voulais continuer. Même chose pour la veste et le pantalon, ils n'avaient pas besoin de me le dire, à cela près que je pourrais continuer en bras de chemise, si je voulais. Les vêtements – chaussures, chaussettes, pantalon, chemise, veste et chapeau – n'étaient pas neufs, mais le mort avait dû être à peu près de ma taille. C'est-à-dire qu'il avait dû être un peu moins grand que moi, un peu moins gras, car les vêtements ne m'allaient pas aussi bien au commencement qu'à la fin. Surtout la chemise, dont pendant longtemps je ne pouvais fermer le col, ni par conséquent arborer le faux-col, ni réunir les pans, avec une épingle, entre mes jambes, comme ma mère me l'avait montré. Il avait dû s'endimancher pour aller à la consultation, pour la première fois peut-être, n'en pouvant plus. Quoi qu'il en soit, le chapeau était un melon, en bon état. Je dis, Reprenez votre chapeau et rendez-moi le mien. J'ajoutai, Rendez-moi mon manteau. Ils répondirent qu'ils les avaient brûlés, avec mes autres vêtements. Je compris alors que ce serait bientôt fini, enfin, assez bientôt. J'essayai par la suite d'échanger ce chapeau contre une casquette, ou un feutre pouvant se rabattre sur le visage, mais sans grand succès. Mais je ne pouvais me promener tête nue, vu l'état de mon crâne. Ce chapeau était d'abord trop petit, puis il s'habitua. Ils me donnèrent une cravate, après de longues discussions. Elle me semblait jolie, mais je ne l'aimais pas. Quand elle arriva enfin j'étais trop fatigué pour la renvoyer. Mais elle finit par m'être utile. Elle était bleue, avec comme des petites étoiles dessus. Je ne me sentais pas bien, mais ils me dirent que je l'étais assez. Ils ne dirent pas expressément que j'étais aussi bien que je

le serais jamais, mais c'était sous-entendu. Je gisais inerte sur le lit et il fallut trois femmes pour m'enfiler le pantalon. Elles n'avaient pas l'air de s'intéresser beaucoup à mes parties qui à vrai dire n'avaient rien de particulier. Moi-même non plus je ne m'y intéressais pas. Mais elles auraient pu dire un petit quelque chose. Quand elles eurent fini je me levai et finis de m'habiller tout seul. Elles me dirent de m'asseoir sur le lit et d'attendre. Toute la literie avait disparu. Cela m'indignait qu'elles ne m'eussent pas laissé attendre dans le lit familial plutôt que debout, dans le froid, dans ces vêtements qui sentaient le soufre. Je dis, Vous auriez pu me laisser dans mon lit jusqu'au dernier moment. Des hommes en blouse entrèrent, des maillets à la main. Ils démontèrent le lit et enlevèrent les morceaux. Une des femmes les suivit et revint avec une chaise qu'elle plaça devant moi. J'avais bien fait de faire l'indigné. Mais pour bien leur montrer combien j'étais indigné qu'elles ne m'eussent pas laissé dans mon lit j'envoyai valser la chaise d'un coup de pied. Un homme entra et me fit signe de le suivre. Dans le vestibule il me donna un papier à signer. Qu'est-ce que c'est, dis-je, un sauf-conduit ? C'est un reçu, dit-il, pour les vêtements et l'argent que vous avez reçus. Quel argent ? dis-je. Ce fut alors que je reçus l'argent. Penser que j'avais failli m'en aller sans un sou en poche. La somme n'était pas grande, comparée à d'autres sommes, mais à moi elle me semblait grande. Je voyais les objets familiers, compagnons de tant d'heures supportables. Le tabouret, par exemple, intime entre tous. Les longs après-midi ensemble, en attendant l'heure d'aller dans mon lit. Par moments je sentais m'envahir sa vie de bois jusqu'à n'être moi-même qu'un vieux bout de bois. Il y avait même un trou pour mon kyste. Puis à la vitre l'endroit où le dépoli était parti et où aux heures de détresse je collais l'œil, et rarement en vain. Je vous suis reconnaissant, dis-je, y a-t-il une loi qui vous empêche de me jeter à la rue, nu et sans ressources ? Cela nous ferait du tort, à la longue, répondit-il. N'y a-t-il pas moyen qu'ils me gardent encore un peu, dis-je, je pourrais me rendre utile. Utile, dit-il, sérieusement vous seriez disposé à vous rendre utile ? Après un moment il reprit, S'ils vous croyaient vraiment disposé à vous rendre utile, ils vous garderaient, j'en suis sûr. Que de fois j'avais dit que j'allais me rendre utile, je n'allais pas recommencer. Comme je me sentais

faible ! Cet argent, dis-je, peut-être qu'ils voudraient bien le reprendre et me garder encore un peu. Nous sommes une institution charitable, dit-il, et l'argent est un don qu'on vous fait à votre départ. Quand vous l'aurez dépensé vous devrez vous en procurer d'autre, si vous voulez continuer. Ne revenez jamais ici en tout cas, car vous ne seriez plus admis. Nos succursales également vous refouleraient. Exelmans ! m'écriai-je. Allons allons, dit-il, d'ailleurs on ne comprend pas le dixième de ce que vous dites. Je suis si vieux, dis-je. Vous n'êtes pas si vieux que ça, dit-il. Vous permettez que je reste ici un petit moment, dis-je, jusqu'à ce que la pluie s'arrête ? Vous pouvez attendre dans le cloître, dit-il, la pluie ne s'arrêtera pas de la journée. Vous pouvez attendre dans le cloître jusqu'à six heures, vous entendrez la cloche. Si on vous interroge vous n'aurez qu'à dire que vous avez la permission de vous abriter dans le cloître. Quel nom dois-je dire ? dis-je. Weir, dit-il.

Il n'y avait pas longtemps que j'étais dans le cloître que la pluie s'arrêta et que le soleil parut. Il était bas et j'en déduisis qu'il ne pouvait être loin de six heures, compte tenu de la saison. Je restais là à regarder sous la voûte le soleil qui se couchait derrière le cloître. Un homme survint et me demanda ce que je faisais. Vous désirez ? voilà ce qu'il dit. Très gentil. Je répondis que j'avais la permission de monsieur Weir de rester dans le cloître jusqu'à six heures. Il s'en alla, mais revint aussitôt. Il avait dû parler à monsieur Weir entre-temps, car il dit, Vous ne devez plus vous attarder dans le cloître maintenant qu'il ne pleut plus.

Maintenant j'avais à travers le jardin. Il faisait cette étrange lumière qui clôt une journée de pluie persistante, lorsque le soleil paraît et que le ciel s'éclaircit trop tard pour pouvoir servir. La terre fait un bruit comme de soupirs et les dernières gouttes tombent du ciel vidé et sans nuage. Un petit garçon, tendant les mains et levant la tête vers le ciel bleu, demanda à sa mère comment cela était possible. Fous-nous la paix, dit-elle. Je me rappelai soudain que j'avais oublié de demander à monsieur Weir un morceau de pain. Il me l'aurait sûrement donné. J'y avais bien pensé, pendant notre conversation, dans le vestibule. Je me disais, Finissons d'abord ce que nous sommes en train de nous dire, puis je demanderai. Je savais bien qu'ils ne me

garderaient pas. J'aurais bien rebroussé chemin, mais je craignais qu'un des gardiens ne m'arrêtât en me disant que jamais plus je ne reverrais monsieur Weir. Cela aurait pu ajouter à mon chagrin. D'ailleurs je ne me retournais jamais dans ces cas-là.

Dans la rue j'étais perdu. Il y avait longtemps que je n'avais mis les pieds dans cette partie de la ville et elle me semblait bien changée. Des bâtiments entiers avaient disparu, les palissades avaient changé de place et de toutes parts je voyais en grandes lettres des noms de commerçants que je n'avais jamais vus nulle part et que j'aurais été même en peine de prononcer. Il y avait des rues là où je ne me rappelais pas en avoir vues, plusieurs parmi celles que je me rappelais avaient disparu et d'autres enfin avaient complètement changé de nom. L'impression générale était la même qu'autrefois. Il est vrai que je connaissais la ville très mal. C'était peut-être une tout autre ville. Je ne savais pas où j'étais censé aller. J'eus la grande chance, plusieurs fois, de ne pas me faire écraser. Je prêtais toujours à rire, de ce rire robuste et sans malice qui est si bon pour la santé. À force de garder le côté rouge du ciel autant que possible à ma droite j'arrivai enfin au fleuve. Là tout semblait, à première vue, plus ou moins tel que je l'avais laissé. Mais en y regardant de plus près j'aurais découvert bien des changements sans doute. C'est ce que je fis plus tard. Mais l'aspect général du fleuve, coulant entre ses quais et sous ses ponts, n'avait pas changé. Le fleuve notamment me donnait l'impression, comme toujours, de couler dans le mauvais sens. Tout cela ce sont des mensonges, je le sens. Mon banc était toujours à sa place. On l'avait creusé d'après les courbes du corps assis. Il se trouvait à côté d'un abreuvoir, don d'une madame Maxwell aux chevaux de la cité, selon l'inscription. Le temps que j'y restai plusieurs chevaux en profitèrent, de ce don. J'entendais les fers et le cliquetis du harnais. Puis le silence. C'était le cheval qui me regardait. Puis le bruit de cailloux charriés dans la boue que font les chevaux en buvant. Puis encore le silence. C'était le cheval qui me regardait encore. Puis encore les cailloux. Puis encore le silence. Jusqu'à ce que le cheval eût fini de boire ou que le charretier jugeât qu'il avait assez bu. Les chevaux n'étaient pas tranquilles. Une fois, lorsque le bruit s'arrêta, je me retournai et vis le cheval qui me

regardait. Le charretier aussi me regardait. Madame Maxwell aurait été contente si elle avait pu voir son abreuvoir rendre de tels services aux chevaux de la cité. La nuit venue, à la suite d'un crépuscule très long, j'ôtai mon chapeau qui me faisait mal. J'avais envie d'être à nouveau enfermé, dans un endroit clos, vide et chaud, avec de la lumière artificielle, une lampe à pétrole autant que possible, coiffée d'un abat-jour rose de préférence. Il viendrait quelqu'un de temps en temps s'assurer que j'étais bien et n'avais besoin de rien. Il y avait longtemps que je n'avais eu vraiment envie de quelque chose et l'effet sur moi fut horrible.

Dans les jours suivants je visitai plusieurs immeubles, sans grand succès. Le plus souvent on me fermait la porte au nez, même lorsque je montrais mon argent, en disant que je paierais une semaine à l'avance, et même deux. J'avais beau exhiber mes meilleures manières, sourire et parler distinctement, je n'avais pas encore fini mon boniment qu'on me claquait la porte au nez. Je perfectionnai à cette époque une façon de me découvrir à la fois courtoise et digne, sans bassesse ni insolence. Je faisais glisser vivement mon chapeau en avant, le tenais un instant placé de telle façon qu'on ne pouvait voir mon crâne, puis du même mouvement glissé le remettais en place. Faire cela avec naturel, sans créer une impression défavorable, n'est pas facile. Quand je jugeais que toucher mon chapeau serait suffisant, je ne faisais naturellement que le toucher. Mais toucher son chapeau n'est pas facile non plus. Par la suite je résolus ce problème, d'une importance capitale dans les périodes difficiles, en portant un vieux képi britannique et en saluant à la militaire, non, faux, enfin, je ne sais pas, j'avais mon chapeau à la fin. Je ne commis jamais la faute de porter des médailles. Certaines femmes avaient tellement besoin d'argent qu'elles me laissaient passer tout de suite et me montraient la chambre. Mais je ne pus m'entendre avec aucune. Finalement je trouvai à me loger dans un sous-sol. Avec celle-là je m'entendis rapidement. Mes fantaisies, c'est le terme qu'elle employa, ne lui faisaient pas peur. Elle insista toutefois pour faire le lit et pour nettoyer la chambre une fois par semaine, au lieu d'une fois par mois, comme je l'avais demandé. Elle me dit que pendant le nettoyage, qui serait rapide, je pourrais attendre dans la courette à côté. Elle ajouta, avec beaucoup

de compréhension, qu'elle ne me mettrait jamais dehors par mauvais temps. Cette femme était grecque, je crois, ou turque. Elle ne parlait jamais d'elle-même. J'avais dans l'idée qu'elle était veuve ou tout au moins abandonnée. Elle avait un accent bizarre. Mais moi aussi, à force d'assimiler les voyelles et de supprimer les consonnes.

Maintenant je ne savais plus où j'étais. J'avais une vague image, même pas, je ne voyais rien, d'une grande maison de cinq ou six étages. Il me semblait qu'elle faisait corps avec d'autres maisons. C'était le crépuscule quand j'arrivai et je ne prêtais pas aux alentours l'attention que je leur aurais peut-être prêtée si je m'étais douté qu'ils devaient se refermer sur moi. Je ne devais pour ainsi dire plus espérer. Il est vrai qu'à mon départ de cette maison il faisait un temps radieux, mais je ne regardais jamais en arrière en partant. J'avais dû lire quelque part, quand j'étais petit et lisais encore, qu'il valait mieux ne pas regarder en arrière en s'en allant. Et cependant il m'arrivait de le faire. Mais même sans cela il me semble que je dus voir quelque chose en m'en allant. Mais quoi ? Je me rappelle seulement mes pieds qui sortaient de mon ombre l'un après l'autre. Les chaussures avaient raidi et le soleil accusait les craquelures du cuir.

J'étais bien dans cette maison, je dois le dire. À part quelques rats j'étais seul au sous-sol. La femme observait nos conventions de son mieux. Elle apportait vers midi un plateau chargé de vivres et enlevait celui de la veille. Elle apportait en même temps un pot de chambre propre. Il avait une grande anse dans laquelle elle glissait le bras, de manière à avoir les deux mains libres pour porter le plateau. Ensuite je ne la voyais plus sinon par hasard lorsqu'elle passait la tête pour s'assurer qu'il ne m'était rien arrivé. Je n'avais pas besoin d'affection heureusement. De mon lit je voyais les pieds qui allaient et venaient sur le trottoir. Certains soirs, quand il faisait beau et que je me sentais en train, j'allais avec ma chaise dans la courette et regardais dans les jupes des passantes. Plus d'une jambe me devint ainsi familière. Une fois j'envoyai chercher un oignon de crocus et le plantai dans la courette sombre, dans un vieux pot. Cela devait être vers le printemps, ce n'était probablement pas ce qu'il fallait. Je laissais le pot dehors, attaché à une ficelle qui passait par la

fenêtre. Le soir, quand il faisait beau, un filet de lumière grimpait le long du mur. Alors je m'installais devant la fenêtre et je tirais sur la ficelle, pour maintenir le pot dans la lumière, et dans la chaleur. Cela ne devait pas être commode, je ne vois pas très bien comment je m'y prenais. Ce n'était pas ce qu'il fallait probablement. Je le fumais comme je pouvais et je pissais dessus quand il faisait sec. Ce n'était peut-être pas ce qu'il fallait. Il verdit, mais il n'y eut jamais de fleur, rien qu'une tige flasque garnie de feuilles chlorotiques. J'aurais été content d'avoir un crocus jaune, ou une jacinthe, mais voilà, cela ne devait pas être. Elle voulait l'enlever, mais je lui dis de le laisser. Elle voulait m'en acheter un autre, mais je lui dis que je n'en voulais pas d'autre. Ce qui m'écorchait le plus c'était les cris des vendeurs de journaux. Ils passaient en courant tous les jours aux mêmes heures, les talons claquaient sur le trottoir, ils criaient le nom des journaux et même les nouvelles à sensation. Les bruits qui venaient de la maison m'écorchaient moins. Une petite fille, à moins que ce ne fût un petit garçon, chantait tous les soirs à la même heure, quelque part au-dessus de moi. Pendant longtemps je n'arrivais pas à saisir les paroles. Mais à force de les entendre presque tous les soirs je finis par en saisir quelques-unes. Étranges paroles pour une petite fille, ou un petit garçon. Était-ce une chanson de mon esprit, ou venait-elle seulement du dehors ? C'était une sorte de berceuse, je crois. Moi-même elle m'endormait souvent. C'était parfois une fillette qui venait. Elle avait de longs cheveux rouges qui pendaient en deux nattes. Je ne savais pas qui c'était. Elle traînait un peu dans la chambre, puis elle s'en allait sans m'avoir rien dit. Un jour je reçus la visite d'un agent de police. Il dit que j'étais à surveiller, sans m'expliquer pourquoi. Louche, voilà, il me dit que j'étais louche. Je le laissai parler. Il n'osait pas m'arrêter. Ou il était peut-être bon. Un prêtre aussi, un jour je reçus la visite d'un prêtre. Je lui appris que j'appartenais à une branche de l'Église réformée. Il me demanda quel genre de pasteur j'aurais plaisir à voir. On s'y perd, dans l'Église réformée, c'est forcé. Il était peut-être bon. Il me dit de le prévenir si jamais j'avais besoin d'un service. Un service ! Il se nomma et m'expliqua où je pourrais le trouver. J'aurais dû le noter.

Un jour la femme me fit une proposition. Elle dit qu'elle avait un besoin urgent de liquide et que si je pouvais lui verser une avance de six mois elle réduirait mon loyer du quart pendant cette période. Je ne dois pas me tromper de beaucoup. Cela avait l'avantage de me faire gagner six semaines (?) de séjour et le désavantage d'épuiser presque mon petit capital. Mais pouvait-on appeler ça un désavantage ? Ne resterais-je pas de toute façon jusqu'au dernier sou, et même au-delà, jusqu'à ce qu'elle me jette dehors ? Je lui donnai l'argent et elle me fit un reçu.

Un matin, peu après cette transaction, je fus réveillé par un homme qui me secouait par l'épaule. Il ne pouvait être plus de onze heures. Il me pria de me lever et de quitter sa maison sur-le-champ. Il était très convenable, je dois le dire. Il me dit que son étonnement n'avait d'égal que le mien. C'était sa maison. Son bien. La Turque était partie la veille. Mais je l'ai vue hier soir, dis-je. Vous devez faire erreur, dit-il, car elle m'a apporté les clefs, dans mon bureau, pas plus tard qu'hier matin. Mais je viens de lui verser une avance de six mois de loyer, dis-je. Faites-vous rembourser, dit-il. Mais j'ignore son nom, dis-je, sans parler de son adresse. Vous ignorez son nom ? dit-il. Il dut croire que je mentais. Je suis malade, dis-je, je ne peux pas partir comme ça sans préavis. Vous n'êtes pas si malade que ça, dit-il. Il proposa d'envoyer chercher un taxi, voire une ambulance, si je préférais. Il dit qu'il avait besoin de la pièce, sur-le-champ, pour son cochon, en train de prendre froid dans une charrette, devant la porte, et surveillé uniquement par un gamin qu'il ne connaissait même pas et qui était probablement en train de lui faire des misères. Je demandai s'il ne pouvait me céder un autre endroit, rien qu'un coin où je pourrais m'étendre, le temps de me remettre de mes émotions et de prendre mes dispositions. Il dit qu'il ne pouvait pas. Ce n'est pas que je sois méchant, ajouta-t-il. Je pourrais habiter ici avec le cochon, dis-je, je m'occuperais de lui. Les longs mois de calme, anéantis en un instant ! Du calme, du calme, dit-il, ne vous laissez pas aller, du courage, allez, hop, debout, assez. Après tout cela ne le regardait pas. Il avait été vraiment très patient. Il avait dû visiter le sous-sol pendant que je dormais.

Je me sentais faible. Je devais l'être. La lumière éclatante m'étourdissait. Un autobus me transporta, à la campagne. Je m'assis dans un champ, au soleil. Mais il me semble que cela était beaucoup plus tard. Sous mon chapeau je piquai des feuilles, tout autour, pour faire ombre. La nuit fut froide. Je marchai longuement dans les champs. Je finis par trouver un tas de fumier. Le lendemain je repris le chemin de la cité. On me fit descendre de trois autobus. Je m'assis au bord de la route, au soleil, et je séchai mes vêtements. Ça me plaisait. Je me disais, Plus rien, plus rien à faire maintenant jusqu'à ce qu'ils soient secs. Quand ils furent secs je les brossai avec une brosse, un genre d'étrille je crois, que je trouvai dans une écurie. Les écuries m'ont toujours été secourables. Ensuite j'allai jusqu'à la maison où je mendiai un verre de lait et du pain beurré. Ils me donnèrent tout sauf le beurre. Puis-je me reposer dans l'écurie ? dis-je. Non, dirent-ils. Je puais toujours, mais d'une puanteur qui me plaisait. Je la préférais de beaucoup à la mienne, que d'ailleurs elle m'empêchait de sentir, sinon par bouffées. Dans les jours suivants j'essayai de récupérer mon argent. Je ne sais plus exactement comme cela se passa, si je ne pus trouver l'adresse, ou si l'adresse n'existait pas, ou si la Grecque n'y était pas. Je cherchai le reçu dans mes poches, pour essayer de déchiffrer le nom. Il n'y était pas. Elle l'avait peut-être repris pendant que je dormais. Je ne sais pendant combien de temps je circulai ainsi, me reposant tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, à la ville et à la campagne. La ville avait subi bien des changements. La campagne non plus n'était plus telle que je me la rappelais. L'effet général était le même. Un jour j'aperçus mon fils. Une serviette sous le bras il pressait le pas. Il ôta son chapeau et s'inclina et je vis qu'il était chauve comme un œuf. J'étais presque sûr que c'était lui. Je me retournai pour le suivre du regard. Il avançait à toute allure, avec sa démarche de canard, envoyant à droite et à gauche de grands coups de chapeau et autres gages de servilité. L'insupportable fils de putain.

Un jour je rencontrai un homme qui m'était connu d'une époque antérieure. Il vivait dans une caverne au bord de la mer. Il avait un âne qui broutait le long des falaises, ou dans les petits sentiers creux qui descendent vers la mer. Quand il faisait très mauvais cet âne venait de son propre chef

dans la caverne et s'y abritait, pendant tout le temps de l'orage. Ils avaient passé bien des nuits ensemble, serrés l'un contre l'autre, pendant que le vent hurlait et que la mer tonnait sur la grève. Grâce à cet âne il pouvait livrer du sable, de l'algue et des coquillages aux citadins, pour leurs jardinets. Il ne pouvait en transporter beaucoup à la fois, car l'âne était vieux, petit aussi, et la ville était loin. Mais il gagnait ainsi un peu d'argent, suffisamment pour s'acheter du tabac et des allumettes et de temps en temps une livre de pain. Ce fut lors d'une de ces sorties qu'il me rencontra, dans les faubourgs. Il était enchanté de me revoir, le pauvre. Il me supplia de l'accompagner chez lui et d'y passer la nuit. Restez aussi longtemps que vous voudrez, dit-il. Qu'est-ce qu'il a, votre âne ? dis-je. Ne faites pas attention, dit-il, il ne vous connaît pas. Je lui rappelai que je n'avais l'habitude de rester avec personne plus de deux ou trois minutes à la file et que j'avais horreur de la mer. Il eut l'air désolé. Alors vous ne venez pas, dit-il. Mais à mon étonnement j'enfourchai l'âne et en avant, à l'ombre des marronniers rouges qui jaillissaient du trottoir. Je m'agrippais à l'arête de l'encolure, une main devant l'autre. Les petits garçons nous huaient et nous jetaient des pierres, mais ils visaient mal car je ne fus atteint qu'une seule fois, au chapeau. Un agent nous arrêta, il nous reprocha de troubler la paix publique. Mon ami lui fit remarquer que nous étions tels que la nature avait fini par nous faire et que les garçons étaient dans le même cas. Il était inévitable, dans ces conditions, que la paix publique fût troublée de temps à autre. Laissez-nous poursuivre notre chemin, dit-il, et la paix reviendra aussitôt, dans votre secteur. Nous coupâmes par les chemins paisibles de l'arrière-pays, blancs de poussière, aux haies d'aubépine et de fuchsia et aux bas-côtés frangés d'herbe folle et de pâquerettes. La nuit tomba. L'âne me porta jusque devant la bouche de la caverne, car je n'aurais pu suivre, dans l'obscurité, le sentier qui descendait vers la mer. Puis il remonta vers ses herbages.

Je ne sais combien de temps je restai là. On était bien dans la caverne, je dois le dire. Je traitai mes morpions avec de l'eau de mer et de l'algue, mais bon nombre de lentes durent survivre. Je me soignai le crâne avec des compresses d'algue, ce qui me fit un bien énorme, mais passager. Je restais

allongé dans la caverne et parfois je regardais vers l'horizon. Je voyais au-dessus de moi une grande étendue palpitante, sans îles ni promontoires. La nuit une lumière éclairait la caverne, à intervalles réguliers. C'est là que je retrouvai ma fiole, dans ma poche. Elle ne s'était pas cassée, le verre n'était pas du vrai verre. Je croyais que monsieur Weir m'avait tout pris. L'autre était dehors la plupart du temps. Il me donnait du poisson. Il est facile à un homme, quand c'est un vrai, de vivre dans une caverne, loin de tous. Il m'invita à rester aussi longtemps qu'il me plairait. Si je préférais être seul il se ferait un plaisir de m'aménager une autre caverne, un peu plus loin. Il m'apporterait à manger tous les jours et il viendrait de temps en temps s'assurer que j'allais bien et n'avais besoin de rien. Il était bon. Je n'avais pas besoin de bonté. Vous ne connaissiez pas une caverne lacustre ? dis-je. Je supportais mal la mer, ses clapotements, secousses, marées et convulsivité générale. Le vent lui s'arrête quelquefois. Les mains et les pieds m'en fourmillaient. Elle m'empêchait de dormir, pendant des heures à la file. Il m'arriverait vite malheur ici, dis-je, et alors en quoi serais-je avancé ? Vous vous noieriez, dit-il. Oui, dis-je, ou je me jetterais de la falaise. Et moi qui ne pourrais vivre nulle part ailleurs, dit-il, dans ma cabane dans la montagne j'étais très malheureux. Votre cabane dans la montagne ? dis-je. Il répéta l'histoire de sa cabane dans la montagne, je l'avais oubliée, c'était comme si je l'entendais pour la première fois. Je lui demandai s'il l'avait toujours. Il répondit qu'il ne l'avait plus revue depuis le jour où il s'en était enfui, mais qu'il la croyait toujours au même endroit, un peu délabrée sans doute. Mais quand il me pressa d'en prendre la clef je refusai, en disant que j'avais pris d'autres dispositions. Vous me trouverez toujours ici, dit-il, si jamais vous avez besoin de moi. Ah les gens. Il me donna son couteau.

Ce qu'il appelait sa cabane était une sorte de baraque en bois. On avait enlevé la porte, pour faire du feu, ou dans un autre but. La fenêtre n'avait plus de vitre. Le toit s'était effondré à plusieurs endroits. L'intérieur était partagé, par les restes d'une cloison, en deux parties inégales. S'il y avait eu des meubles il n'y en avait plus. On s'était livré aux actes les plus vils, par terre et contre les murs. Des excréments jonchaient le sol, d'homme, de vache, de

chien, ainsi que des préservatifs et des vomissures. Dans une bouse, on avait tracé un cœur, percé d'une flèche. Ce n'était pourtant pas un site classé. Je remarquai des vestiges de bouquets abandonnés. Goulûment cueillis, charriés pendant de longues heures, on avait fini par les jeter, lourds, ou fanés déjà. C'était là l'habitation dont on m'avait offert la clef.

Tout autour la scène était celle familière de grandeur et de désolation.

C'était quand même une demeure. Je prenais mon repos sur une couche de fougères que je cueillis moi-même avec peine. Un jour je ne pus me lever. La vache me sauva. Aiguillonnée par le brouillard glacial elle venait se mettre à l'abri. Ce n'était sans doute pas la première fois. Elle ne devait pas me voir. J'essayai de la téter, sans grand succès. Son pis était couvert de fiente. J'ôtai mon chapeau et me mis à la traire là-dedans, en faisant appel à mes dernières forces. Le lait se répandait par terre, mais je me dis, Cela ne fait rien, c'est gratuit. Elle me traîna à travers le plancher, ne s'arrêtant de temps en temps que pour me décocher un coup de sabot. Je ne savais pas que nos vaches pouvaient être méchantes elles aussi. On avait dû récemment la traire. M'agrippant d'une main au pis, de l'autre je maintenais le chapeau en place. Mais elle finit par avoir le dessus. Car elle me traîna à travers le seuil et jusque dans les fougères géantes et ruisselantes, où force me fut de lâcher prise.

En buvant le lait je me reprochai ce que je venais de faire. Je ne pouvais plus compter sur la vache et elle mettrait les autres au courant. Plus maître de moi j'aurais pu en faire une amie. Elle serait venue tous les jours suivie peut-être par d'autres vaches. J'aurais appris à faire du beurre, du fromage. Mais je me dis, Non, tout est pour le mieux.

Une fois sur la route je n'avais qu'à suivre la pente. Des charrettes bientôt, mais toutes me refusèrent. Si j'avais eu d'autres vêtements, un autre visage, on m'aurait pris peut-être. J'avais dû changer depuis mon expulsion du sous-sol. Le visage notamment avait dû atteindre sa climatérique. Le sourire humble et naïf ne venait plus, ni l'expression de misère candide, contenant les étoiles et les fuseaux. Je les appelais, mais ils ne venaient plus. Masque de vieux cuir sale et poilu, il ne voulait plus faire s'il vous plaît et merci et pardon. C'était malheureux. Avec quoi allais-je ramper, à l'avenir ? Couché sur le bord de la

route je me mettais à me contorsionner chaque fois que j'entendais venir une charrette. C'était pour qu'on ne s'imaginât pas que je dormais, ou me reposais. J'essayais de gémir, Au secours ! Mais le ton qui sortait était celui de la conversation courante. Je ne pouvais plus gémir. Ce n'était pas encore la fin et je ne pouvais plus gémir. La dernière fois qu'il m'avait fallu gémir je l'avais fait, bien, comme toujours, et cela en l'absence de tout cœur à fendre. Qu'allais-je devenir ? Je me dis, Je rapprendrai. Je me couchai à travers la route, à un endroit où elle était étroite, de sorte que les charrettes ne pouvaient passer sans me passer sur le corps, d'une roue au moins, de deux s'il y en avait quatre. L'urbaniste à la barbe rouge, on lui enleva la vésicule biliaire, une grosse faute, et trois jours après il mourait, dans la force de l'âge. Mais le jour vint où, regardant autour de moi, je me trouvai dans les faubourgs, et de là aux vieilles erres ce n'était pas loin, au-delà du stupide espoir de repos ou de moindre peine.

Je me couvris donc le bas du visage d'un chiffon noir et allai demander l'aumône à un coin ensoleillé. Car il me semblait que mes yeux n'étaient pas tout à fait éteints, grâce peut-être aux lunettes noires que mon précepteur m'avait données. Il m'avait donné *L'Éthique* de Geulincx. C'étaient des lunettes d'homme, j'étais un enfant. On le trouva mort, écroulé dans les W.-C., les vêtements dans un désordre terrible, foudroyé par un infarctus. Ah quel calme. *L'Éthique* portait son nom (Ward) sur la page de garde, les lunettes lui avaient appartenu. Le pont, à l'époque dont je parle, était en fil de laiton, de la sorte qu'on emploie pour accrocher les tableaux et les grandes glaces, et deux longs rubans noirs me servaient de branches. Je les enroulais autour des oreilles et les ramenaient sous le menton, où je les nouais ensemble. Les verres avaient souffert, à force de se frotter dans ma poche l'un contre l'autre et contre les autres objets qui s'y trouvaient. Je croyais que monsieur Weir m'avait tout pris. Mais je n'avais plus besoin de ces lunettes et ne les mettais plus que pour adoucir l'éclat du soleil. J'aurais mieux fait de ne pas en parler. Le chiffon me donna beaucoup de mal. Je finis par le prélever sur la doublure de mon manteau, non, je n'avais plus de manteau, de mon veston alors. Cela faisait un chiffon gris plutôt, ou même écossais, mais je m'en contentai.

Jusqu'à l'après-midi, je tenais la face levée vers le ciel du midi, puis vers celui du couchant jusqu'à la nuit. La sébile me donna beaucoup de mal. Je ne pouvais pas me servir de mon chapeau, à cause de mon crâne. Quant à tendre la main, pas question. Je me procurai donc une boîte en fer-blanc et l'accrochai à un bouton de mon manteau, mais qu'est-ce que j'ai, de mon veston, au niveau du pubis. Elle ne se tenait pas droite, elle s'inclinait respectueusement vers le passant, il n'avait qu'à y laisser tomber sa pièce. Mais cela l'obligeait à s'approcher tout près de moi, il risquait de me frôler. Je finis par me procurer une boîte plus grande, une sorte de grande boîte, et je la posai sur le trottoir, à mes pieds. Mais les gens qui font l'aumône n'aiment pas beaucoup la jeter, ce geste a quelque chose de méprisant qui répugne aux sensibles. Sans compter qu'ils doivent viser. On veut bien donner, mais on ne veut pas que la pièce aille rouler sous les pieds des passants, ou sous les roues des véhicules, où n'importe qui peut la ramasser. Alors on ne donne pas. Il y en a évidemment qui se penchent, mais en général, les gens qui font l'aumône n'aiment pas beaucoup que cela les oblige à se pencher. Ce qu'ils aiment, c'est repérer le gueux de loin, préparer le penny, le lâcher en pleine marche et entendre le *Dieu vous le rendra !* affaibli par l'éloignement. Moi je ne disais pas cela, je n'étais pas très croyant, ni rien d'approchant, mais je faisais quand même un bruit, avec la bouche. Je finis par me procurer une sorte de planchette que je m'attachais avec de la ficelle au cou et à la taille. Elle faisait saillie juste à la bonne hauteur, celle de la poche, et son bord était assez écarté de ma personne pour qu'on pût y déposer son obole sans danger. On pouvait y voir quelquefois des fleurs, pétales, épis et de cette herbe qu'on appelle je crois aux hémorroïdes, enfin ce que je trouvais. Je ne les recherchais pas, mais toutes les jolies choses de ce genre qui me tombaient sous la main, je les gardais pour la planchette. On pouvait croire que j'aimais la nature. Je regardais vers le ciel la plupart du temps, mais sans le fixer. C'était un mélange le plus souvent de blanc, de bleu et de gris, et le soir il venait s'y ajouter d'autres couleurs. Je le sentais qui pesait avec douceur sur mon visage, je m'en frottais le visage en le balançant d'un côté à l'autre. Mais souvent je laissais tomber la tête sur la poitrine. Alors j'entrevois la planchette au loin, toute

nuageuse et bariolée. Je m'appuyais contre le mur, mais sans nonchalance, je transférais mon poids d'un pied sur l'autre et j'accrochais les mains aux revers de mon veston. Mendier les mains dans les poches, cela fait mauvais effet, cela indispose les travailleurs, surtout en hiver. Il ne faut jamais porter de gants non plus. Il y avait des gamins qui, sous couleur de me donner la pièce, me raflaient tout ce que j'avais gagné. C'était pour s'acheter des bonbons. Je me déboutonnais, discrètement, pour me gratter. Je me grattais de bas en haut, avec quatre ongles. Je tirais sur les poils, pour me soulager. Cela passait le temps, le temps passait quand je me grattais. Le vrai grattage est supérieur au branlage, à mon avis. On peut se branler jusqu'à la cinquantaine, et même bien au-delà, mais cela finit par être une simple habitude. Pour me gratter je n'avais pas assez de mes deux mains. J'en avais partout, sur les parties, dans les poils jusqu'au nombril, sous les bras, dans le cul, et avec ça des plaques d'eczéma et de psoriasis que je pouvais allumer rien qu'en y pensant. C'était dans le cul que j'avais le plus de satisfaction. J'y enfournais l'index, jusqu'à la métacarpe. Si ensuite je devais chier, cela me faisait un mal de chien. Mais je ne chiais plus guère. De temps en temps il passait un avion, peu rapidement il me semblait. Il m'arrivait souvent, en fin de journée, de trouver le bas de mon pantalon mouillé. Cela devait être les chiens. Moi je ne pissais plus guère. Si par hasard il m'en venait l'envie, je la calmais en lâchant un petit filet dans ma braguette. Une fois à mon poste, je ne le quittais plus jusqu'à la nuit. Je ne mangeais plus guère, Dieu me mesurait le vent. Après le travail j'achetais une bouteille de lait que je buvais le soir dans la remise. Plutôt je la faisais acheter par un gamin, toujours le même, moi ils ne voulaient pas me servir, je ne sais pourquoi. Je lui donnais un penny pour sa peine. Un jour j'assistai à une scène étrange. D'habitude je ne voyais pas grand'chose. Je n'entendais pas grand'chose non plus. Je ne faisais pas attention. Au fond je n'étais pas là. Au fond je crois que je n'ai jamais été nulle part. Mais ce jour-là je dus revenir. Depuis quelque temps déjà un bruit m'écorchait. Je n'en cherchais pas la cause, car je me disais, Il va s'arrêter. Mais comme il ne s'arrêtait pas je fus bien obligé d'en chercher la cause. C'était un homme monté sur le toit d'une voiture automobile, en train de haranguer les passants. Du moins c'est comme

cela que je comprenais la chose. Il gueulait si fort que des bribes de son discours arrivaient jusqu'à moi. Union... frères... Marx... capital... bifteck... amour. Je n'y comprenais rien. La voiture était arrêtée contre le trottoir, devant moi, je voyais l'orateur de dos. Tout d'un coup il se retourna et me mit en cause. Regardez-moi cette loque, clama-t-il, ce déchet. S'il ne se met pas à quatre pattes, c'est qu'il a peur de la fourrière. Vieux, pouilleux, pourri, à la poubelle. Et il y en a mille comme lui, pires que lui, dix mille, vingt mille – Une voix, Trente mille. L'orateur reprit, Tous les jours vous passez devant et quand vous avez gagné aux courses vous lâchez votre denier. Réfléchissez-vous ? La voix, Non. Bien sûr que non, reprit l'orateur, ça fait partie du décor. Un penny, deux pence – La voix, Trois pence. Il ne vous vient jamais à l'esprit, reprit l'orateur, que c'est l'asservissement, l'abêtissement, l'assassinat organisé, que vous consacrez ainsi de vos primes criminelles. Regardez-moi ce supplicié, cet écorché. Vous me direz que c'est de sa faute. Demandez-lui un peu si c'est de sa faute. La voix, Vas-y toi. Alors il se pencha vers moi et m'apostropha. J'avais perfectionné ma planchette. Elle consistait maintenant en deux morceaux réunis par des charnières, ce qui me permettait, une fois mon travail fini, de la plier et de la porter sous le bras, j'aimais bien bricoler. J'enlevai donc le chiffon, je mis dans ma poche les quelques pièces que j'avais gagnées, je défais les ficelles de ma planchette, la pliai et la mis sous le bras. Mais parle donc, espèce d'immolé ! hurla l'orateur. Puis je m'en allai, quoiqu'il fût encore jour. Mais d'une façon générale le coin était tranquille, animé sans être grouillant, prospère et convenable. Cela devait être un fanatique religieux, je ne trouvais pas d'autre explication. Il s'était peut-être échappé du cabanon. Il avait une bonne tête, un peu rougeaude.

Je ne travaillais pas tous les jours. Je n'avais presque pas de frais. J'arrivais même à mettre un peu de côté, pour les tout derniers jours. Les jours où je ne travaillais pas je restais couché dans la remise. Elle se trouvait au bord du fleuve, dans une propriété privée, ou qui l'avait été. Cette propriété, dont l'entrée principale donnait sur une rue sombre, étroite et silencieuse, était entourée d'un mur, sauf naturellement du côté du fleuve, qui en marquait la limite septentrionale, sur une longueur de trente pas environ. En face, sur

l'autre rive, c'étaient encore les quais, puis un enchevêtrement de maisons basses, terrains vagues, palissades, cheminées, flèches et tours. On y voyait aussi une sorte de champ de mars où des soldats jouaient au football, toute l'année. Seules les fenêtres – non. La propriété semblait abandonnée. La grille était fermée. L'herbe envahissait les allées. Seules les fenêtres du rez-de-chaussée avaient des volets. Les autres s'éclairaient quelquefois la nuit, faiblement, tantôt l'une, tantôt l'autre, j'avais cette impression. Cela pouvait être des reflets quelconques. Le jour où j'adoptai cette remise j'y trouvai un canot, la quille en l'air. Je le retournai, le calai avec des pierres et des morceaux de bois, enlevai les bancs et en fis mon lit. Les rats avaient du mal à arriver jusqu'à moi, à cause de l'inclinaison de la coque. Ils en avaient pourtant bien envie. Pensez donc, de la chair vivante, car j'étais quand même encore de la chair vivante. Il y avait trop longtemps que je vivais parmi les rats, dans mes logements de fortune, pour que j'en eusse la phobie du vulgaire. J'avais même une sorte de sympathie pour eux. Ils venaient avec tant de confiance vers moi, on aurait dit sans la moindre répugnance. Ils faisaient leur toilette, avec des gestes de chat. Les crapauds, eux, le soir, immobiles pendant des heures, ils pompent les mouches. Ils se mettent aux endroits où le couvert passe au découvert, ils aiment les seuils. Mais il s'agissait de rats d'eau, d'une maigreur et d'une férocité exceptionnelles. Je construisis donc, avec des planches éparses, un couvercle. C'est formidable ce que j'ai pu trouver comme planches dans ma vie, chaque fois que j'avais besoin d'une planche elle se trouvait là, il n'y avait qu'à se baisser. J'aimais bien bricoler, non, pas tellement, comme ça. Il recouvrait le canot entièrement, je parle maintenant à nouveau du couvercle. Je le poussais un peu vers l'arrière, j'entrais dans le canot par l'avant, je rampais jusqu'à l'arrière, je levais les pieds et je repoussais le couvercle vers l'avant jusqu'à ce qu'il me recouvrit entièrement. La poussée s'exerçait contre une traverse en saillie que j'avais fixée au dos du couvercle à cet effet, j'aimais bien bricoler. Mais il valait mieux entrer dans le canot par l'arrière, tirer le couvercle en me servant des deux mains jusqu'à ce qu'il me recouvrit entièrement et le repousser de même quand je voulais sortir. Comme prise pour mes mains je plantai deux grands clous, là où il fallait. Ces

petits travaux de menuiserie, si j'ose dire, exécutés avec des instruments et des matériaux de fortune, ne me déplaisaient pas. Je savais que ce serait bientôt fini, alors je jouais la comédie, n'est-ce pas, celle de – comment dire, je ne sais pas. J'étais bien dans le canot, je dois le dire. Mon couvercle s'ajustait si bien que je dus y percer un trou. Il ne faut pas fermer les yeux, il faut les laisser ouverts dans le noir, telle est mon opinion. Je ne parle pas du sommeil, je parle de ce qu'on appelle je crois l'état de veille. D'ailleurs je dormais très peu à cette époque, je n'avais pas envie, ou j'avais trop envie, je ne sais pas, ou j'avais peur, je ne sais pas. Allongé sur le dos je ne voyais rien, sinon vaguement, juste au-dessus de ma tête, à travers des fentes minuscules, le jour gris de la remise. Ne rien voir du tout, non, c'est trop. J'entendais sourdement les cris des mouettes qui s'affairaient tout près, autour de la bouche des égouts. Dans un bouillonnement jaunâtre, si j'avais bonne mémoire, les immondices s'unissaient au fleuve, les oiseaux tourbillonnaient au-dessus, en braillant de faim et de colère. J'entendais le clapotement de l'eau contre l'embarcadère, contre la rive, et l'autre bruit, si différent, de l'ondulation libre, je l'entendais aussi. Moi-même, quand je me déplaçais, j'étais moins bateau qu'onde, à ce qu'il me semblait, et mes stases étaient celles des remous. Cela peut sembler impossible. La pluie aussi, je l'entendais souvent, il pleuvait souvent. Parfois une goutte, traversant le toit de la remise, venait exploser sur moi. Tout cela faisait plutôt liquide. Le vent y joignait sa voix, c'est entendu, ou plutôt celles si variées de ses jouets. Mais qu'est-ce que c'est ? Bruissements, hurlements, gémissements et soupirs. Ce que j'aurais voulu, c'étaient des coups de marteau, pan, pan, pan, frappés dans le désert. Je pétai, c'est une affaire entendue, mais difficilement sec, cela sortait avec un bruit de pompe, se fondait dans le grand jamais. Je ne sais combien de temps je restai là. J'étais bien dans ma boîte, je dois le dire. Il me semblait que j'avais acquis de l'indépendance dans les dernières années. Qu'on ne vînt plus, qu'on ne pût plus venir, me demander si j'allais bien et n'avais besoin de rien, cela ne me faisait plus guère de peine. J'allais bien, mais oui, parfaitement, et la peur d'aller plus mal ne se faisait guère sentir. Quant à mes besoins, ils s'étaient en quelque sorte réduits à mes dimensions et, sous l'angle de la qualité, tellement

raffinés que tout secours était exclu, à ce point de vue-là. Me savoir être, quelque faiblement et fausement que ce fût, en dehors de moi, cela avait eu autrefois le don de me toucher. On devient sauvage, c'est forcé. C'est à se demander parfois si on est sur la bonne planète. Même les mots vous lâchent, c'est tout dire. C'est le moment peut-être où les vases cessent de communiquer, vous savez, les vases. On est là toujours entre les deux rumeurs, c'est sans doute toujours le même morceau, mais dame on ne dirait pas. Il m'arrivait de vouloir déplacer le couvercle et sortir du canot, sans le pouvoir, tant j'étais paresseux et faible, et bien au fond là où j'étais. Je les sentais proches, les rues glaciales et tumultueuses, les visages terrifiants, les bruits qui coupent, percent, lacèrent, contusionnent. J'attendais donc que l'envie de chier, voire de pisser, me donnât des forces. Je ne voulais pas salir mon nid ! Cela m'arrivait pourtant, et même de plus en plus souvent. Je me déculottais en m'arc-boutant, je me tournais un peu sur le côté, juste assez pour dégager le trou. Se tailler un royaume, au milieu de la merde universelle, puis chier dessus, ça c'était bien de moi. Elles étaient moi, mes ordures, c'est une affaire entendue, mais tout de même. Assez, assez, les images, me voilà en train de voir des images, moi qui n'en voyais jamais, sauf quelquefois quand je dormais. Je crois que je n'en avais jamais vu, à proprement parler. Tout petit peut-être. Mon mythe le veut ainsi. Je savais que c'étaient des images, puisqu'il faisait nuit et que j'étais seul dans mon canot. Que cela pouvait-il être d'autre ? J'étais donc dans mon canot et je glissais sur les eaux. Je n'avais pas à ramer, le reflux m'emportait. D'ailleurs je ne voyais pas de rames, on avait dû les emporter. J'avais une planche, un morceau de banc peut-être, et je m'en servais quand j'approchais trop près de la rive ou que je voyais venir une pile ou un chaland à l'amarre. Il y avait des étoiles au ciel, pas mal. Je ne voyais pas le temps qu'il faisait, je n'avais ni froid ni chaud et tout semblait calme. Les rives s'éloignaient de plus en plus, c'était forcé, je ne les voyais plus. De rares et faibles lumières en marquaient l'écart croissant. Les hommes dormaient, les corps se refaisaient des forces pour les labeurs et les joies du lendemain. Le canot ne glissait plus, il sautillait, giflé par les vaguelettes du large commençant. Tout semblait calme et pourtant l'écume jaillissait par-dessus

bord. L'air libre m'entourait maintenant de toutes parts, je n'avais plus que l'abri de la terre, et c'est peu de chose, l'abri de la terre, dans ces conditions. Je voyais les phares, au nombre de quatre, dont un bateau-phare. Je les connaissais bien, tout petit je les connaissais déjà. C'était le soir, j'étais avec mon père sur une hauteur, il me tenait par la main. J'aurais voulu qu'il m'attirât à lui, dans un geste d'amour protecteur, mais il n'avait pas la tête à cela. Il m'apprenait également le nom des montagnes. Mais pour en finir avec ces images, je voyais également les lumières des bouées, il semblait y en avoir partout, des rouges et des vertes, même à mon étonnement des jaunes. Et au flanc de la montagne, qui maintenant dégagée se dressait derrière la ville, les incendies passaient de l'or au rouge, du rouge à l'or. Je savais bien ce que c'était, c'était le genêt qui flambait. Moi-même que de fois j'y avais mis le feu, avec une allumette, étant petit. Et bien plus tard, rentré à la maison, avant de me coucher, je regardais de ma haute fenêtre l'incendie que j'avais allumé. Dans cette nuit donc, pleine de faibles scintillements, sur mer, sur terre et au ciel, je voguais au gré de la marée et des courants. Je remarquai que mon chapeau était attaché, par une ficelle sans doute, à ma boutonnière. Je me levai de mon banc, à l'arrière du canot, et un grand tintement se fit entendre. C'était la chaîne qui, fixée à l'avant, venait s'enrouler autour de ma taille. J'avais dû au préalable pratiquer un trou dans les planches du fond, car me voilà à genoux en train de le dégager, à l'aide du couteau. Le trou était petit et l'eau ne monterait que lentement. Ça demanderait une bonne demi-heure, tout compris, sauf imprévu. Rassis maintenant à l'arrière, les jambes allongées et le dos bien calé contre le sac rembourré d'herbe qui me servait de coussin, j'avalai mon calmant. La mer, le ciel, la montagne, les îles, vinrent m'écraser dans une systole immense, puis s'écartèrent jusqu'aux limites de l'espace. Je songeai faiblement et sans regret au récit que j'avais failli faire, récit à l'image de ma vie, je veux dire sans le courage de finir ni la force de continuer.

Textes pour rien

I

Brusquement, non, à force, à force, je n'en pus plus, je ne pus continuer. Quelqu'un dit, Vous ne pouvez pas rester là. Je ne pouvais pas rester là et je ne pouvais pas continuer. Je vais décrire l'endroit, ça c'est sans importance. Le sommet, très plat, d'une montagne, non, d'une colline, mais si sauvage, si sauvage, assez. Bourbe, bruyère à hauteur de genou, imperceptibles sentiers de brebis, dénudations profondes. C'est au creux d'une de celles-ci que je gisais, à l'abri du vent. Beau panorama, sans le brouillard qui voilait tout, vallées, lacs, plaine, mer. Comment continuer ? Il ne fallait pas commencer, si, il le fallait. Quelqu'un dit, peut-être le même, Pourquoi êtes-vous venu ? J'aurais pu rester dans mon coin, au chaud, au sec, à l'abri, je ne pouvais pas. Mon coin, je vais le décrire, non, je ne peux pas. C'est simple, je ne peux plus rien, on dit ça. Je dis au corps, Ouste, debout, et je sens l'effort qu'il fait, pour obéir, comme une vieille carne tombée dans la rue, qu'il ne fait plus, qu'il fait encore, avant de renoncer. Je dis à la tête, Laisse-le tranquille, reste tranquille, elle cesse de respirer, puis halète de plus belle. Je suis loin de toutes ces histoires, je ne devrais pas m'en occuper, je n'ai besoin de rien, ni d'aller plus loin, ni de rester où je suis, tout cela m'est vraiment indifférent. Je devrais m'en détourner, du corps, de la tête, les laisser s'arranger, les laisser cesser, je ne peux pas, il faudrait que moi je cesse. Ah oui, nous sommes plus d'un on dirait, tous sourds, même pas, unis pour la vie. Un autre dit, ou le même, ou le premier, ils ont tous la même voix, tous les mêmes idées, vous n'aviez qu'à rester chez vous. Chez moi. On voulait que je rentre chez moi. Ma demeure. Sans le brouillard, avec de bons yeux, avec une longue-vue, je la verrais d'ici. Ce n'est pas de la simple fatigue, je ne suis pas simplement fatigué, malgré l'ascension. Ce n'est pas non plus que je veuille rester ici. J'avais entendu, j'avais dû entendre parler de la vue, la mer là-bas au fond en plomb repoussé, la plaine dite d'or si souvent chantée, les doubles vallons, les lacs glaciaires, les

fumées de la capitale, on n'avait que cela dans la bouche. Au fait, qui sont ces gens ? M'ont-ils suivi, précédé, accompagné ? Je suis dans l'excavation que les siècles ont creusée, siècles de mauvais temps, couché face au sol brunâtre où stagne, lentement bue, une eau safran. Ils sont là-haut, tout autour, comme au cimetière. Je ne peux pas lever les yeux vers eux, dommage. Je ne verrais pas leurs visages. Les jambes peut-être, plongées dans la bruyère. Me voient-ils, que peuvent-ils voir de moi ? Peut-être qu'il n'y a plus personne, peut-être qu'ils sont partis, écœurés. J'écoute et ce sont les mêmes pensées que j'entends, je veux dire les mêmes que toujours, curieux. Dire que dans la vallée le soleil brille, à vau le ciel échevelé. Depuis quand suis-je ici ? Quelle question, je me la suis souvent posée. Et souvent j'ai su répondre, Une heure, un mois, un an, cent ans, selon ce que j'entendais par ici, par moi, par être, et là-dedans je ne suis jamais allé chercher des choses extraordinaires, là-dedans je n'ai jamais beaucoup varié, il n'y avait guère que l'ici pour avoir l'air de varier. Ou je disais, Il ne doit pas y avoir longtemps, je n'aurais pas tenu. J'entends les courlis, cela veut dire que le jour tombe, que la nuit tombe, car les courlis sont comme ça, ils crient à l'approche de la nuit, après s'être tus tout l'après-midi. Comme ça, c'est comme ça chez ces créatures sauvages et à la vie si brève, par rapport à la mienne. Et cette autre question, qui me connaît si bien aussi, Pourquoi être venu, qui est sans réponse, de sorte que je répondais, Pour changer, ou, Ce n'est pas moi, ou, C'est le hasard, ou encore, Pour voir, ou enfin, les années de grand feu, C'est le destin, je la sens qui arrive, qu'elle arrive, elle ne me prendra pas au dépourvu. Tout est bruit, noire tourbe saturée qui doit boire encore, houle des fougères géantes, bruyère aux gouffres de calme où le vent se noie, ma vie et ses vieilles rengaines, Pour voir, pour changer, non, c'est vu, tout vu, à en avoir la chassie, ni en mal d'abri, le mal est fait, le mal fut fait, un jour que je sortais, à la traîne de mes pieds faits pour aller, pour faire des pas, que j'ai laissés aller, qui m'ont traîné ici, voilà pourquoi je suis venu. Et ce que je fais, capital, je souffle, en me disant, avec des mots comme faits de fumée, Je ne peux pas rester, je ne peux pas partir, voyons la suite. Et comme sensation ? Mon Dieu, je ne peux pas me plaindre, c'est bien lui, mais en sourdine, comme sous la

neige, moins la chaleur, moins le sommeil, je les suis bien, toutes les voix, toutes les parties, assez bien, le froid me gagne, l'humidité aussi, enfin je le suppose, je suis loin. Mes rhumatismes en tout cas, je n'y pense plus, ils ne me font pas plus souffrir que ceux de ma mère, quand ils la faisaient souffrir. Œil patient et fixe, à fleur de cette tête hagarde de charognard, œil fidèle, c'est son heure, c'est peut-être son heure. Je suis là-haut et je suis ici, tel que je me vois, vautré, les yeux fermés, l'oreille en ventouse contre la tourbe qui suce, nous sommes d'accord, tous d'accord, au fond, depuis toujours, nous nous aimons bien, nous nous plaignons bien, mais voilà, nous ne pouvons rien. Ce qui est sûr, c'est que dans une heure il sera trop tard, dans une demi-heure il fera nuit, et encore, ce n'est pas sûr, quoi donc, qu'est-ce qui n'est pas sûr, absolument sûr, que la nuit empêche ce que le jour permet, à ceux qui savent s'y prendre, qui veulent s'y prendre, et qui le peuvent, qui peuvent essayer encore. Le brouillard se dissipera, je le connais, on a beau être distrait, le vent fraîchira, la nuit venue, et sur la montagne ce sera tout le ciel nocturne, avec ses luminaires, dont les chariots pour me servir de guide, encore une fois, de guide à mes pas, attendons la nuit. Tout s'emmêle, les temps s'emmêlent, d'abord j'y avais seulement été, maintenant j'y suis toujours, tout à l'heure je n'y serai pas encore, peinant à mi-versant, ou dans les fougeraies qui bordent le bois, ce sont des mélèzes, je n'essaie pas de comprendre, je n'essaierai plus jamais de comprendre, on dit ça, pour l'instant je suis là, depuis toujours, pour toujours, je n'aurai plus peur des grands mots, ils ne sont pas grands. Je ne me rappelle pas être venu, je ne pourrai jamais partir, tout mon petit monde, j'ai les yeux fermés et je sens contre ma joue l'humus rêche et moite, mon chapeau est tombé, il n'est pas tombé loin ou le vent l'a emporté loin, j'y tenais. Tantôt c'est la mer, tantôt la montagne, souvent ça a été la forêt, la ville, la plaine aussi, j'ai tâté de la plaine aussi, je me suis laissé pour mort dans tous les coins, de faim, de vieillesse, tué, noyé, et puis sans raison, souvent sans raison, d'ennui, ça ravigote, un dernier soupir, et les chambres alors, de ma belle mort, au lit, croulant sous mes pénates, et toujours marmonnant, les mêmes propos, les mêmes histoires, les mêmes questions et réponses, bon enfant, assez, à l'extrême de mon monde d'ignorants, jamais une imprécation,

pas si bête, ou bien j'oublie. Oui, jusqu'au bout, à voix basse, me berçant, me tenant compagnie, et toujours attentif, attentif aux vieilles histoires, comme lorsque mon père, me tenant sur ses genoux, me lisait celle de Joe Breen, ou Breen, fils d'un gardien de phare, soir après soir, tout le long hiver. C'était un conte, un conte pour enfants, ça se passait sur un rocher, au milieu de la tempête, la mère était morte et les mouettes venaient s'écraser contre le fanal, Joe se jeta à l'eau, c'est tout ce que je me rappelle, un couteau entre les dents, fit le nécessaire et revint, c'est tout ce que je me rappelle ce soir, ça finissait bien, ça commençait mal et ça finissait bien, tous les soirs, une comédie, pour enfants. Oui, j'ai été mon père et j'ai été mon fils, je me suis posé des questions et j'ai répondu de mon mieux, je me suis fait redire, soir après soir, la même histoire, que je savais par cœur sans pouvoir y croire, ou nous marchions, nous tenant par la main, muets, plongés dans nos mondes, chacun dans ses mondes, mains oubliées, l'une dans l'autre. C'est comme ça que j'ai tenu, jusqu'à l'heure présente. Et encore ce soir ça a l'air d'aller, je suis dans mes bras, je me tiens dans mes bras, sans beaucoup de tendresse, mais fidèlement, fidèlement. Dormons, comme sous cette lointaine lampe, emmêlés, d'avoir tant parlé, tant écouté, tant peiné, tant joué.

II

Là-haut c'est la lumière, ce sont les éléments, une sorte de lumière, suffisante pour y voir, les vivants se dirigent, sans trop de mal, s'évitent, s'unissent, évitent les obstacles, sans trop de mal, cherchent des yeux, ferment les yeux, arrêtés, sans s'arrêter, au milieu des éléments, les vivants. À moins que ça n'ait changé, à moins que ça n'ait cessé. Les choses aussi doivent y être encore, un peu plus usées, un peu amoindries encore, beaucoup à la même place que du temps de leur indifférence. Ici c'est une autre cloche, vite inhabitable elle aussi, il va falloir la quitter. On est là, partout où l'on sera ce sera inhabitable, voilà. Alors partir, non, rester plutôt. Car partir où, maintenant qu'on est fixé ? Retourner là-haut ? Tout de même. Dans cette sorte de lumière. Revoir les falaises, être encore entre la mer et les falaises, se jeter à droite et à gauche, la tête dans les épaules, les mains plaquées contre les oreilles, vite, innocent, louche, nuisible. Chercher, à la lumière de la nuit, excessive, un besoin à la hauteur de l'offre, et se terrer, bredouille, au petit jour, au nouveau jour. Revoir madame Calvet, écrémant les ordures, avant le passage des boueurs. Madame Calvet. Elle doit y être encore. Avec son chien et son landau squelettique. Quoi de plus supportable. Elle se parlait tout bas, elle grommelait, Mon président, mon prince. Elle portait une sorte de trident. Le chien faisait le beau, s'accrochait au bord des poubelles, y fouinait en même temps qu'elle. Il la gênait, elle le laissait faire, en disant, Sale bête. Voilà un bon souvenir. Madame Calvet. Elle savait ce qu'elle voulait, peut-être même ce qu'elle aurait voulu. Et la beauté, la force, l'intelligence, du jour, chaque jour, l'action, la poésie, au choix, pour tous. Si seulement il y avait moyen de ne plus le savoir. Avoir souffert sous cette pauvre clarté, quelle bévue. Elle ne montrait rien, de terrible, rien ne s'y montrait, de la véritable affaire, elle s'en serait éteinte. Et maintenant ici, quel maintenant ici, une énorme seconde, comme au paradis, et l'esprit lent, lent, presque arrêté.

Cependant ça change, quelque chose change, ça doit être dans la tête, dans la tête lentement la poupée qui se fripe, des fois qu'on serait dans une tête, il fait noir comme dans une tête, avant que les vers s'y mettent. Oubliette d'ivoire. Les mots aussi, lents, lents, le sujet meurt avant d'atteindre le verbe, les mots s'arrêtent aussi. Mieux donc que du temps de la faconde ? C'est ça, c'est ça, le bon côté. Et l'absence des autres, n'est-ce rien ? Bah, les autres, ça n'existe pas les autres, ça n'a jamais gêné personne. D'ailleurs il doit y en avoir, d'autres autres, invisibles, muets, c'est sans importance. On s'en cachait pourtant, on rasait leurs murs, c'est vrai, ça manque ici, les dérivatifs manquent, ici c'est le mal, bah, on disait ça là-haut, sinapisme vivant. Tant que les mots viendront il n'y aura rien de changé, voilà les vieux mots lâchés encore. Parler, il n'y a que ça, parler, s'en vider, ici comme toujours, que ça. Mais ils tarissent, c'est vrai, ça change tout, ils viennent mal, mauvais, mauvais. Ou c'est la crainte d'en arriver aux derniers, d'avoir dit son compte, avant la fin, non, car ce sera là la fin, la fin du compte, pas sûr. Avoir à gémir, sans le pouvoir, aïe, mieux vaut se restreindre, guetter la bonne agonie, elle est trompeuse, on croit y être, on se met à hurler, on revit, bienfaisants hurlements, plutôt se taire, c'est le seul moyen, si l'on veut crever, pas piper, crever craquant d'imprécations rentrées, éclater muet, tout est possible, la suite. Ce n'est pas la mort, ce n'est pas la tombe, loin de là, ça ne peut pas être la tombe, ce serait trop fort. Là-haut c'est peut-être l'été, c'est peut-être dimanche, un dimanche d'été. Monsieur Joly est dans le beffroi, il a remonté l'horloge, maintenant il sonne les cloches. Monsieur Joly. Il n'avait qu'une jambe et demie. Dimanche. Il ne fallait pas sortir. Les routes étaient noires, les routes si souvent amies. Ici au moins rien de tout ça, pas question de créateur, et comme nature c'est vague. Du sec, c'est possible, ou du liquide, ou de la vase, comme avant la vie. Est-ce de l'air, ce grâce à quoi on s'étrangle encore, souvent presque haut, c'est possible, une manière d'air. Qu'est-ce qui s'est passé au juste, au juste, ah vieux rire à la xanthine, quand même, non, bon débarras, ça ne fut jamais drôle. Non, mais un dernier souvenir, le dernier, ça peut aider, à échouer encore. Piers, poussant ses bœufs parmi la plaine, non, car au bout du sillon il leva les yeux, avant de faire demi-tour, au ciel et dit, Fini le beau temps. Et voilà, en effet,

peu après, la neige. Autant dire que la nuit était noire, tombée enfin, eh bien non, malgré le ciel enseveli. Le chemin était long qui menait à l'abri, à travers champs, anfractueux, il doit y être encore. Arrivé au bord de la falaise il se jette, on dirait follement, mais non, malinement, comme une chèvre, en brusques lacets vers la grève. Jamais la mer n'avait tonné de si loin, la mer sous la neige, quoique les superlatifs n'aient plus guère de charme. La journée n'avait pas été fructueuse, comme de juste, vu la saison, celle des tout derniers poireaux. C'était quand même le retour, peu importe à quoi, le retour, sauf, on n'en revenait jamais. Ce qui s'est passé ? Une rencontre ? Pan ! ? Non. Au niveau de la ferme des frères Graves court arrêt, face à la fenêtre éclairée. Une lueur, rouge, au loin, la nuit, l'hiver, c'est la peine, ça devait être la peine. Voilà. c'est fait, ça finit là, je finis là. Un lointain souvenir, loin des derniers, c'est possible, on a l'air encore assez ingambe. Dommage que l'espoir soit mort. Non. Comme on espérait là-haut, par instants. Avec quelle diversité.

III

Laisse, j'allais dire laisse tout ça. Qu'importe qui parle, quelqu'un a dit qu'importe qui parle. Il va y avoir un départ, j'en serai, ce ne sera pas moi, je serai ici, je me dirai loin, ce ne sera pas moi, je ne dirai rien, il va y avoir une histoire, quelqu'un va essayer de raconter une histoire. Oui, foin de démentis, tout est faux, il n'y a personne, c'est entendu, il n'y a rien, foin de phrases, soyons dupe, dupe des temps, de tous les temps, en attendant que ça passe, que tout soit passé, que les voix se taisent, ce n'est que des voix, que des mensonges. Ici, partir d'ici et aller ailleurs, ou rester ici, mais allant et venant. Bouge d'abord, il faut un corps, comme jadis, je ne dis pas non, je ne dirai plus non, je me dirai un corps, un corps qui bouge, en avant, en arrière, et qui monte et descend, selon les nécessités. Avec des tas de membres et d'organes, de quoi vivre encore une fois, de quoi tenir, un petit moment, j'appellerai ça vivre, je dirai que c'est moi, je me mettrai debout, je ne penserai plus, je serai trop pris, à tenir debout, à me tenir debout, à changer de place, à tenir le coup, à parvenir au lendemain, à l'autre semaine, ça suffira, huit jours suffiront, huit jours au printemps, c'est vivifiant. Il suffit de vouloir, je vais vouloir, me vouloir un corps, me vouloir une tête, un peu de force, un peu de courage, je vais m'y mettre, huit jours c'est vite tiré, puis le retour, cette place inextricable, loin des jours, les jours sont loin, ça n'ira pas tout seul. Et pourquoi, après tout, non non, laisse, ne recommence pas, n'écoute pas tout, ne dis pas tout, tout est vieux, tout se vaut, c'est décidé. Te voilà sur pied, c'est moi qui le dis, je le jure, fais marcher tes mains, palpe-toi le crâne, c'est là l'entendement, sans quoi nenni, ensuite la suite, les parties basses, il en faut, et dis comment tu es, dis-le au jugé, quel genre d'homme, il faut un homme, ou une femme, tâte voir entre les jambes, pas besoin de beauté, ni de vigueur, huit jours c'est vite tiré, on ne t'aimera pas, n'aie pas peur. Non, pas comme ça, c'est trop vite, je me suis fait peur. Et puis pour commencer finis de

panteler, on ne va pas te tuer, ah non, on ne va pas t'aimer et on ne va pas te tuer, tu peux déboucher dans la haute dépression de Gobi, tu t'y sentiras chez toi. Je t'attendrai ici, bien tranquille, tranquille pour toi, non, je suis seul, seul je suis, c'est moi qui m'en vais, cette fois c'est moi. Je sais comment je vais faire, je vais être un homme, il le faut, une sorte d'homme, de vieil enfant, j'aurai une gouvernante, elle m'aimera bien, elle me donnera la main, pour traverser, elle me lâchera dans les squares, je me tiendrai bien, je me mettrai dans un coin et je me peignerai la barbe, je la lissurai, pour être plus beau, un peu plus beau, si ça pouvait se passer comme ça. Elle me dira, Viens, mon Jésus, il est temps de rentrer. Je n'aurai pas de responsabilité, elle aura toute la responsabilité, elle s'appellera Nanny, je l'appellerai Nanny, si ça pouvait se passer comme ça. Viens mon lapin, c'est l'heure du lolo. Qui m'a appris tout ce que je sais, c'est moi tout seul, quand j'errais encore, j'ai tout déduit, de la nature, avec l'aide d'un tout-en-un, je sais bien que non, mais il est trop tard, trop tard pour le nier, les connaissances sont là, elles luisent tour à tour, proches et lointaines, clignent sur l'abîme, complices. Laisse, il faut partir, il faut le dire en tout cas, c'est le moment, on ne sait pourquoi. Qu'est-ce que ça peut faire, qu'on se dise ici ou ailleurs, fixe ou amovible, sans forme ou oblong comme les hommes, sans lumière ou dans celle du ciel, je ne sais pas, ça à l'air de compter, ça n'ira pas tout seul. Si je reprenais là où tout s'est éteint, non, ça ne peut rien donner, ça n'a jamais rien donné, la mémoire en est éteinte aussi, une grande flamme et puis le noir, un grand spasme et puis plus de poids ni d'espace parcourable, je ne sais pas. J'ai essayé de me faire tomber de la falaise, dans la rue au milieu des mortels, ça n'a rien donné, j'ai abandonné. Refaire le chemin qui me jeta ici, avant de l'entreprendre en sens inverse, ou d'aller plus loin, sage conseil. Ça c'est pour que je ne bouge jamais plus, pour que je bavasse ici jusqu'à la fin des temps, en murmurant, tous les dix siècles, Ce n'est pas moi, ce n'est pas vrai, ce n'est pas moi, je suis loin. Non non, je vais parler de l'avenir, je vais parler au futur, comme lorsque je me disais, dans la nuit, Demain je mettrai ma cravate bleue, avec les étoiles, et que je la mettais, la nuit révolue. Vite vite, avant de pleurer. J'aurai un ami, de ma promotion, un pays, un vieux conscrit, nous revivrons nos campagnes en comparant nos

éraflures. Vite vite. Il avait servi dans la marine, peut-être sous Jellicoe, pendant que moi je canardais l'envahisseur de derrière un tonneau de Guinness, avec mon arquebuse. Nous n'en avons plus, c'est ça, au présent, plus pour longtemps, c'est notre tout dernier hiver, alléluia. On se demande ce qui va nous emporter à la fin. Lui s'en va de la caisse, moi de la prostate plutôt. Nous nous envions, il m'envie, je l'envie, par moments. Je me cathétérise tout seul, d'une main tremblante, debout dans les urinoirs, plié en deux, à l'abri de ma cape, on me prend pour un vieux dégoûtant. Pendant ce temps il m'attend sur un banc, vibrant de quintes, crachant dans une tabatière qu'à peine débordante il vide dans le canal, par civisme. Nous avons bien mérité de la patrie, elle finira par nous hospitaliser. Nous passons notre vie, elle est à nous, à vouloir faire tenir dans le même instant un rayon de soleil et un banc non payant, dans une oasis de verdure publique, on s'est pris à aimer la nature, sur le tard, elle est à tout un chacun, par endroits. Il me lit à voix basse le journal de la veille, en suffoquant, il aurait mieux fait d'être l'aveugle. Ce sont les courses de chevaux qui nous passionnent, de lévriers aussi, nous n'avons pas d'opinion politique, tout en étant mollement républicains. Mais on s'intéresse aussi aux Windsor, aux Hanovriens, je ne sais plus, aux Hohenzollern peut-être. Rien de ce qui est humain ne nous est étranger, une fois digérées les nouvelles hippiques et canines. Non, seul, seul je serai mieux, ça ira plus vite. Il me donnerait à manger, il connaissait un charcutier, il me ferait rentrer l'âme dans la gorge avec de la mortadelle. Il empêcherait par ses consolations, allusions au cancer, rappels d'impérissables ivresses, le découragement d'enlever sa pierre. Et moi, au lieu d'être tout entier à mes propres horizons, ce qui m'aurait peut-être permis de les jeter sous un camion, je m'en laisserais distraire par les siens. Je lui dirais, Allez, mon grand, laisse tout ça, n'y pense plus, et c'est moi qui n'y penserais plus, abruti de fraternité. Et les obligations, je pense surtout aux rendez-vous à dix heures du matin, par tous les temps, devant chez Duggan, où déjà l'animation se faisait grande, des sportifs accourus mettre leurs paris en lieu sûr, avant l'ouverture des débits de boisson. Nous étions, voilà que c'est fini, tant mieux, tant mieux, fort ponctuels, je dois le dire. Voir arriver sous une pluie cinglante les

restes de Vincent, dans un chaloupement involontairement joyeux de vieux loup de mer, la tête enveloppée d'un torchon ensanglanté, l'œil vif, c'était, pour qui voyait clair, un exemple de ce dont l'homme est capable, dans sa soif de jouissance. D'une main il soutenait son sternum, du dos de l'autre sa colonne vertébrale, non, tout ça ce sont des souvenirs, des faux-fuyants d'avant le déluge. Voir ce qui se passe ici, où il n'y a personne, où il ne se passe rien, faire qu'ici il se passe quelque chose, qu'il y ait quelqu'un, y mettre fin, faire le silence, aller dans le silence, ou dans un autre bruit, un bruit d'autres voix que celles de vie et de mort, de vies et de morts qui ne veulent pas être les miennes, aller dans mon histoire, pour pouvoir en sortir, non, tout ça c'est des balivernes. Se peut-il qu'il me pousse à la fin une tête à moi, où fricoter des poisons dignes de moi, et des jambes pour battre la semelle, je serais là enfin, je pourrais m'en aller, c'est tout ce que je demande, non, je ne peux rien demander. Rien que la tête et les deux jambes, ou une seule, au milieu, je m'en irais en sautillant. Ou rien que la tête, bien ronde, bien lisse, pas besoin de linéaments, je roulerais, je suivrais les pentes, presque un pur esprit, non, ça n'irait pas, d'ici tout remonte, il faut la jambe, ou l'équivalent, quelques anneaux peut-être, contractiles, avec ça on va loin. Partir de devant chez Duggan, par un matin printanier de pluie et de soleil, dans l'incertitude de pouvoir aller jusqu'au soir, qu'y a-t-il là qui ne va pas ? Ce serait si facile. Être enfoui dans cette chair-là ou dans une autre, dans ce bras que serre une main amie, et dans cette main, sans bras, sans mains, et sans âme dans ces âmes tremblantes, à travers la foule, parmi les cerceaux, les ballons, qu'y a-t-il là qui ne va pas ? Je ne sais pas, je suis ici, c'est tout ce que je sais, et que ce n'est toujours pas moi, c'est avec ça qu'il faut s'arranger. Il n'y a de chair nulle part ni de quoi mourir. Laisse tout ça, vouloir laisser tout ça, sans savoir ce que ça veut dire, tout ça, c'est vite dit, c'est vite fait, en vain, rien n'a bougé, personne n'a parlé. Ici, ici il ne se passera rien, ici il n'y aura personne, de sitôt. Les départs, les histoires, ce n'est pas pour demain. Et les voix, d'où qu'elles viennent, sont bien mortes.

IV

Où irais-je, si je pouvais aller, que serais-je, si je pouvais être, que dirais-je, si j'avais une voix, qui parle ainsi, se disant moi ? Répondez simplement, que quelqu'un réponde simplement. C'est le même inconnu que toujours, le seul pour qui j'existe, au creux de mon inexistence, de la sienne, de la nôtre, voilà une simple réponse. Ce n'est pas en pensant qu'il me trouvera, mais que peut-il faire, vivant et perplexe, oui, vivant, quoi qu'il dise. M'oublier, m'ignorer, oui, ce serait le plus sage, il s'y connaît. Pourquoi cette soudaine amabilité après tant d'abandon, c'est facile à comprendre, c'est ce qu'il se dit, mais il ne comprend pas. Je ne suis pas dans sa tête, nulle part dans son vieux corps, et pourtant je suis là, pour lui je suis là, avec lui, d'où tant de confusion. Cela devrait lui suffire, m'avoir retrouvé absent, mais non, il me veut là, avec une forme et un monde, comme lui, malgré lui, moi qui suis tout, comme lui qui n'est rien. Et quand il me sent sans existence, c'est de la sienne qu'il me veut privé, et inversement, fou, fou, il est fou. En vérité il me cherche pour me tuer, pour que je sois mort comme lui, mort comme les vivants. Tout cela il le sait, mais cela ne sert à rien, de le savoir, moi je ne le sais pas, moi je ne sais rien. Il se défend de raisonner, mais il ne fait que raisonner, faux, comme si cela pouvait aider. Il croit balbutier, il croit en balbutiant saisir mon silence, se taire de mon silence, il voudrait que ce soit moi qui le fasse balbutier, bien sûr qu'il balbutie. Il raconte son histoire toutes les cinq minutes, en disant que ce n'est pas la sienne, avouez que c'est malin. Il voudrait que ce soit moi qui l'empêche d'avoir une histoire, bien sûr qu'il n'a pas d'histoire, est-ce une raison pour vouloir m'en coller une ? Voilà comme il raisonne, à côté, d'accord, mais à côté de quoi, c'est ça qu'il faut voir. Il me fait parler en disant que ce n'est pas moi, avouez que c'est fort, il me fait dire que ce n'est pas moi, moi qui ne dis rien. Tout cela est vraiment grossier. Encore s'il me discernait la troisième personne, comme à ses autres chimères, mais non, il ne veut que

moi, pour son moi. Quand il m'avait, quand il m'était, il s'est empressé de me lâcher, je n'existais pas, il n'aimait pas ça, ce n'était pas une vie, bien sûr que je n'existais pas, lui non plus, bien sûr que ce n'était pas une vie, il l'a maintenant sa vie, qu'il la perde, s'il veut la paix, et encore. Sa vie, parlons-en, il n'aime pas ça, il a compris, de sorte que ce n'est pas la sienne, ce n'est pas lui, vous pensez, lui faire ça à lui, c'est bon pour Molloy, pour Malone, voilà les mortels, les heureux mortels, mais lui, vous n'y pensez pas, passer par là, lui qui n'a jamais bougé, lui qui est moi, toutes choses considérées, et quelles choses, et comment considérées, il n'avait qu'à ne pas y aller. C'est ainsi qu'il parle, ce soir, qu'il me fait parler, qu'il se parle, que je parle, il n'y a que moi, avec mes chimères, ce soir, ici, sur terre, et une voix qui ne fait pas de bruit, parce qu'elle ne va vers personne, et une tête remplie de guerres lasses et de morts aussitôt debout, et un corps, j'allais l'oublier. Ce soir, je dis ce soir, c'est peut-être le matin. Et toutes ces choses, quelles choses, autour de moi, je ne veux plus les nier, ce n'est plus la peine. Si c'est la nature c'est peut-être des arbres et des oiseaux, ils vont de concert, l'eau et l'air, pour que tout puisse continuer, je n'ai pas besoin de connaître les détails. Je suis peut-être assis sous un palmier. Ou c'est une chambre, avec ses meubles, tout ce qu'il faut pour rendre la vie plus commode, à peine éclairée, à cause du mur devant la fenêtre. Ce que je fais, je parle, je fais parler mes chimères, ça ne peut être que moi. Je dois me taire aussi, et écouter, et entendre alors les bruits de l'endroit, les bruits du monde, vous voyez si je fais un effort, pour être raisonnable. Voilà ma vie, pourquoi pas, c'en est une, si l'on veut, si l'on y tient absolument, je ne dis pas non, ce soir. Il en faut, paraît-il, du moment qu'il y a parole, pas besoin d'histoire, une histoire n'est pas de rigueur, rien qu'une vie, voilà le tort que j'ai eu, un des torts, m'être voulu une histoire, alors que la vie seule suffit. Je suis en progrès, il était temps, je finirai par pouvoir fermer ma sale gueule, sauf prévu. Mais celui qui va et vient, qui s'arrange pour changer de place, tout seul, même si rien ne lui arrive, évidemment, celui-là. Moi je reste ici, assis, si je suis assis, souvent je me sens assis, quelquefois debout, c'est l'un ou l'autre, ou bien couché, c'est encore une possibilité, souvent je me sens couché, c'est l'un des trois, ou à genoux. Ce qui compte c'est d'être au

monde, peu importe la posture, du moment qu'on est sur terre. Respirer, on n'exige pas davantage, errer n'est pas une obligation, recevoir non plus, on peut même se croire mort à condition de le faire remarquer, peut-on rêver régime plus tolérant, je ne sais pas, je ne rêve pas. Inutile dans ces conditions de me dire ailleurs, un autre, tel quel j'ai tout ce qu'il faut sous la main, pour quoi faire, je ne sais pas, ce que j'ai à faire, me revoilà enfin seul, quel soulagement ça doit être. Oui, il est des moments comme en ce moment, comme ce soir, où j'ai presque l'air restitué au faisable. Puis ça passe, tout passe, je suis de nouveau loin, j'ai encore une lointaine histoire, je m'attends au loin pour que mon histoire commence, pour qu'elle s'achève, et de nouveau cette voix ne peut être la mienne. C'est là où j'irais, si je pouvais aller, celui-là que je serais, si je pouvais être.

V

Je tiens le greffe, je tiens la plume, aux audiences de je ne sais quelle cause. Pourquoi vouloir que ce soit la mienne, je n'y tiens pas. Voilà que ça reprend, voilà la première question de ce soir. Être juge et partie, témoin et avocat, et celui, attentif, indifférent, qui tient le greffe. C'est une image, dans ma tête qui est sans force, où tout dort, tout est mort, reste à naître, je ne sais pas, ou devant mes yeux, ils voient la scène, un instant, elle force les paupières, le temps d'un clin. Puis vite ils se referment, pour regarder dans la tête, pour essayer d'y voir, pour m'y chercher, pour y chercher quelqu'un, dans le silence d'une tout autre justice, dans les toiles de cette instance obscure où être est être coupable. C'est pourquoi rien ne paraît, tout se tait, on a peur de naître, non, on le voudrait bien, pour se mettre à mourir. On, c'est-à-dire moi, ce n'est pas pareil, là où je me tue à vouloir voir il ne doit pas y avoir de vouloir. Je pourrais me lever, faire un tour, j'en meurs d'envie, mais je ne le ferai pas. Je sais où j'irais, j'irais dans la forêt, j'essaierais de gagner la forêt, à moins que je n'y sois, je ne sais pas où je suis. En tout cas je reste. Je vois ce que c'est, je cherche à être comme celui que je cherche, dans ma tête, que ma tête cherche, que je somme ma tête d'avoir à chercher, en se sondant. Non, ne fais pas semblant de chercher, ne fais pas semblant de penser, reste seulement aux aguets, les yeux exorbités derrière les paupières, l'oreille à l'affût d'une voix qui ne soit pas d'un tiers, ne serait-ce qu'un instant, le temps d'un nouveau mensonge. J'entends dire, ça doit être encore la voix de la raison, que l'attente est vaine, que je ferais mieux d'aller faire un tour, comme on déplace un soldat de plomb. Et c'est sans doute toujours elle qui répond que je ne peux pas, moi qui voici un instant semblais le pouvoir, à moins que ce ne soit le sentiment qui place son mot, il est notoirement changeant, embarqué. Pozzo pourquoi est-il parti de chez lui, il avait un château et des serviteurs. Question insidieuse, c'est pour que je n'oublie pas que je suis

l'accusé. Quelquefois j'entends des choses qui semblent un instant justes, un instant je regrette qu'elles ne soient pas de moi. Puis quel soulagement, quel soulagement de me savoir muet à jamais, si seulement je n'en souffrais pas. Et sourd, il me semble que sourd j'en souffrirais moins, d'être muet, ça alors, quel soulagement, ne pas avoir ça sur la conscience. Hé oui, j'entends dire que j'ai une sorte de conscience, et avec ça une sorte de sensibilité, pourvu que l'orateur n'oublie rien, et que tout en écoutant, tout en grattant, j'en suis affligé, j'ai entendu, c'est noté. Ce soir la séance est calme, il est de longs silences où tous me regardent, ça c'est pour me faire sortir de mes gonds, je sens monter en moi des cris confus, c'est noté. Du coin de l'œil je surveille la main qui écrit, toute brouillée par – par le contraire de l'éloignement. Qui sont tous ces gens, c'est la basoche, d'après l'image, mais seulement d'après elle, il y en a d'autres, il y en aura d'autres, d'autres images, d'autres gens. Ne verrai-je jamais plus le ciel, ne pourrai-je jamais plus aller et venir, au soleil, sous la pluie, la réponse est non, tous répondent non. Heureusement que je n'ai rien demandé, voilà le genre d'énormité que je leur envie, le temps de l'écho. Le ciel, j'en ai – le ciel et la terre, j'en ai beaucoup entendu parler, ça alors c'est du vrai mot à mot, je n'invente rien. J'ai noté, j'ai dû noter beaucoup d'histoires les ayant pour décor, ils créent l'ambiance. À l'emplacement du héros ils accusent un grand écart, alors que tout autour ils vont se rejoignant, de sorte qu'il se trouve comme qui dirait sous cloche, tout en pouvant se déplacer à l'infini dans tous les sens, comprenne qui pourra, ça ne rentre pas dans mes attributions. La mer aussi, je suis au courant de la mer aussi, elle fait partie de la même série, je m'y suis même noyé à plusieurs reprises, sous diverses fausses appellations, laisse-moi rire, si seulement je pouvais rire, tout disparaîtrait, quoi, qui sait, tout, moi, embarqué. Oui, je vois la scène, je vois la main, elle sort lentement de l'ombre, celle de la tête, puis d'un bond y retourne, ça ne me regarde pas. Comme une petite bête basse sur pattes elle pousse une petite pointe à découvert, puis rentre, qu'est-ce qu'il faut entendre, je le dis comme je l'entends. C'est la main du greffier, a-t-il droit à la perruque, je ne sais pas, autrefois peut-être. Ce que je fais quand le silence se fait, marquant un effet oratoire, ou effet de la lassitude, de

la perplexité, de la consternation, je passe et repasse entre mes lèvres la phalangine de l'index, mais c'est la tête qui remue, la main se repose, c'est avec de tels détails qu'on croit tromper son monde. Ce soir c'est comme ça, demain ce sera autrement, je comparâtrai peut-être devant le concile, ce sera la justice de l'amour suprême, sévère comme de juste, mais sujette à d'étranges indulgences, il sera question de mon âme, j'aime mieux ça, on demandera peut-être pitié pour mon âme, il ne faut pas manquer ça, je ne serai pas là, Dieu non plus, ça ne fait rien, nous serons représentés. Oui, c'est sûrement pour bientôt, ça va faire une éternité que je n'ai pas été damné, oui, mais à chaque jour suffit sa peine, ce soir je tiens la plume. Ce soir, c'est toujours le soir, on parle toujours du soir, même quand c'est le matin, c'est pour me faire croire que la nuit arrive, qui apporte le repos. Il faudrait d'abord que je me croie là, ensuite j'avalerais tout, il n'y aurait pas plus crédule que moi, si j'étais là. Mais je suis là, ce n'est pas possible autrement, justement, ce n'est pas possible, ça n'a pas besoin d'être possible. Et la belle affaire, être là, si l'on ne peut pas le croire. C'est lassant, d'un seul élan gagner et perdre, avec émotions concomitantes, on n'est pas de bois, consigner l'arrêt, coiffer la toque et tomber dans les pommes, c'est lassant, à la longue, j'en suis las, j'en serais las, à ma place. C'est un jeu, ça devient un jeu, je vais me lever, je vais m'en aller, si ce n'est pas moi ce sera quelqu'un, un fantôme, vivent les fantômes, ceux des morts, ceux des vivants et ceux de ceux qui ne sont pas nés. Je le suivrai, de mes yeux scellés, il n'a pas besoin de porte, pas besoin de pensée, pour sortir, de cette tête imaginaire, se mêler à l'air, à la terre, s'en faire boire, peu à peu, en exil. Me voilà hanté, qu'ils s'en aillent, un à un, que les derniers m'abandonnent, me laissant vide, vide et silencieux. Ce sont eux qui murmurent mon nom, qui me parlent de moi, qui parlent d'un moi, qu'ils aillent en parler à d'autres, qui ne les croiront pas, ou qui les croiront. C'est à eux toutes ces voix, comme un bruit de chaînes dans ma tête, ils me grincent que j'ai une tête. C'est là-dedans ce soir les assises, au fond de cette nuit voûtée, c'est là où je tiens le greffe, ne comprenant pas ce que j'entends, ne sachant pas ce que j'écris. Ce sera là demain le concile, il sera prié pour mon âme, comme pour celle d'un mort, comme pour celle d'un enfant mort, dans

sa mère morte, pour qu'elle n'aille pas dans les limbes, c'est joli, la théologie. Ce sera un autre soir, tout se passe le soir, mais ce sera la même nuit, elle aussi a ses soirs, ses matins et ses soirs, voilà une jolie vue de l'esprit, c'est pour me faire croire que le jour arrive, qui dissipe les fantômes. Et voici maintenant des oiseaux, les premiers oiseaux, qu'est-ce que c'est encore que cette histoire, n'oublie pas le point d'interrogation. Ça doit être la fin de la séance, elle a été calme, dans l'ensemble. Oui, ça arrive, il y a soudain des oiseaux et tout se tait, un instant. Mais les fantômes, ils reviennent, ils ont beau s'en aller, se mêler aux mourants, ils reviennent se glisser dans le cercueil, petit comme une boîte d'allumettes, c'est d'eux que je tiens tout ce que je sais, sur les choses de là-haut, et tout ce que je suis censé savoir sur moi, ils veulent me créer, ils veulent me faire, comme l'oiselle l'oisillon, avec des larves qu'elle va chercher au loin, au péril de – j'allais dire au péril de sa vie ! Mais à chaque jour suffit sa peine, ce sont là d'autres minutes. Oui, on commence à être bien fatigué, bien fatigué de sa peine, bien fatigué de sa plume, elle tombe, c'est noté.

VI

Entre ces apparitions que se passe-t-il ? Et s'il se passait ceci, que mes gardiens se reposent et dorment, avant de m'entreprendre à nouveau, s'il se passait cela ? Ce serait naturel, qu'ils se refassent. Tous ensemble ? Jouent-ils aux cartes, un peu, aux boules, pour se reposer la tête, ont-ils droit à la récréation ? Je dirais, si j'avais voix au chapitre, que non, pas de récréation, seulement un peu de repos, un casse-croûte, par raison, rapport à la santé. Ils aiment ce travail, je le sens ! Non, mais je veux dire chez moi, il ne s'agit pas d'eux. Mauvaise acoustique ce soir, que des bribes, vraiment. Les nouvelles, te rappelles-tu les dernières nouvelles, celles du soir, dernière heure, en lentes lettres lumineuses, au-dessus de Piccadilly Circus, dans le brouillard ? Où te tenais-tu, au seuil du petit tabac fermé au coin de Glasshouse Street, non, tu ne te rappelles pas, et pour cause. C'est parfois ainsi, un peu, parfois l'œil qui travaille, et le silence, les soupirs, comme d'une tristesse lasse de crier, ou soudain vieille, qui se voit soudain vieille, et soupire sur elle-même, sur les beaux jours, les longs jours où elle se criait impérissable, mais c'est rare, plutôt. Mes gardiens, pourquoi gardiens, je ne risque pas de m'en aller, ah je vois, c'est pour que je me croie prisonnier, gonflé de présence, à en faire céder les murs, les murailles, les frontières. D'autres fois ce sont des infirmiers, blancs de la tête aux pieds, même les souliers sont blancs, et alors c'est un autre langage, mais qui revient au même. D'autres fois ce sont des sortes de goules, molles et nues comme ver, elles rampent autour en gloussant au cadavre, mais mort j'ai aussi peu de succès que mourant. D'autres fois ce sont de grandes grappes d'os, ballantes, avec bruit de castagnettes, c'est propre, et gai comme des nègres. J'irais bien avec eux, si c'était pour tout de suite, pourquoi est-ce que jamais rien n'est jamais pour tout de suite. Voilà des exemples. C'est varié, ma vie est variée, je n'arriverai à rien. Je sais bien, il n'y a personne ici, ni moi ni personne, mais ce ne sont pas des choses à dire, alors

je ne dis rien. Ailleurs je ne dis pas, ailleurs, peut-il y avoir un ailleurs à cet ici infini ? Je sais, avec un peu de tête je m'en sortirais, dans ma tête, comme tant d'autres, et de pire que ceci, ce serait de nouveau le monde, dans ma tête, et moi au fond tel que les premiers temps. Je saurais que rien n'a bougé, qu'il suffit de le vouloir pour aller et venir sous le ciel changeant, sur la terre mouvante, comme tout au long des longs jours d'été trop courts pour tous les jeux, on appelait ça des jeux, si j'avais un peu de tête. Ce serait là de nouveau l'air, le soleil, les ombres du ciel glissant sur la terre et cette fourmi, cette fourmi, heureusement que je n'ai pas de tête. Laisse, laisse, rien ne mène nulle part, rien de tout cela, ma vie est variée, on ne peut pas tout avoir, je n'arriverai à rien, mais quand suis-je arrivé à quelque chose ? Quand je travaillais, toute la journée, et une partie de la nuit, j'allais oublier, quand je croyais qu'en persévérant j'y arriverais, à me trouver ? Eh bien, me voilà, petite poussière dans un petit nid, qu'un souffle soulève, qu'un autre rabat, venus du dehors perdu. Oui, je suis ici pour toujours, avec les araignées et les mouches mortes, dansant au frémissement de leurs ailes empêtrées, et j'en suis bien content, bien content, que c'en soit fini, de m'ahaner après, à travers leur Tempé de larmes. Quelquefois il vient un papillon, tout chaud des fleurs, comme il est faible, et vite mort, les ailes en croix, comme au repos, au soleil, les écailles grises. À supprimer, les mots se laissent supprimer, et les folles pensées qu'ils inventent, la nostalgie de cette boue où souffla l'esprit de l'Éternel et écrivit son fils, beaucoup plus tard, du bout de son doigt de con divin, aux pieds de l'adultère, à balayer, il n'est qu'à dire n'avoir rien dit, c'est encore ne rien dire. Mais qu'est-ce qu'ils ont bien pu devenir, en ce cas, les tissus que j'étais, je ne les vois plus, je ne les sens plus, flottant autour de moi, dans moi, bah, ils doivent encore traîner quelque part, se faisant prendre pour moi. Y ai-je jamais cru, m'y suis-je jamais cru, cherche plutôt par là, cherche par là plutôt, tu y es peut-être toujours, tout bêtement, seulement sûr que non. Les yeux, oui, si ces souvenirs sont miens, j'ai dû y croire, un moment, croire m'y voir, obscurément, au fond de leurs perspectives. Je me vois, avec ceux d'ici, depuis longtemps scellés, fouiller avec ceux d'alors, je devais avoir douze ans, à cause de la glace, ronde, une glace à raser, à deux faces, l'une

grossissante, l'autre fidèle, fouiller un seul des autres, des vrais, des vrais d'alors, et m'y voir, m'imaginer m'y voir, tapi au fond des voiles bleutés, qui me regardais sans me voir, à douze ans, à cause de la glace, pivotante, à cause de mon père, si c'était mon père, dans la salle d'eau, d'où l'on voyait la mer, et les bateaux-phares la nuit, et le feu rouge du port, si ces souvenirs me regardent, à douze ans, ou à quarante, car la glace est restée, mon père est parti mais la glace est restée, où il avait tant changé, ma mère s'y coiffait, avec des mains saccadées, dans une autre maison, d'où on ne voyait pas la mer, d'où on voyait la montagne, si c'était ma mère, quelle bonne bouffée de vie sur terre. Je fus, je fus, disent ceux du Purgatoire, ceux des Enfers aussi, admirable pluriel, merveilleuse assurance. Plongé dans la glace, jusqu'aux narines, les paupières collées de larmes gelées, revivre ses campagnes, quelle tranquillité, et se savoir au bout de ses surprises, non, j'ai dû mal entendre. Combien d'heures encore, avant le silence suivant, ce ne sont pas des heures, ce ne sera pas le silence, combien d'heures encore, jusqu'au prochain silence ? Ah être fixé, savoir cette chose sans fin, cette chose, cette chose, ce fouillis de silence et de mots, de silences qui n'en sont pas, de mots qui sont des murmures. Ou savoir que c'est encore de la vie, une forme de vie, vouée à finir, comme d'autres ont pu finir, comme d'autres pourront finir, avant que la vie finisse, sous toutes ses formes. Des mots, des mots, la mienne ne fut jamais que ça, que pêle-mêle le babel des silences et des mots, la mienne de vie, que je dis finie, ou à venir, ou toujours en cours, selon les mots, selon les heures, pourvu que ça dure encore, de cette étrange façon. Apparitions, gardiens, quel enfantillage, et goules, dire que j'ai dit goules, sais-je seulement ce que ça veut dire, mais bien sûr que non, et ce qui se passe, entre-temps, comme si je l'ignorais, comme s'il y avait deux choses, autre chose que cette chose, qu'est-ce que c'est, cette innommable chose, que je nomme, nomme, nomme, sans l'user, et j'appelle ça des mots. C'est que je ne suis pas tombé sur les bons, ceux qui tuent, des aigreurs de cette infecte pâture ils ne me sont pas encore montés à la gorge, de cette gave de mots, avec quels mots les nommer, mes innommables mots. Cependant j'ai bon espoir, je le jure, de pouvoir un jour raconter une histoire, encore une, avec des hommes, des espèces d'hommes,

comme du temps où je ne doutais de rien, presque. Mais d'abord il faut fermer la bouche et continuer de pleurer, les yeux bien ouverts, pour que le précieux liquide se perde librement, sans brûler les paupières, ou le cristallin, je ne sais plus, ce qu'il brûle. Tiens, serait-ce là le ton, et la teneur, tout bêtement des sanglots ? Ce serait trop beau. Du reste pas une larme, pas une, je risquerais plutôt de rire. Non plus. Grave, je serai grave, je n'écouterai plus, je fermerai la bouche et serai grave, c'est l'heure, elle est revenue. Et rouverte ce sera, qui sait, pour dire une histoire, au vrai sens des mots, du mot dire, du mot histoire, j'ai bon espoir, une petite histoire, aux êtres vivants allant et venant sur une terre habitable bourrée de morts, une brève histoire, sous le va-et-vient du jour et de la nuit, s'ils vont jusque-là, les mots qui restent, j'ai bon espoir, je le jure.

VII

Ai-je tout essayé, bien fouiné partout, doucement, en écoutant avec patience, sans faire de bruit ? Je parle sérieusement, comme souvent, j'aimerais savoir si j'ai tout fait, avant de me porter manquant, et d'abandonner. Partout, je veux dire aux endroits où j'avais des chances d'être, où je me tenais autrefois, en attendant l'heure de me glisser dehors, endroits éprouvés, voilà tout ce que je voulais dire, en disant partout. Autrefois, je veux dire alors que je bougeais encore, que je me sentais qui bougeais, avec peine, à peine, mais dans l'ensemble changeant incontestablement de place, les arbres le disaient, les sables, l'air des sommets, les pavés de la ville. Ce ton promet, il est davantage celui d'antan, des jours et nuits où j'étais calme, malgré tout, où je passais et repassais l'inutile chemin, le sachant court, et doux, vu de Sirius, d'un calme de mort, au cœur de mes frénésies. Ma question, j'avais une question, ah oui, si j'ai tout essayé, je la vois encore, mais elle passe, plus légère que l'air, comme un nuage, une nuit de lune, devant la lucarne, devant la lune, comme la lune, devant la lucarne. Non, à sa manière à elle, je la connais bien, celle de l'ombre qu'on suit des yeux le soir, en songeant à autre chose, l'esprit ailleurs, oui, voilà, l'esprit ailleurs, et les yeux aussi, à vrai dire les yeux ailleurs aussi. Ah s'il faut dire tout dire du bout de l'âme, comme dans un salon, non, je n'ai qu'un seul désir, si je l'ai encore. Mais autre chose, avant les sérieuses, j'en ai juste le temps, si je fais vite, juste le temps, au creux de tout ce temps. Autre chose, j'appelle ça autre chose, cette vieille chose, que je me tue à taire, en voyant fuir les instants, avec délices, j'appelle ça délices, je parle de délices, au lieu de profiter de l'occasion, elle ne reviendra pas de sitôt, si j'ai bonne mémoire, mais elle reviendra, c'est ma consolation, avec sa fantasia d'instant. Du reste ce n'est pas moi, je ne parle pas de moi, je l'ai dit cent mille fois, inutile de m'en dire confus, confus de parler de moi, alors qu'il y a X, paradigme du genre humain, se mouvant à volonté, avec joies et peines,

peut-être une femme et des enfants, des ascendants certainement, une carcasse à l'image de Dieu et une tête contemporaine, mais surtout doué de mouvement, c'est surtout ça qui frappe, au portrait si facile et à l'âme si instructive, que vraiment, parler de soi, alors qu'il y a X, non, heureusement que je ne parle pas de moi, assez, sale perroquet, je te tuerais. Et si pendant tout ce temps, depuis tout ce temps, j'étais resté dans la salle d'attente de troisième classe de la gare du Sud-Est, je n'osais jamais me déclasser en attendant le départ, si j'y attendais toujours le départ, pour le sud-est, le sud plutôt, à l'est c'était la mer, tout le long des rails, en me demandant où mais où descendre, ou l'esprit loin, ailleurs. Le dernier départ était à vingt-trois heures trente, ensuite on fermait la gare, pour la nuit. Que de souvenirs, ça c'est pour me faire croire que je suis mort, je l'ai dit cent mille fois. Mais les mêmes reviennent, tels les rais d'une roue qui tourne, toujours les mêmes, et se ressemblant tous, comme des rais. Et cependant je me demande, chaque fois que l'heure revient où j'ai à me demander cela, si la roue dans ma tête tourne, je me le demande, tant c'est avec mon sang que je pense, et si elle ne fait qu'aller et venir, comme un balancier dans son boîtier, et encore à peine, vu l'immensité à compter et que les têtes, ça ne se remonte qu'une fois, tant c'est avec mon souffle que je pense. Mais zut me revoilà loin du terminus, au joli péristyle néoclassique, et de ce monceau de chair, couenne, os et soies qui attend le départ, pour il ne sait où, sinon que ce sera vers le sud, endormi peut-être, son billet à la main, histoire de se donner une contenance, ou tombé à ses pieds, le sommeil ayant tout décripé, se rêvant peut-être au ciel, descendu au ciel, ou plutôt l'aube, qui attend plutôt l'aube, et la joie de pouvoir se dire, J'ai toute la journée, pour me tromper, pour me rattraper, pour me calmer, pour renoncer, je n'ai rien à craindre, mon billet est valable à vie. Est-ce là où je me suis arrêté, est-ce encore moi que voilà, assis droit et raide sur le bord de la banquette, les mains sur les cuisses, sachant les dangers du laisser-aller, le billet entre pouce et index, dans cette salle qu'éclaire seule, du jour sombre des quais, la porte chichement vitrée et munie d'un groom, enfermé à clef, dans l'obscurité, c'est là, c'est moi. En ce cas la nuit est longue et singulièrement silencieuse, pour celui qui croit se rappeler les rumeurs de la

ville, confusément, ce n'est plus qu'une seule rumeur, que l'impossible souvenir d'une seule rumeur confuse, qui durait toute la nuit, s'enflant, mourant, mais jamais un seul instant troublée par un silence comparable à cet assourdissant silence. D'où il devrait s'ensuivre, mais il n'en est rien, que la salle d'attente de troisième classe de la gare du Sud-Est est à rayer du nombre des endroits à visiter, voir plus haut, des siècles plus haut, que ce marbre n'est plus moi et qu'il faut chercher ailleurs, à moins d'abandonner, et ce serait mon avis. Mais doucement, toutes les villes ne sont pas éternelles, elle est peut-être morte, celle de ce devoir, et la gare à l'abandon, où j'attends, le buste bien droit, bien raide, les mains sur les cuisses, le coin du billet entre pouce et index, un convoi qui n'arrivera jamais, qui ne repartira jamais, vers la nature, ou que vienne le jour, derrière la porte fermée, à la vitre noire d'une poussière de ruine. C'est pourquoi il ne faut pas se dépêcher de conclure, le risque d'erreur est trop grand. Et me chercher ailleurs, là où la vie persiste, et moi là, d'où toute vie s'est retirée, sauf la mienne, si je vis, non, ce serait perdre son temps. Et personnellement je n'ai plus de temps à perdre, je l'entends dire, et que ce sera tout, pour ce soir, que la nuit arrive et qu'il est temps de s'y mettre.

VIII

Seuls les mots rompent le silence, tout le reste s'est tu. Si je me taisais je n'entendrais plus rien. Mais si je me taisais les autres bruits reprendraient, ceux auxquels les mots m'ont rendu sourd, ou qui ont réellement cessé. Mais je me tais, cela arrive, non, jamais, pas une seconde. Je pleure aussi, sans discontinuer. C'est un flot ininterrompu, de mots et de larmes. Le tout sans réflexion. Mais je parle plus bas, chaque année un peu plus bas. Peut-être. Plus lentement aussi, chaque année un peu plus lentement. Peut-être. Je ne me rends pas compte. Les pauses seraient donc plus longues, entre les mots, les phrases, les syllabes, les larmes, je les confonds, mots et larmes, mes mots sont mes larmes, mes yeux ma bouche. Et je devrais entendre, à chaque petite pause, si c'est le silence comme je le dis, en disant que seuls les mots le rompent. Eh bien non, c'est toujours le même murmure, ruisselant, sans hiatus, comme un seul mot sans fin et par conséquent sans signification, car c'est la fin qui la donne, la signification aux mots. Alors de quel droit, non, cette fois je me vois venir, et je m'arrête, en disant, D'aucun, d'aucun. Mais le poursuivant, le vieux thrène stupide, je me pose, et jusqu'au bout, une nouvelle question, la plus ancienne, celle de savoir si cela a toujours été ainsi. Eh bien, je vais me dire une chose (si je peux), lourde j'espère de promesses pour l'avenir, à savoir que je commence à ne plus du tout savoir comment cela se passait autrefois (j'ai pu), et par autrefois j'entends ailleurs, le temps s'est fait espace et il n'y en aura plus, tant que je ne serai pas hors d'ici. Oui, mon passé m'a mis dehors, ses grilles se sont ouvertes, ou c'est moi qui me suis évadé, peut-être en creusant. Pour traîner un instant libre dans un rêve de jours et de nuits, me rêvant allant, saison après saison, vers une dernière, comme un vivant, avant d'être, soudain, ici, sans mémoire. Plus rien dès lors qu'imaginations et l'espoir de me voir une histoire, d'être venu de quelque part et de pouvoir y retourner, ou continuer, un jour, ou sans espoir. Sans

quel espoir, je viens de le dire, celui de me voir vif, et non seulement dans une tête imaginaire, un galet promis au sable, sous un ciel changeant, et changeant un peu de place, chaque jour, chaque nuit, comme si cela pouvait aider, de devenir moindre, toujours moindre, sans jamais disparaître. Non vraiment, n'importe quoi, je dis n'importe quoi, dans l'espoir d'user une voix, d'user une tête, ou sans espoir, sans raison, n'importe quoi, sans raison. Mais cela finira, il viendra une désinence, ou le souffle manquera, encore mieux, ce sera le silence, je saurai s'il y a un silence, non, je ne saurai jamais rien. Mais sortir d'ici, cela au moins. Je ne sais pas. Et que le temps reprenne, le ciel, les pas sur la terre, la nuit que bêtement on appelle le matin et l'aube qu'on adjure le soir de ne plus poindre. Je ne sais pas, je ne sais pas ce que cela veut dire, le jour et la nuit, la terre et le ciel, les appels et les adjurations. Et je peux les désirer ? Mais qui dit que je les désire, la voix le dit, et qu'il est impossible que je désire rien, cela a l'air de se contredire, moi je n'ai pas d'opinion. Moi, ici, s'ils pouvaient s'ouvrir, ces petits mots, m'engloutir et se refermer, c'est peut-être ce qui s'est produit. Qu'ils s'ouvrent donc de nouveau et me laissent sortir, dans le tumulte de lumière qui m'a scellé les yeux, et d'hommes, pour que j'essaie d'en être de nouveau. Ou qu'on me gracie, si je suis coupable, et me laisse expier, dans le temps, en allant et venant, chaque jour un peu plus pur, un peu plus mort. Le tort que j'ai c'est de vouloir penser, un des torts, même de cette façon, tel que je suis je ne devrais pas le pouvoir, même de cette façon. Mais qui ai-je donc pu offenser aussi gravement, pour que je sois puni de cette façon incompréhensible, tout est incompréhensible, espace et conscience, faux et incompréhensible, souffrance et pleurs, et jusqu'au vieux cri paroxysmique, Ce n'est pas moi, ça ne peut pas être moi. Mais est-ce que je souffre, que ce soit moi ou non, franchement, est-ce qu'il y a souffrance ? Mais ici il n'y a pas de franchise, quoi que je dise ce sera faux, et d'abord ce ne sera pas de moi, je ne suis ici qu'une poupée de ventriloque, je ne sens rien, je ne dis rien, il me tient dans ses bras et il fait remuer mes lèvres avec une ficelle, avec un hameçon, non, pas besoin de lèvres, tout est noir, il n'y a personne, où ai-je donc la tête, j'ai dû la laisser en Irlande, dans un estaminet, elle doit y être encore, le front sur le zinc, c'est tout ce qu'elle méritait. Mais

l'autre qui est moi, aveugle, sourd et muet, cause que je suis ici, cause de ce noir silence, cause que je ne peux plus remuer ni croire cette voix la mienne. C'est en lui que je dois me déguiser jusqu'à ma mort, pour lui d'ici là essayer de ne plus vivre, dans cette simili-sépulture censée être la sienne. Alors que je me sais pétant de mortalité là-haut quelque part en Europe probablement, sous le ciel aspirant et foulant chaque jour un peu plus blet comme hier dans la pompe de la matrice. Non, l'avoir dit me convainc du contraire, je n'ai jamais vu le jour, pas plus que lui, voilà la beauté toute négative de la parole, dont malheureusement les négations subissent le même sort, en voilà la laideur. Bien choisir son moment et se taire, serait-ce le seul moyen d'avoir être et habitat ? Mais je suis ici, cela au moins est certain, j'ai beau le dire et le redire, cela reste vrai. Je ne me rends pas compte. Moins vrai, moins certain, que lorsque je me dis sur terre, venu au monde et assuré de le quitter, c'est pourquoi je le dis, patiemment, en variant, en essayant de varier, car on ne sait jamais, il s'agit peut-être seulement de tomber sur le bon agrégat. Pour ne plus être ici enfin, n'avoir jamais été ici, mais depuis tout ce temps là-haut, avec un nom comme un chien pour qu'on puisse m'appeler et des signes distinctifs pour qu'on puisse me repérer, la poitrine s'enflant toute seule et se creusant, haletant vers la grande apnée. Le bon agrégat, mais il y en a quatre millions de possibles, voire de probables, selon Aristote, qui savait tout. Mais que vois-je, et avec quoi, un bâton blanc et un cornet acoustique, où ça, place de la République, à l'heure du pernod, voyons un peu ça, j'y suis peut-être enfin. Le cornet, voguant à hauteur d'oreille, ressemble soudain à une sirène à vapeur, genre celle qui permet à mes steamers de foncer dans le brouillard, au ralenti, ça devrait fixer l'époque, à quelques demi-siècles près. Le bâton avance en frappant de son bout ferré le noble soubassement des Magasins Réunis, c'est sans doute l'hiver, enfin pas l'été. J'entrevois également, en me forçant un peu, un chapeau cloche qu'hélas on dirait la dérisoire synthèse de tous ceux qui ne me sont jamais allés et, à l'autre extrémité, pareillement louches, des bottines jaunes, lacérées et bâillantes. Ces insignes, si j'ose dire, avancent de concert, comme reliées par le traditionnel excipient humain, s'immobilisent, repartent, confirmées par les vastes vitrines. Le niveau du

chapeau, et par conséquent du cornet, m'offre un petit avenir de nain ou tout au moins de bossu. Tout cela est libre, tout cela est tentant. Vais-je y glisser, essayer d'en faire profiter encore une fois, mes infirmités de rêve, pour qu'elles deviennent chair et tournent, en s'aggravant, autour de cette place grandiose que je confonds peut-être avec celle de la Bastille, jusqu'à être jugées dignes de l'adjacent Père-Lachaise ou, mieux, prématurément soulagées en voulant traverser, à l'heure du berger. Non, la réponse est non, car tout en tournant, et même à l'instant pathétique entre tous de tendre la main, ou le chapeau, sans chant préalable, ni autre concession à l'amour-propre, à la terrasse d'un café, ou dans une bouche de métro, je saurais que ce n'est pas moi, je me saurais ici, mendiant dans un autre silence, un autre noir, une autre aumône, celle d'être ou bien de cesser, encore mieux, sans avoir été. Et la main vainement vieille lâcherait l'obole et les vieux pieds repartiraient, vers une mort encore plus vaine que celle de n'importe qui.

IX

Si je disais, Là il y a une issue, quelque part il y a une issue, le reste viendrait. Qu'est-ce que j'attends donc, pour le dire, de le croire ? Et que signifie, le reste ? Vais-je répondre, essayer de répondre, ou bien poursuivre, comme si je n'avais rien demandé ? Je ne sais pas, je ne peux rien savoir à l'avance, ni après, ni pendant, l'avenir le dira, un instant proche, ou lointain, je n'entendrai pas, je ne comprendrai pas, tant tout meurt, à peine né. Et les oui et non ne veulent rien dire, dans cette bouche, ce sont comme des soupirs ponctuant une peine, ou ce sont des réponses, à une question incomprise, à une question muette, dans les yeux d'un muet, d'un demeuré, qui ne comprend pas, qui n'a rien compris, qui se regarde dans un miroir, qui regarde devant lui, dans le désert, les yeux écarquillés, en soupirant oui, en soupirant non, de loin en loin. Mais ça raisonne, ça arrive, c'est-à-dire que les mêmes choses reviennent, amenées chassées les unes par les autres, pas besoin de savoir lesquelles. C'est mécanique, comme les grands froids, les grandes chaleurs, les longues journées, les longues nuits, de la lune, telle est ma conviction, car j'ai des convictions, quand c'en est le tour, puis n'en ai plus, c'est comme ça, il faut le croire, c'est-à-dire qu'il faut le dire, puisque je viens de le dire. L'issue, c'est le tour ce soir de l'issue, n'est-ce pas qu'on dirait un duo, ou un trio, oui, par moments ça en a l'air, puis ça passe et ça n'en a plus l'air, n'en a jamais eu l'air, n'a l'air de rien, ne ressemble à rien, la question ne se pose pas, de savoir ce que c'est. Quelle variété et en même temps quelle monotonie, comme c'est varié et en même temps comme c'est, comment dire, comme c'est monotone. Comme c'est mouvementé et comme c'est en même temps calme, que de vicissitudes au cœur de quel inchangeant. Instants d'hésitation, plutôt rares que fréquents, s'il fallait choisir, et vite surmontés, au profit du vrai propos, dont d'abord tout dépend, puis beaucoup, puis peu, puis rien. C'est ça, fatras, mets-toi autour de moi, avalanche, qu'il ne soit plus

question de personne, ni d'un monde à quitter, ni d'un monde à gagner, pour que c'en soit fini, des mondes, des personnes, des mots, de la misère, de la misère. Et pas plus tôt dit, Ah, que je me dis, il fallait s'y attendre, si seulement je pouvais dire, Là il y a une issue, tout serait dit, ce serait le premier pas, du long voyage faisable, destination tombe, à faire dans le silence, petit pas irrévocable après petit pas, dans les longs couloirs d'abord, puis en plein air mortel, à travers jours et nuits, de plus en plus vite, non, de plus en plus lentement, pour des raisons faciles à comprendre, et avec ça de plus en plus vite, pour d'autres raisons faciles à comprendre, ou pour les mêmes, comprises autrement, ou de la même façon, mais à un autre moment, un moment plus tôt, un moment plus tard, ou au même moment, il n'existe pas, il n'existerait pas, je résume, impossible. Saurais-je d'où j'étais venu, non, j'aurais une mère, j'aurais eu une mère, et d'où sorti, avec quelle peine, non, j'aurais oublié, tout oublié, qu'est-ce qui me fait dire cela, ce qui me fait dire ceci, ce qui me fait dire tout, et ce n'est pas sûr, pas sûr comme serait sûre la mère, comme serait sûre la tombe, s'il y avait une issue, si je disais qu'il y avait une issue, faites-le-moi dire, démons, non, je ne demanderai rien. Oui, j'aurais une mère, j'aurais une tombe, je ne serais pas sorti d'ici, on ne sort pas d'ici, c'est ici ma tombe, ici ma mère, ce soir c'est ici, je suis mort et vais naissant, sans avoir fini, sans pouvoir commencer, c'est ma vie. Comme c'est raisonnable et de quoi donc me plains-je, de ne plus faire les cent pas, devant le cimetière, en me disant, Pourvu que cette comédie dure, le temps de pouvoir finir, serait-ce là mon grief, c'est possible. J'avais raison, d'être inquiet, tout en me demandant de quoi, et je cherchais, allant et venant, ce que ça pouvait bien être, et je trouvais, en me disant, Ce n'est pas moi, je n'ai pas encore commencé, on ne m'a pas encore vu, et en me disant, Si, si, c'est moi, et en train de ne plus être, qui plus est, et en pressant le pas, pour arriver avant l'assaut suivant, comme si je marchais sur le temps, et en me disant, et ainsi de suite. Je ne devais pas passer inaperçu, depuis le temps, et cependant on ne l'aurait pas dit, que je ne passais pas inaperçu. Je ne parle pas du bonjour, j'en aurais été le premier troublé, autant presque que par un signe de tête, ou de main. Mais les autres signes, irrépressibles, tressaillements et

grimaces, par lesquels malgré eux les gens vous accusent, non plus, il me semble, sinon peut-être de la part des chevaux, pourtant bien stylés, et munis d'œillères, qui traînaient les corbillards, et encore, je me faisais sans doute trop d'honneur. Vrai je ne retrouve pas un seul visage, c'est bien la preuve que je n'étais pas là, non, ça ne prouve rien. Mais le fait de ne pas avoir été molesté, est-ce possible que j'y sois resté insensible ? Hélas je crois qu'ils auraient pu se livrer sur moi aux plus flatteuses violences, je ne dirai pas sans que je m'en sois rendu compte, mais je dirai sans que cela m'ait aidé à me sentir là, plutôt qu'ailleurs. Et j'ai peut-être passé la moitié de ma vie dans les prisons de leur État, à purger les délits de l'autre moitié, sans que ma problématique faction, dans la liberté, devant les portes du cimetière, m'ait paru s'adoucir d'un seul instant de relâche. Et si, las de me voir me relever, de me voir revenir, après chaque vacance forcée, devant les portes du cimetière, ils s'étaient permis d'appuyer un peu leurs coups, juste assez pour conférer la mort, sans s'acharner le moins du monde sur le cadavre, là, aux portes du cimetière, où j'avais paru, le matin même, à peine relaxé, ma dette payée, envers la société, et repris ma vieille faute, de long en large, d'un pas tantôt lent, tantôt précipité, comme celui du conspirateur Catalina tramant la ruine de la patrie, en me disant, Ce n'est pas moi, si, c'est moi, et en me disant, Là il y a une issue, non, non, je confonds, je dois confondre, ici et là, maintenant et alors, tout comme je les confondais alors, l'ici d'alors, l'alors de là, avec un autre espace, un autre temps, mal distingués, mais pas plus mal que maintenant, maintenant que j'y suis, si j'y suis, et non plus là, allant et venant, devant le cimetière, dans la perplexité. Ou me suis-je simplement assis, à la fin, et adossé au mur, la longue nuit devant moi, où les morts attendent, dans leur lit de mort, ensevelis, sur le dos, ou dans la bière, que le soleil se lève. Mais qu'est-ce que je fais, j'essaie de me situer, afin de pouvoir, le cas échéant, aller ailleurs, ou me dire, Il n'y a qu'à attendre, qu'on vienne me prendre, c'est mon impression, par moments. Puis elle passe et je vois que non, ce n'est pas ça, c'est autre chose, difficile à saisir, et que je ne saisis pas, ou que je saisis, ça dépend, et ça revient au même, car ce n'est pas ça non plus, mais encore autre chose, ou la première qui revient, ou c'est toujours la même, la même chose

qui se propose, à ma perplexité, et disparaît, avant de se proposer à nouveau, à ma perplexité restée sur sa faim, ou momentanément morte, de faim. Le cimetière, oui, c'est là où je retournerais, ce soir c'est là, porté par mes mots, si je pouvais sortir d'ici, c'est-à-dire si je pouvais dire, Là il y a une issue, savoir où au juste serait une simple question de temps, et de patience, et de suite dans les idées, et de bonheur dans l'expression. Mais le corps, pour y aller, où est le corps ? C'est secondaire, c'est secondaire. Et je suis tranquille, j'y irais, à l'issue, tôt ou tard, si je la disais là, quelque part, les autres mots me viendraient, tôt ou tard, et de quoi pouvoir y aller, et y aller, et passer à travers, et voir les belles choses que porte le ciel, et revoir les étoiles.

X

Abandonner, mais c'est tout abandonné, ce n'est pas récent, je ne suis pas récent. Il y eut donc une fois quelque chose. Il faut croire que oui, mais savoir que non, jamais rien, que l'abandon. D'avoir dit abandonner on dit abandon, sans le penser. Mais mettons que non, c'est-à-dire mettons que si, qu'il y eût une fois quelque chose, dans une tête, dans un cœur, entre des mains, avant que tout se soit ouvert, vidé, refermé, figé. Nous voilà tranquilles, ayant eu chaud, et en mesure de continuer, encore une fois. Mais ce n'est pas le silence. Non, ça parle, quelque part on parle. Pour ne rien dire, d'accord, mais est-ce assez, pour que ça rime à quelque chose ? Je vois ce que c'est, la tête est en retard, sur le reste, et son anus la bouche, ou bien elle continue toute seule, toute seule ses vieilles erres, chiant sa vieille merde et la ravalant, reprise sur les babines, comme du temps où elle se croyait un morceau. Seulement le cœur n'y est plus, ni l'appétit. Et voilà, revoilà, sans supercherie, à mon actif ce vieux passé, jamais pareil, mais à jamais fini, à jamais finissant, et tout ce qu'il comporte, de promesses pour demain, et de consolation dans l'immédiat. Et je suis à nouveau en bonnes mains, elles me tiennent la tête, par derrière, curieux détail, comme chez le coiffeur, et avec leurs index me ferment les yeux, et avec leurs majeurs les narines, et avec leurs pouces les oreilles, mais mal, pour que j'entende, mais mal, et avec les quatre autres manœuvrent mâchoires et langue, pour que j'étrangle, mais mal, et dise, pour mon bien, ce que je dois dire, pour mon bien futur, air connu, et notamment en ce moment que ce n'est qu'un mauvais moment à passer, un moment de répit, qui sans elles aurait pu m'être fatal, et qu'un jour je saurai de nouveau avoir été, et à peu près qui, et comment continuer, et parler tout seul, gentiment, sur bibi, et sur ses pâles semblables. Et peut-être, car je ne dois pas être trop affirmatif encore, ce ne serait pas dans mon intérêt, que d'autres doigts, peut-être que d'autres doigts encore, d'autres tentacules, voilà, d'autres bonnes

ventouses, mais ne nous interrompons pas pour si peu, consignent mes déclarations, afin qu'au terme de l'interminable délire, si jamais il reprend, je n'encoure pas le reproche d'avoir connu une défaillance. Ça va mal, mal, mais va, c'est déjà ça. Et à côté, peut-être qu'à côté et tout autour on frotte d'autres âmes, tombées en syncope, âmes malades, d'avoir trop servi, ou de n'avoir pu servir, mais aptes encore au service, ou décidément à jeter, de la mienne pâles semblables. Ou est-ce le lieu et l'heure de notre mise en corps enfin, comme on met les corps en terre, à l'heure de leur mort enfin, et là même où ils meurent, pour ne pas ajouter aux frais, ou d'une nouvelle affectation, d'âmes d'enfants morts, ou mortes avant le corps, ou d'âmes demeurées jeunes, au milieu des décombres, ou n'ayant pas vécu, n'ayant pas su vivre, pour une raison ou pour une autre, ou d'âmes immortelles, ça doit se trouver aussi, s'étant toujours trompées de corps, mais que le bon attend, parmi les nuées à naître, le bon corps tombal, car les vivants sont tous servis. Non, pas d'âmes, pas de corps, ni de naissance, ni de vie, ni de mort, il faut continuer sans rien de tout cela, tout cela est mort de mots, tout cela c'est trop de mots, ils ne savent pas dire autre chose, ils disent qu'il n'y a pas autre chose, qu'ici ce n'est pas autre chose, mais ils ne le diront plus, ils ne le diront pas toujours, ils trouveront autre chose, peu importe quoi, et je pourrai continuer, non, je pourrai m'arrêter, ou je pourrai commencer, une fausseté toute chaude, et qui fera mon temps, qui me fera un temps, qui me fera un lieu, et une voix et un silence, une voix de silence, la voix de mon silence. C'est avec de telles perspectives qu'ils veulent vous faire patienter, alors qu'on est patient, et calme, quelque part on est calme, quel calme ici, tiens, je vais le dire, le calme d'ici, et comme je suis bien, et comme silencieux, je vais m'y mettre, le calme et le silence, que rien n'a jamais rompus, que rien ne rompra jamais, qu'en disant je ne romprai pas, ni en disant devoir dire, je dirai tout ça demain soir, oui, demain soir, enfin, un autre soir, pas ce soir, ce soir il est trop tard, pour bien faire, je vais dormir, pour pouvoir me dire, m'entendre dire, un peu plus tard, J'ai dormi, il a dormi, mais il n'aura pas dormi, ou alors c'est qu'il dort, il n'aura rien fait, rien que continuer, à quoi faire, à faire ce qu'il fait, sans arrêt,

c'est-à-dire, je ne sais pas, à abandonner, j'aurai continué, à abandonner,
n'ayant rien eu, n'étant pas là.

XI

Quand je pense, non, ça ne va pas, quand viennent ceux qui m'ont connu, voire me connaissent encore, de vue bien entendu, ou à l'odeur, quand j'y pense c'est comme, comme si, alors quoi, je ne sais pas, je ne sais plus, il ne fallait pas commencer. Si je recommençais, en faisant attention, ça donne quelquefois de bons résultats, c'est à tenter, je vais le tenter, un de ces jours, un de ces soirs ou ce soir, avant de disparaître, de là-haut, de ci-bas, soufflé par les mots de toujours. Ah mais justement pas, justement pas, je n'y pensais plus, je n'y étais plus, justement pas. Et je suis encore en route, par oui et par non, vers un encore à nommer, pour qu'il me laisse la paix, pour qu'il ait la paix, pour qu'il ne soit plus, pour qu'il n'ait jamais été. Nommer, non, rien n'est nommable, dire, non, rien n'est dicible, alors quoi, je ne sais pas, il ne fallait pas commencer. L'ajouter au répertoire, voilà, et l'exécuter, comme je m'exécute, morceau par morceau mort, soir après soir, et nuit après nuit, et tout au long des jours, mais ça reste le soir, comment se fait-il que ce soit toujours le soir, je vais le dire, pour l'avoir dit, pour l'avoir derrière moi, un petit moment. C'est le temps qui n'en peut plus à l'heure de la sérénade, à moins que ce ne soit l'aurore, non, je ne suis pas dehors, je suis sous terre, ou dans mon corps quelque part, ou dans un autre corps, et le temps dévore toujours, mais pas moi, voilà, c'est pour ça que ça reste le soir, pour que j'aie le meilleur devant moi, la longue nuit noire où dormir, voilà, j'ai répondu, j'ai répondu à quelque chose. Ou c'est dans la tête, comme une minuterie, une seconderie, ou c'est comme un morceau de mer, sous le phare qui passe, de mer qui passe, sous le phare qui passe. Saletés de mots pour me faire croire que je suis là, et que j'ai une tête, et une voix, une tête qui croit ceci, qui croit cela, qui ne croit plus, ni à elle-même ni à autre chose, mais une tête, et une voix à elle, ou à d'autres, d'autres têtes, comme s'il y avait deux têtes, comme s'il y avait une tête, ou inane, une voix inane, mais une voix. Mais je ne suis

pas dupe, en ce moment je ne suis pas là, et qui plus est je ne suis pas ailleurs, ni comme tête, ni comme voix, ni comme testicule, dommage, dommage que je sois nulle part comme testicule, ou comme con, par là en tout cas, un poil de motte, il en voit de fameuses, et de haut, enfin, c'est comme ça. Et je les laisse dire, mes mots, qui ne sont pas à moi, moi ce mot, ce mot qu'ils disent, mais disent en vain. Ça avance, ça avance, et quand viennent ceux qui m'ont connu, vite, vite, c'est comme si, non, prématuré. Mais j'y arrive, coucou me revoilà, pour les besoins de la cause, comme la racine carrée de moins un, ayant fait mes humanités, voyons un peu ça, cette tête livide, barbouillée d'encre et de confiture, caput mortuum d'une jeunesse studieuse, oreilles décollées, yeux révulsés, cheveu rare, bouche écumeuse, et mâchant, qu'est-ce qu'elle mâche, une glaire, une prière, une leçon, un peu de chaque, une prière apprise à toutes fins utiles, avant la fin de l'âme, et qui affleure, tout de travers, dans la vieille bouche à bout de mots, dans la vieille tête qui n'écoute plus, me voilà vieux, c'est vite fait, un vieux morveux, ayant fait ses humanités, dans la vespasienne à deux places rue Guynemer, où l'eau fuit avec le même bruit qu'il y a soixante ans, ma préférée, à cause de l'appel, ça fait maman qui siffle, le front contre la cloison, au milieu des graffiti, poussant de la prostate, gaillonnant des ave, boutonné de la braguette, je n'invente rien, par distraction, ou trop épuisé, ou indifférent, ou exprès, pour mieux mouiller, je me comprends, ou manchot, c'est mieux, sans mains, sans bras, c'est préférable, vieux comme le monde, foutu comme le monde, amputé de partout, debout sur mes fidèles moignons, crevant de vieille pisse, de vieilles prières, de vieilles leçons, coude à coude carcasse, âme et crâne, sans parler des crachats, n'en parlons pas, des sanglots faits mucus, en provenance du cœur, voilà pour le cœur, me voilà un cœur, me voilà complet, moins quelques extrémités, ayant fait leurs humanités, puis leur temps, et avec ça pas fier, ne revendiquant rien, secoué d'éjaculations, Jésus, Jésus. Soirs, soirs, quels soirs alors, faits de quoi, et quand cela, je ne sais pas, d'ombre amie, de ciels amis, d'un temps repu, d'un temps de trêve, avant la médianoche, je ne sais pas, pas plus qu'alors, que lorsque je me disais, d'en dedans, ou d'en dehors, de la nuit qui venait ou de sous la terre, de loin en tout cas, Où suis-je, pour ne parler

que de l'endroit, et comment fait, et depuis quand, voilà pour le temps, et jusqu'à quand, et quel est ce con qui ne sait où aller, qui ne peut s'arrêter, qui se prenait pour moi et pour qui je me prenais, n'importe quoi, la vieille antienne. Soirs d'alors, mais de quoi est fait ce soir, qui n'en finit pas, où je suis seul, c'est là où je suis, où j'étais alors, où j'ai toujours été, d'où je me parlais, d'où je lui parlais, et où est-il passé, lui que je voyais, dans la rue toujours, probablement, c'est possible, ne sachant où aller, ne pouvant s'arrêter, sans voix qui lui parle, je ne lui parle plus, je ne me parle plus, je n'ai plus personne à qui parler, et je parle, une voix parle qui ne peut être que la mienne, puisqu'il n'y a que moi. Oui, je l'ai perdu et il m'a perdu, perdu de vue, perdu d'ouïe, c'est ce que je voulais, est-ce possible, que j'aie voulu cela, que j'aie voulu ceci, et lui, qu'est-ce qu'il voulait, il voulait s'arrêter, peut-être qu'il s'est arrêté, moi je me suis arrêté, mais moi je n'ai jamais bougé, peut-être qu'il est mort, moi je suis mort, mais moi je n'ai jamais vécu. Mais lui, lui allait et venait, preuve d'animation, par les soirs d'alors, qui bougeaient aussi, soirs avec fin, soirs avec nuit, sans dire un mot, sans pouvoir dire un mot, ne sachant où aller, ne pouvant s'arrêter, écoutant mes cris, entendant crier que ce n'était pas une vie, comme s'il l'ignorait, comme s'il s'agissait de la sienne, qui en était une, voilà toute la différence, c'était le bon temps, je ne savais où j'étais, ni comment fait, ni depuis quand, ni jusqu'à quand, alors que maintenant, voilà toute la différence, maintenant je le sais, ce n'est pas vrai, mais je le dis, voilà toute la différence, je suis en train de le dire, je vais le dire, je vais finir par le dire, puis finir, je pourrai finir, je ne serai plus, ce ne sera plus la peine, ce ne sera plus nécessaire, ce ne sera plus possible, mais ce n'est pas la peine, ce n'est pas nécessaire, ce n'est pas possible, c'est comme ça que ça se raisonne. Non, il faut trouver autre chose, une meilleure raison, pour que ça s'arrête, un autre mot, une meilleure idée, à mettre au négatif, un nouveau non, qui annule tous les autres, tous les vieux non qui m'ont plongé ici, au fond de ce lieu qui n'en est pas un, qui n'est qu'un temps pour l'heure éternel, qui s'appelle ici, et de cet être qui s'appelle moi et n'en est pas un, et de cette voix impossible, tous les vieux non qui pendent dans le noir et se balancent comme une échelle de fumée, oui, un nouveau non, qui ne se laisse

dire qu'une fois, qui ouvre sa trappe et me lampe, ombre et babil, dans une absence moins vaine que d'existence. Oh je sais que ça ne se passera pas comme ça, que rien ne se passera, que rien ne s'est passé et que je suis toujours, et notamment depuis que je ne peux plus le croire, ce qui s'appelle en vie dans des chairs quelque part là-haut dans leur chaude-pisse de lumière, en train de m'agonir. Et c'est pourquoi, quand c'est l'heure de ceux qui m'ont connu, cette fois ça va aller, quand c'est l'heure de ceux qui me connaissent, c'est comme si j'étais parmi eux, voilà ce que j'avais à dire, parmi eux à me regarder venir, puis à me suivre des yeux, en hochant la tête et en disant, Est-ce bien lui, est-ce possible, avant de reprendre avec eux un chemin qui n'est pas le mien et qui m'éloigne à chaque pas de cet autre qui ne peut l'être non plus, ou de rester seul sur place, entre deux rêves qui vont s'écarter, ne connaissant personne, de personne connu, voilà au fond ce que j'avais à dire, tout ce que je devais avoir à dire, ce soir.

XII

C'est une nuit d'hiver, là où je fus, serai, remémoré, imaginé, n'importe, croyant en moi, croyant que c'est moi, non, pas la peine, du moment qu'il y a les autres, où ça, au monde des autres, des longs parcours mortels, sous le ciel, avec une voix, non, pas la peine, et de quoi bouger, de temps en temps, non plus, du moment que les autres passent, les vrais, mais sur terre, sûrement sur terre, le temps d'une nouvelle mort, d'un nouveau réveil, en attendant qu'ici ça change, que quelque chose change, qui fasse naître plus avant, mourir plus avant, ou bien ressusciter, au fond de hors de ce murmure de mémoire et de songe. Une nuit d'hiver, sans lune ni étoiles, mais claire, il voit son corps, tout le devant, une partie du devant, qu'est-ce qui l'éclaire, cette impossible nuit, cet impossible corps c'est en lui mon souvenir, de la vraie nuit, c'est mon songe, de la nuit sans lendemain, et demain, comment fera-t-il demain, pour supporter demain, l'aube, le jour, il fera comme hier, comme il fit hier, pour supporter hier. C'est vrai, ce n'est pas moi, pas encore, plus maintenant, c'est un vétéran, des jours et des nuits, mais il oublie, il songe à moi, trop à moi, et l'aube est encore loin, elle a le temps peut-être de ne plus poindre enfin. C'est ce qu'il dit, de sa voix qui le quitte, peut-être cette nuit, et il dit, Comme il fait clair, comment ferai-je demain, comment fis-je hier, bah c'est la fin, demain est loin, et qui me parle ainsi, et qui me nie ainsi, comme si j'avais pris sa place, comme si j'avais usurpé sa vie, vieille honte qui m'a empêché de vivre, m'être en vivant empêché de vivre, et ainsi de suite, en marmottant, les vieux non-sens, le menton sur le cœur, les bras ballants, cassé aux genoux, dans la nuit. Y arrivera-t-on, à me glisser en lui, mémoire et rêve de moi, en lui encore vivant, n'y suis-je pas déjà, depuis toujours, répandu comme un remords, et serait-ce là, ma nuit et ma contumace, au secret de ce mourant, et sa mort mon dernier délai, pour avoir vécu, et qui divague ainsi, bah il y a des voix partout, des oreilles partout, un qui parle en disant, tout en parlant, Qui

parle, et de quoi, et un qui entend, muet, sans comprendre, loin de tous, et des corps partout, ployés, arrêtés, où je dois avoir tout autant de chances, tout aussi peu, qu'en ce premier venu. Et nul n'attendra, pas plus lui que les autres, nul n'a jamais attendu, pour mourir, que je vive en lui, pour pouvoir mourir avec lui, mais vite vite tous meurent, en se disant, Mourons vite, sans lui, comme dans la vie, pendant qu'il en est temps, avant de n'avoir pas vécu. Et cet autre, naturellement, que dire de cet autre, qui divague ainsi, à coups de moi à pourvoir et de lui dépourvus, cet autre sans nombre ni personne dont nous hantons l'être abandonné, rien. Voilà un joli trio, et dire que tout ça ne fait qu'un, et que cet un ne fait que rien, et quel rien, il ne vaut rien. Alors, suis-je censé dire, c'est le moment, c'est ça la terre, ces œuvres tout juste vives encore qui m'étaient destinées et qui reprises le seraient à un autre, merci, et de rire, de ce long rire muet d'inexistant averti, à m'entendre attribuer de si fortes paroles, quel sens de l'humour, avouez que vous déchoyez, vous finirez par monter à bicyclette. Voilà le chœur des comptables, ils opinent, comme un seul homme, encore un, et ce n'est pas fini, tous les peuples n'y suffiraient pas, au bout des billions il faudrait un dieu, des témoins témoin sans témoin, heureusement que c'est raté, qu'il n'y a rien eu de commencé, rien eu jamais que jamais et rien, c'est un vrai bonheur, rien à tout jamais que mots morts.

XIII

Elle faiblit encore, la vieille voix faible, qui n'a pas su me faire, elle se fait lointaine, pour dire qu'elle s'en va, essayer ailleurs, ou elle baisse, comment savoir, pour dire qu'elle va cesser, ne plus essayer. Il n'y a eu qu'elle, dit-elle, comme voix dans ma vie, si en parlant de moi on peut parler de vie, et elle le peut, elle le peut encore, sinon de vie, là elle meurt, si seulement ceci, si seulement cela, là elle meurt, si en parlant de moi, là elle meurt, mais qui peut le plus peut le moins, de quoi ne peut parler qui peut parler de moi, jusqu'à un certain point, jusqu'au moment où, elle meurt, elle n'en peut plus, de parler de moi, ici, ailleurs, dit-elle, murmure-t-elle. Qui, ce n'est pas une personne, il n'y a personne, il y a une voix sans bouche, et de l'ouïe quelque part, quelque chose qui doit ouïr, et une main quelque part, elle appelle ça une main, elle veut faire une main, enfin, quelque chose, quelque part, qui laisse des traces, de ce qui se passe, de ce qui se dit, c'est vraiment le minimum, non, c'est du roman, encore du roman, seule la voix est, bruissant et laissant des traces. Des traces, elle veut laisser des traces, oui, comme en laisse l'air parmi les feuilles, parmi l'herbe, parmi le sable, c'est avec ça qu'elle veut faire une vie, mais c'est bientôt fini, il n'y aura pas de vie, il n'y aura pas eu de vie, il y aura le silence, l'air qui tremble un instant encore avant de se figer pour toujours, une petite poussière qui tombe un petit moment. Air, poussière, il n'y a pas d'air ici, ni rien pour faire poussière, et parler d'instant, de petits moments, c'est pour ne rien dire, mais voilà, ce sont les mots qu'elle emploie, qui a toujours parlé, qui parlera toujours, de choses qui n'existent pas, ou qui existent ailleurs, si l'on veut, si c'est ça exister, mais voilà, il ne s'agit pas d'ailleurs, il s'agit d'ici, ah elle y est enfin, elle y est encore, il fallait sortir d'ici, aller ailleurs, là où le temps passe et les atomes s'assemblent, un petit moment, là d'où elle vient peut-être, d'où elle dit parfois devoir être venue, pour pouvoir parler de tant de chimères. Oui, sortir d'ici, mais voilà,

c'est vide, pas une poussière, pas un souffle, le sien seulement, il a beau se mouvoir, rien ne se fait. Si j'étais là, si elle avait su me faire, comme je la plaindrais, d'avoir tant parlé en vain, non, ça ne va pas, elle n'aurait pas parlé en vain, si j'étais là, et je ne la plaindrais pas, si elle m'avait fait, je la maudirais, ou je la bénirais, elle serait dans ma bouche, maudissant, bénissant, qui, quoi, elle ne saurait pas le dire, elle ne saurait plus dire grand'chose, dans ma bouche, elle qui a su dire tant de choses, en vain. En voilà des ballons, qu'ils filent, ce sont les derniers. Mais cette pitié, cette pitié quand même qui est dans l'air, quoiqu'il n'y ait pas d'air ici, qui puisse porter de la pitié, mais c'est une expression, faut-il s'y arrêter, se demander d'où elle sort, elle se le demande, et si ce n'est pas un petit espoir qui luit, méchamment, parmi les traîtres cendres, autre expression, petit espoir d'un petit être après tout, genre humain, larme à l'œil avant d'avoir rien vu, non, il ne faut pas, pas plus qu'au reste, il ne faut plus s'arrêter à rien, rien ne doit plus l'arrêter, dans sa chute, ou dans sa montée, elle va peut-être s'achever dans l'aigu, sur un hurlement. Vrai il n'a pas souvent retourné du cœur, au propre, au figuré, mais ce n'est pas une raison pour espérer, quoi, qu'il y en aura jamais un, à envoyer crever là-haut, parmi les ombres chinoises, dommage, dommage. Mais qu'est-ce qu'elle attend à la fin, puisque c'est décidé, puisque c'est forcé, pour fermer sa grande gueule morte, encore une locution, d'avoir réuni toutes ses conneries peut-être, dans une cadence digne du reste. Dernières questions de toujours, poses de petite fille dans les draps de la fin, dernières images, fin des songes, de l'être qui vient, de l'être qui passe, de l'être qui fut, fin des mensonges. Est-ce possible, est-ce là enfin la chose possible, que s'éteigne ce noir rien aux ombres impossibles, là enfin la chose faisable, que l'infaisable finisse et se taise le silence, elle se le demande, cette voix qui est silence, ou moi, comment savoir, de mon moi de trois lettres, ce sont là des songes, des silences qui se valent, elle et moi, elle et lui, moi et lui, et tous les nôtres, et tous les leurs, et tous les leurs, mais de qui, songes de qui, silences de qui, vieilles questions, dernières questions, de nous qui sommes songe et silence, mais c'est fini, nous sommes finis, qui ne fûmes jamais, il va ne plus rien y avoir là où il n'y eut jamais rien, dernières images. Et qui a honte, à chaque muet millionième de

syllabe, et inextinguible infini de remords se creusant, morsure dans morsure, de devoir entendre, de devoir dire, en deçà du moindre murmure, tant de mensonges, tant de fois le même mensonge et mensongèrement démenti, qui dont le silence hurlant est plaie de oui et couteau de non, elle se le demande. Mais le désir de savoir, qu'est-il devenu, elle se le demande, il n'y est pas, le cœur n'y est pas, la tête n'y est pas, personne ne sent rien, ne demande rien, ne cherche rien, ne dit rien, n'entend rien, c'est le silence. Ce n'est pas vrai, si, c'est vrai, c'est vrai et ce n'est pas vrai, c'est le silence et ce n'est pas le silence, il n'y a personne et il y a quelqu'un, rien n'empêche rien. Et la voix, la vieille voix faiblissante, elle se tairait enfin que ce ne serait pas vrai, comme ce n'est pas vrai qu'elle parle, elle ne peut pas parler, elle ne peut pas se taire. Et il y aurait un jour ici, où il n'est pas de jours, qui n'est pas un endroit, issu de l'impossible voix l'infaisable être, et un commencement de jour, que tout serait silencieux et vide et noir, comme maintenant, comme bientôt, quand tout sera fini, tout dit, dit-elle, murmure-t-elle.

OUVRAGES DE SAMUEL BECKETT



Romans et nouvelles

Bande et sarabande
Murphy
Watt (“double”, n° 48)
Premier amour
Mercier et Camier (“double”, n° 38)
Molloy (“double”, n° 7)
Malone meurt (“double”, n° 30)
L’Innommable (“double”, n° 31)
Nouvelles (L’expulsé, Le calmant, La fin) et Textes pour rien
L’Image
Comment c’est
Têtes-mortes (D’un ouvrage abandonné, Assez, Imagination morte imaginez, Bing, Sans)
Le Dépeupleur
Pour finir encore et autres foirades (Immobile, Foirades I-IV, Au loin un oiseau, Se voir, Un soir, La falaise, Plafond, Ni l’un ni l’autre)
Compagnie
Mal vu mal dit
Cap au pire
Soubresauts

Poèmes

Les Os d’Écho
Peste soit de l’horoscope et autres poèmes
Poèmes, *suivi de* mirlitonnades

Essais

Proust
Le Monde et le pantalon, *suivi de* Peintres de l’empêchement
Trois dialogues

Théâtre, télévision et radio

Eleutheria
En attendant Godot
Fin de partie
Tous ceux qui tombent
La Dernière bande, *suivi de* Cendres
Oh les beaux jours, *suivi de* Pas moi
Comédie et actes divers (Va-et-vient, Cascando, Paroles et musique, Dis Joe, Acte sans paroles I, Acte sans paroles II, Film, Souffle)

Pas, *suivi de* Quatre esquisses (Fragment de théâtre I, Fragment de théâtre II, Pochade radiophonique, Esquisse radiophonique)
Catastrophe et autres dramaticules (Cette fois, Solo, Berceuse, Impromptu d'Ohio, Quoi où)
Quad et autres pièces pour la télévision (Trio du Fantôme, ... que nuages..., Nacht und Träume), *suivi de* L'épuisé *par Gilles Deleuze*

Cette édition électronique du livre *Nouvelles et Textes pour rien* de Samuel Beckett a été réalisée le 26 février 2014 par les Éditions de Minuit à partir de l'édition papier du même ouvrage (ISBN 9782707300102, n° d'édition 5507, n° d'imprimeur 111970, dépôt légal octobre 2013).

Le format ePub a été préparé par ePage.

www.epagine.fr

ISBN 9782707330529